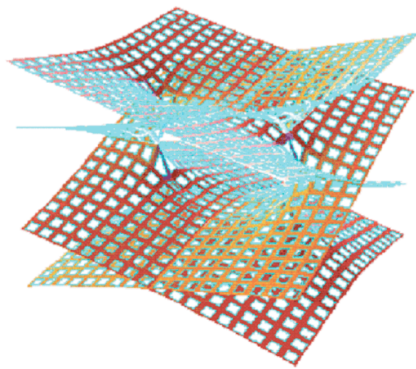


# WUNSCH 13

**BULLETIN INTERNATIONAL DE  
L'ÉCOLE DE PSYCHANALYSE DES FORUMS DU CHAMP LACANIEN**

décembre 2012



## WUNSCH

Numéro 13, décembre 2012

III RENCONTRE  
INTERNATIONALE DE L'EPFCL  
(Suites), Paris, 2011.

Bulletin international de  
l'École de Psychanalyse des Forums du Champ lacanien

### Éditorial

**Wunsch 13**, est le troisième Bulletin International de l'École publié par le CIG 2010-2012 : outre les réflexions et élaborations des cartels de la passe sur leurs expériences, vous y trouverez aussi les suites et échos de la Rencontre d'École et du Rendez-Vous de l'IF.

**L'Analyse, ses Fins, ses Suites:** les Journées de l'EPFCL-France en décembre 2011 ont constitué également la III<sup>ème</sup> Rencontre de l'EPFCL qui a réuni les membres de l'École de toutes les zones de l'IF. Nous publions ici la suite des interventions en plénière ainsi que le résumé du débat « Le Pari de l'AME » de la première journée « L'École à l'Épreuve de la passe ».

**Réponse de l'Analyste: clinique et éthique:** noeud entre l'intension et l'extension de la psychanalyse, les échos du VII<sup>ème</sup> Rendez-Vous de l'IF-EPFCL trouvent donc leur place dans ce bulletin de l'École. Vous pourrez y lire en particulier les contributions au thème des AE récemment nommés.

**Travaux des cartels de la passe:** présente un troisième moment dans l'élaboration de ces cartels suites aux élaborations des Wunsch 11 et 12, avec lesquels ils font série.

**Avez-vous lu Wunsch 12?** : Cette rubrique recueille les répercussions du Bulletin dans la communauté d'École. Nous avons cette fois invité un AE, un passeur et un AME à se prêter à cet exercice d'interlocution.

Enfin les dates et titres des futures Rencontres et Rendez-vous de l'IF-EPFCL annoncés ici, font promesse de débats renouvelés que le CAOÉ et CIG qui nous succèdent animeront au mieux.

Bonne lecture et bon travail à tous!

*Dominique Fingermann*  
(pour le CAOÉ 2010-2012)

# Échos de la Troisième Rencontre Internationale II

## L'École à l'épreuve de la passe

### Débat et deuxième table ronde du 9 décembre 2011

Transcription et mise en forme des questions discutées au cours du débat par Albert Nguyen

#### LE PARI DE L'AME ET SES SUITES

Vous trouverez ci-dessous le débat qu'a occasionné cette table ronde consacrée au pari de l'AME et ses suites. Lors de la table ronde sont intervenus Carmen Gallano (Espagne), David Bernard (France), Maria Teresa Maiocchi (Italie), Patricia Munoz (Colombie), Bernard Nominé (France) : leurs textes ont été publiés dans le Numéro 12 de *Wunsch*, auquel on peut se référer.

Sont intervenus au cours du débat : Sol Aparicio, David Bernard, Dominique Fingermann, Carmen Gallano, Yehuda Israeli, Luis Izcovich, Claude Lecoq, Maria Teresa Maiocchi, Pep Monseny, Patricia Muñoz, Bernard Nominé, Colette Sepel, Colette Soler et Marc Strauss.

#### Les deux faces de l'AME :

Le débat a porté à partir de la définition classique de l'AME comme garantie de l'École pour l'extérieur sur l'examen de possibilités nouvelles dans le choix des AME.

Au regard de l'extérieur l'AME est cet analyste auquel l'École fait confiance, parce qu'elle connaît sa pratique dont elle entérine le sérieux, qu'elle lui fait confiance, qu'un certain bon sens est requis, et que cet analyste ne fait pas n'importe quoi, en un mot il existe une version réaliste de l'AME. L'accent a été mis, en ces temps difficiles pour la psychanalyse, sur ces qualités : si l'AME pour l'extérieur est quelque peu « sénateur », il n'y a pas à s'en offusquer, compte tenu de la reconnaissance possible par les autorités étatiques des analystes de l'EPFCL.

Sur l'autre face, l'AME se définit par son rapport au savoir et son rapport à l'élaboration du savoir de l'École, en particulier sur le thème des conditions de l'acte, d'autant que à l'EPFCL les AME sont directement impliqués dans la procédure de la passe : en effet ils désignent les passeurs, et participent s'ils appartiennent au CIG, aux cartels internationaux de la passe. L'AME est au cœur de l'École.

#### Un mode de recrutement insuffisant :

Mais il a aussi été question du recrutement des AME et des filtrages successifs qui sont en place dans l'École (Commissions d'agrément locales et internationale) : souvent proposés par les Commissions locales qui les connaissent, ils ne sont pas pour autant obligatoirement connus de la CAI qui en arrête la liste. Sur ce point, un développement des relations entre les commissions locales et la commission internationale est souhaité et attendu.

Le problème des AME « dormants » a aussi été évoqué : ce sont les AME spécialement discrets après leur désignation. Pourtant certains d'entre eux sont de bons analystes, et tous ne souhaitent pas se manifester dans l'École. L'AME pourrait-il être réveillé ?

Il est apparu clairement qu'une position pragmatique dans les désignations devait être maintenue, et de toute façon il vaut mieux avoir des AME désignés que des AME leaders auto-institués. En tout état de cause l'augmentation de critères de recrutement n'améliorerait pas la situation.

**Une exigence plus forte à l'égard des AME s'est manifestée : l'AME nouveau.**

L'expérience clinique de l'AME se double de son rapport à l'Ecole et la question s'est donc posée de ce qui pourrait être changé ou modifié pour parvenir à cette fin : augmenter les critères de recrutement a semblé inadéquat.

En revanche, un débat interne sur la question : «Qu'est-ce qu'un AME de cette Ecole ? » est la meilleure réponse possible. Elle permettrait de savoir ce que l'Ecole attend d'un AME, de mettre au travail les suites de la désignation, d'articuler le gradus et la garantie, et de mettre un peu de turbulence interne dans la permanence du titre, et de contrer une tendance à la fabrication d'une caste.

**Le débat d'Ecole sur l'AME :**

Le débat a oscillé entre un souhait de changement et un souhait de ne pas bousculer les choses établies de manière trop brutale.

Le débat d'Ecole est apparu comme solution, débat où pourraient être examinés le rapport à l'élaboration de savoir, l'implication des AME dans l'expérience de la passe, le lien des AME à l'Ecole. Un AME responsable de ses analysants, détenteur d'un certain savoir faire d'artisan, mais au delà un AME responsable des conditions de l'acte, responsable de la désignation de passeurs, de l'élaboration de savoir sur l'expérience, responsable de la production du psychanalyste : ceci nécessite une institution et l'Ecole doit occuper cette place. Les Commissions d'agrément ont un rôle important à jouer en ce sens.

Il a été avancé que l'AME n'est pas seulement nommé pour la représentation mais qu'il serait souhaitable qu'il soit sur la brèche, à la tâche, qu'il reste en formation : réanimer la fonction de l'AME

Impliquer le plus possible les AME par rapport à la passe : seul le débat interne a chance d'y parvenir.

D'autre part il pourrait être débattu des suites de la nomination d'un AME : la désignation de passeurs est un acte, qui comporte un risque, et il serait souhaitable d'en débattre.

**Questions diverses :**

Mieux vaut que l'AME relève du fantasme collectif de l'Ecole que du fantasme individuel, dans la mesure où une instance peut converger sur un certain nombre de critères à partir de données issues des travaux et de la pratique : c'est une position réaliste.

L'AME symptôme de l'Ecole : pourrait nous éviter une notion trop idéaliste de l'AME. La solution peut venir de la mobilisation du désir d'Ecole. On peut espérer de la mobilisation de cette position symptomatique que ce qui se passe soit analysé et que ça fonctionne un peu mieux, que l'Ecole puisse faire entrer dans le débat ses préoccupations sur la question de l'AME.

**Conclusion :**

La double face de l'AME (externe et interne) reste valable. Il importe cependant que le débat d'Ecole sur l'AME : Qu'attend l'Ecole de ses AME ? reste ouvert et permanent.

## L'analyse, ses fins, ses suites

Nous publions ici les exposés présentés en séance plénière au cours de la III<sup>ème</sup> Rencontre d'École de décembre 2011 qui n'avaient pas encore été publiés dans le *Wunsch* 12.

**Sol APARICIO (France)**

# Je suis la trace du désir de l'Autre

(Ce titre vaut comme exergue. C'est une paraphrase de Lacan qui, en parlant de l'Autre, dit : « *c'est de son désir (...) que je suis la trace* ».<sup>1</sup> »

*L'analyse, ses fins, ses suites.* Il y a donc des *suites* à la fin d'une analyse. (Je vais me limiter à dire quelques mots sur ces suites.)

On en parle peu, apparemment. On oublie peut-être que la fin d'une analyse, ce n'est qu'un début. Celui de l'entrée dans le discours analytique, dans sa pratique. Mais aussi – faut-il le dire ? –, le moment où « commence le véritable voyage »<sup>2</sup>.

Quel peut être ce voyage, si ce n'est celui de la vie elle-même ?

Bien sûr, Lacan, qui terminait avec ces mots un écrit de 1949, n'a pas manqué de relever dans la suite de son enseignement<sup>3</sup> combien cette image du voyage est impropre dans notre champ, combien elle relève d'un discours autre, appelons-le religieux, un discours qui donne à la mort un sens, celui d'un seuil à franchir pour une existence ultérieure, ailleurs.

En évoquant ici le moment où « commence le véritable voyage », ce n'est pas cela que je souhaite suggérer. Ce n'est pas du voyage que serait la vie qu'il s'agit, mais de ce qui commence avec la fin d'une analyse, du véritable commencement qu'elle inaugure. Car cette fin, singulière, implique un tournant décisif - marqué par l'allègement du poids du symptôme, la réduction de la jouissance mortifère, la dissipation du voile fantasmatique, mieux, la trouée faite dans l'écran fantasmatique qui voile le réel... et l'ouverture qui s'en suit à l'heure, qui n'est pas que mauvais, qui peut être bon dès lors que cette répétition que Freud appelait démoniaque, a trouvé dans l'analyse un point d'arrêt.

*L'analyse, ses fins, ses suites.* C'est tout autre chose que les suite et fin de la série d'épisodes d'un feuilleton. C'est même l'inverse. La fin, quelles qu'en soient les formes qu'elle peut prendre, ouvre sur les suites. Et l'on peut interroger celles-ci. Quelles suites donnera-t-il, celui qui a mis fin à son analyse, à ce qui s'en est déposé pour lui ? Si l'analyse a réellement entamé « la cohérence du sujet en tant que moi »<sup>4</sup>, que fera-t-il du savoir de son impuissance, de la vérité de sa misère, de son manque à jouir, de la reconnaissance des impossibles ?

Que fera-t-il de ce qui s'est initié, de ce quelque chose d'inédit qui a débuté grâce à l'analyse et se poursuivra au-delà de son terme, s'il est vrai que l'analyse est « un processus déclenché », comme le disait pertinemment Jean Oury lors de l'hommage à Lacan qui a réuni à Paris un certain nombre d'analystes le 5 novembre dernier ? Un processus déclenché qui se poursuit et qui, me semble-t-il, ne cesse pas...

<sup>1</sup> Jacques Lacan. Séminaire XVI, D'un Autre à l'autre (1968-1969), Seuil, p 71.

<sup>2</sup> Jacques Lacan. Écrits, p 100.

<sup>3</sup> Dans le séminaire « Les non-dupes errent ».

<sup>4</sup> Jacques Lacan. Le Séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre, p 225.

Une métamorphose du sujet. L'expression est connue parmi nous. C'est ainsi que Lacan avait qualifié ce que l'analyse peut opérer dans sa « Proposition du 9 octobre 1967 sur l'analyste de l'École ». (« Un autre nouage », dira-t-il dans le Séminaire *Le Sinthome*.)

Certes, la dite métamorphose ne met pas le sujet à l'abri de nouvelles rencontres, de nouvelles conjonctures signifiantes où il peut perdre son latin, ne plus s'y retrouver. Que fera-t-il alors ? Ayant été psychanalysant, il s'y retrouvera sans doute assez pour reconnaître qu'il lui faut, encore une fois, dire... À qui d'autre qu'à un analyste pourrait-il alors s'adresser ?

Dans les suites d'une analyse finie, il arrive parfois que celui-là même qui se prête à occuper la place de semblant d'objet pour un autre, puisse se retrouver en position d'analysant. On le sait. Cela n'implique pas nécessairement, pas dans tous les cas, que l'analyse n'eut pas atteint une fin véritable. Cela peut simplement vouloir dire que le psychanalyste, cette « figure née de l'œuvre de Freud<sup>5</sup> », est reconnu comme le seul supposé savoir écouter, le seul supposé savoir ce que la parole comporte et de ce fait, le seul « partenaire ayant chance de répondre<sup>6</sup> ». Seul le discours analytique peut l'offrir.

N'est-ce pas d'ailleurs, précisément, ce qui se sait aujourd'hui, en dépit de l'apparent insuccès - *insu que sait* !- de la psychanalyse ? N'en avons-nous pas le témoignage quotidien par le biais des sujets peu enclins au transfert, ceux qui, à la différence de l'hystérique et de l'obsessionnel, ne sont pas « naturellement psychanalysants<sup>7</sup> » et qui, pourtant, choisissent de parler à un analyste ? C'est bien là, aujourd'hui, une des suites de l'existence du discours analytique, même si ce discours reste encore socialement mal assis - comme Lacan le remarquait dans les années 70.

La condition de l'analyse, le transfert « freudien », est la mise en fonction du sujet supposé savoir. Leurre dissipé au terme de l'expérience, lorsque la croyance en l'Autre est ébranlée. L'analysant cesse d'en investir son analyste et finit par désinvestir l'objet que celui-ci incarnait, en le désinvestissant libidinalement aussi. Il s'en déprend. Cette double opération, peut-elle être vraiment renouvelée lorsque la fin a réellement eu lieu ? En bonne logique, non. Mais nous sommes en droit d'attendre les réponses de l'expérience que constitue la passe.

Ceci a déjà été avancé parmi nous, je le reprends: la destitution de cette fonction qu'est le sujet supposé savoir est rendue possible par l'expérience du réel. Possible, en l'occasion, veut dire que cela dépend du sujet, des conséquences qu'il tire de cette expérience, des suites qu'il lui donne, donc. Il est en effet pensable que d'autres conséquences puissent en être tirées, à l'opposé même de la chute du sujet supposé savoir. Un renforcement de la croyance en l'Autre, en Dieu ou La femme. Ou le cynisme.

Essayons de préciser. Quelle expérience du réel ? Qu'est-ce qui, dans ce qui s'éprouve, vaut comme rencontre du réel ? Prenons l'exemple du malheur d'une maladie mortelle. C'est, combien souvent, l'occasion pour le sujet névrosé de chercher à donner un sens à cet heur mauvais en prenant la faute sur lui, en s'interrogeant sur son désir inconscient, un désir supposé coupable. Mais il arrive aussi que l'analyse aidant, le sujet en vienne alors à admettre qu'il y a « des mystères du corps que l'inconscient ne peut expliquer ». L'inconscient se tait alors. S'il est savoir, ce n'est plus un savoir « parlant », il demeure opaque. Par ce biais, le signifiant d'un manque dans l'Autre est enfin aperçu, l'idée d'une incomplétude du savoir est admise et cela met fin à la quête de sens, à la pousse au déchiffrement... Le réel comme hors sens, s'impose alors. D'autres occurrences bien différentes sont possibles. La question est à chaque fois celle de savoir comment, en quoi, chacun a touché, s'est heurté à l'impensable, à l'inconscient irréductible, de quelle façon particulière en a-t-il été concerné.

Deux brèves remarques pour terminer.

<sup>5</sup> Jacques Lacan. « Allocution sur les psychoses de l'enfant » (1968), *Autres écrits*, p

<sup>6</sup> Jacques Lacan. « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* » (1973), *Autres écrits*, p

<sup>7</sup> Comme Lacan le disait, v. *Séminaire XVI, D'un Autre à l'autre*, ch XXIV, 18 juin 1969.

Évoquer les suites de l'analyse, ce n'est en réalité que tenir compte de la temporalité qui lui est propre, celle du *Nachträglich* freudien, l'après-coup, qui retarde le moment de conclure sur ce qui un instant fut aperçu, qui retarde cette conclusion pendant un imprévisible, et souvent long, temps pour comprendre. Ce qui se vérifie durant et dans le cadre de l'analyse, se vérifie aussi après et dans le cadre de l'École qui accueille et recueille les suites du travail des analysants et des analystes ...

Il n'est pas facile d'éviter la doctrine, et les redites qui vont avec. Nous avons celle de Freud, que Lacan a sans cesse interrogée. Celle de Lacan, qui nous oriente. Et, dans une certaine mesure aussi, celle de la communauté que nous constituons. On peut, et l'on doit même, je crois, souhaiter de pouvoir « s'en passer, à condition de s'en servir ». Car le risque est, comme Lacan le pointait à la fin de ... *ou pire*<sup>8</sup> que « le discours analytique en reste à ce qui a été dit (par Freud) sans bouger d'une ligne ». Il en appelait à « l'analyste dans sa fonction » pour qu'il sache « en recueillir assez de ce que dit » l'analysant.

Un appel au réveil en somme.

**Luis IZCOVICH (France)**

## Le véritable voyage

Après sa thèse de médecine, il a fallu 40 ans et une lecture exhaustive de l'œuvre de Freud pour que Lacan puisse conclure, avec son texte *L'Étourdit*, que l'ensemble des dits freudiens était ordonnés par un indicible, un dire qui néanmoins les détermine. Le dire de Freud, devenu depuis célèbre, est posé par Lacan, « il n'y a pas de rapport sexuel ».<sup>9</sup> Lacan infère donc une formulation mais ce qui est plus déterminant ce sont les conséquences qu'il pose à la fois pour l'analysant, pour l'analyste et même pour l'avenir de la psychanalyse.

Il y a eu, bien sûr chez Lacan tout au long de ces années des remaniements théoriques, mais une constante pourtant se dégage concernant les effets d'une analyse. Elle pourrait être posée ainsi : rien n'est possible en psychanalyse sans la position prise par le sujet. C'est d'ailleurs ce qui justifie qu'on souligne la dimension des suites de l'analyse qui situe également l'orientation de Lacan sur les traces de Freud.

Évoquer les suites en termes de position du sujet est ce qui extrait radicalement la pratique analytique d'une technique où on connaît par anticipation les effets. Le terme de position implique donc l'inconscient, exactement dans le sens que Lacan donne au titre de ses *Écrits*, « Position de l'inconscient »,<sup>10</sup> à lire comme la position de Lacan à l'égard de l'inconscient. Il s'agit donc, dans la constante évoquée, quels que soient les remaniements théoriques, de la position du sujet à l'égard de l'inconscient.

C'est déjà la perspective de Freud pour cerner ce qui fait l'index de l'interprétation analytique. La réponse de l'analysant ne s'évalue pas à son accord ou désaccord à l'interprétation, mais par la réponse de l'inconscient qui devient ainsi le véritable partenaire de l'analyste. C'est ce qui prouve à la fois que les effets de l'analyse ne se saisissent pas forcément dans l'immédiat, qu'ils ne sont pas toujours calculables et qu'ils relèvent en outre de la réponse d'un sujet particulier. Autrement dit, de même qu'on pose l'hypothèse de l'inconscient, à vérifier pour chaque cure, il y a une hypothèse des effets analytiques, qui dépend, comme pour l'interprétation de l'effet inconscient mais aussi de la position du sujet à l'égard de cet effet. Les effets dépendent donc de l'analyse mais aussi de l'affinité du sujet avec

<sup>8</sup> Voir séance du 21 juin 1972. *Séminaire XIX, ...ou pire*, Seuil, p 232.

<sup>9</sup> Jacques Lacan. « L'Étourdit », in : *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 455.

<sup>10</sup> Jacques Lacan. « Position de l'inconscient », in : *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 829.

l'acte. Quand je dis que l'implication nécessaire de la position du sujet dans les effets analytiques est une constante chez Lacan, cela se vérifie de plusieurs façons. Tout d'abord dans sa conception sur l'entrée en analyse, à savoir qu'elle exige l'insistance de la demande mais aussi un changement de position qui est la traduction d'une rectification subjective.

L'idée de position du sujet se vérifie aussi dans la conception, maintenue pendant longtemps par Lacan, en se référant à la nécessité, au cours d'une analyse, d'une assumption de la part du sujet. C'est énoncé de plusieurs façons. Très tôt, par exemple, par rapport à l'issue des impasses de l'hystérie, Lacan pose la visée, l'« assumption de son propre corps ».<sup>11</sup>

Mais l'assumption est aussi posée par Lacan pour rendre compte d'une nécessité pour la psychanalyse, celle où les progrès de la cure dépendent du rétablissement par le sujet d'une continuité, en s'appropriant de son histoire. Autrement dit, par la subjectivation de son passé qui est une autre façon de dire l'assumption de son histoire, le sujet accède aux conditions qui le rapprochent du terme final de l'expérience. Notez d'ailleurs que Lacan, pendant un temps, va se servir du même terme, celui d'assumption, quand il définit la conclusion de l'expérience analytique en termes d'assumption de la castration. Si Lacan laisse tomber, par la suite, le terme d'assumption, c'est parce qu'il met trop l'accent sur une décision, une volonté, alors qu'il s'agit de mettre en connexion les suites de l'analyse avec la position du sujet, au sens des conséquences d'une analyse liées aux choix inconscients.

Ce qui justifie qu'on évoque le texte « l'Etourdit » dans ce contexte, c'est parce que Lacan utilise une conception qui va dans le sens du terme d'assumption, puis de celui de position du sujet mais qu'il renouvelle à partir du dire de Freud. On déduit tout d'abord ceci : une analyse ne se prouve pas seulement par les effets dans le réel, car l'essentiel ce sont les conséquences extraites par le sujet.

Autrement dit, la question essentielle devient celle de l'usage des effets d'une analyse. C'est d'ailleurs au niveau de ce joint, entre les effets dans le réel, et ce qui advient comme conséquence pour un sujet, que se situe la décision intime, insondable, indécidable à l'avance et qui va constituer son vrai appui pour l'après-analyse. La séquence qui le montre dans l'Etourdit est bien connue. Lacan pose les conditions de fin en termes d'avoir produit trois impossibles, au niveau de la signification, du sens et au niveau du sexe, ce qui rend caduque la demande analysante, celle qu'il a maintenu tout au long de la cure. Car il fait l'expérience que les manifestations de l'inconscient qui ont orienté son désir l'ont par ailleurs égarés avec la croyance d'une issue par le sens. Il y a donc une fin de la demande mais pas seulement par épuisement du sens. Il ne suffit pas de dresser constat de l'inexistence de sens, car ce qui émerge c'est un sens nouveau, lié aux dits de l'analysant, mais indicible, c'est le sens d'un dire qui sera désormais sa vraie orientation dans l'existence.

Remarquez que Lacan qui avait posé qu'il n'y a pas de formation de l'analyste mais formation de l'inconscient, dans « l'Etourdit » il pose, par rapport au dire de Freud, « qu'il n'y a pas de formation analytique concevable hors du maintien de ce dire ».<sup>12</sup> Mais quelle serait une formation analytique concevable ? La condition est explicite : tenir compte du dire de Freud.

Le dire de Freud - et pas seulement ses dits - met en évidence la déviation qui a consisté à retenir juste les termes de Freud en excluant le point sur lequel ils prennent appui. Elle, la déviation, n'est pas seulement historique et guette toujours la psychanalyse. Je reviendrai sur ce point.

Poser qu'il n'y a pas de formation analytique sans le dire de Freud implique aussi de formuler qu'il n'y a pas de formation sans le dire d'une analyse. A nouveau, on constate que la question cruciale est celle de l'usage fait de l'analyse après la traversée de l'expérience.

D'ailleurs, on pourrait soutenir qu'il n'y a pas d'analyste lacanien juste avec les dits de

<sup>11</sup> Jacques Lacan. « Intervention sur le transfert », in : *Écrits*, Op. Cit., p. 221.

<sup>12</sup> Jacques Lacan. « L'Etourdit », op. cit., p. 454.



Lacan, encore faut-il qu'il ait approché le dire de son analyse. La question est cruciale au moment où on s'interroge sur la garantie analytique. Le dire de l'analyse devient une marque sinon unique au moins la plus fondamentale de la qualification analytique. C'est dans cette perspective qu'on peut saisir pourquoi Lacan pose pour la fin de l'expérience que le sujet, après avoir produit l'impossible du sens, de la signification et du sexe, « saura se faire une conduite ».<sup>13</sup>

Qu'il y ait des tas de conduites comme il dit, cela prouve qu'il n'y a pas de conduite modèle mais le « saura se faire » indique clairement qu'il y a un saut entre ce qui s'est passé dans la cure et ce qui sera sa nouvelle position dans le monde. Ce saut nécessite le savoir, effet de l'analyse, c'est sa dimension épistémique, mais indique aussi l'échec du savoir faire d'avant la fin. La nécessité est donc d'un savoir faire nouveau. Il le formule encore dans la même perspective dans le Compte-rendu de l'acte, où il avance que c'est de l'acte analytique que prennent substance les conduites du sujet. De plus, « se faire une conduite » ne peut pas être séparable du « se faire », formulation de Lacan pour désigner le montage de la pulsion.

Autrement dit, « se faire une conduite » est à considérer comme la réponse au programme tracé dès la fin du séminaire « Les Quatre concepts... » : Comment un sujet vit la pulsion après la fin de l'analyse?<sup>14</sup> Mais aussi « se faire une conduite », se situe dans la perspective de la lecture que Lacan a proposé au *Wo es was soll ich werden*, en termes de « c'est mon devoir que je vienne à être » qui indique qu'on ne peut pas conformer son être à deux actions qui s'orientent au sens contraire.

Maintenant, même si « l'Etourdit » aborde de façon explicite la fin de l'analyse, on ne trouve pas une seule remarque explicite concernant le désir de l'analyste, ce qui exige une interprétation. Lacan avait pourtant déjà fondé son Ecole, et introduit le dispositif de la passe, et hormis la citation que le dire de Freud fait formation, la question du désir de l'analyste est absente. Est-ce qu'il néglige la question ?

Je soutiens le fait que bien que Lacan ait inventé la passe, ça ne veut pas dire qu'il en a fait la finalité d'une analyse et que, je crois, son point d'horizon reste toujours de savoir comment une analyse peut transformer la vie d'un sujet. Que certains se servent du dire de l'analyse pour devenir analyste c'est leur affaire. Bien sûr, il s'agit de créer les conditions pour garantir que ceux qui en ont fait leur affaire soutiennent ce discours, mais cela indique que la fin, au sens de la conclusion mais aussi de la finalité, n'est pas la production d'un analyste mais essentiellement ce qu'une analyse peut changer dans la vie de quelqu'un.

Et comme je suis dans la question de constantes, il convient que je justifie mon titre : « Le véritable voyage », qui n'est pas une formule poétique mais part d'une citation de Lacan sur la fin de l'analyse dès son texte « Le stade du Miroir ». Lacan pose la perspective de fin de l'analyse en termes d'accompagnement de la part de l'analyste, jusqu'à la limite extatique du côté de l'analysant, du « Tu es cela ». Le « tu es cela » n'est pas le dit de l'analyste, plutôt le dire de l'analyse, où selon les termes de l'époque, « le chiffre de sa destinée mortelle ».<sup>15</sup>

Or, ce qui me paraît crucial c'est que ce chiffre, qui anticipe sur l'indéchiffrable du symptôme mais aussi sur l'être de jouissance voire sur la langue ne constitue pas le mot de la fin. Le chiffre est posé certes comme condition de fin. La formulation converge aussi sur ce qui plus tard sera la nomination du réel, vrai nom propre du parlêtre. Mais, et toute la question est là, la fin est plutôt marquée par ce que Lacan dit ensuite. La suite est donc celle donnée au « Tu es cela ». La question est donc celle de la suite à la nomination du réel. C'est ce que Lacan dans le texte « Le stade du Miroir », indique juste après, dans une suite qui pose qu'elle est la

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 487.

<sup>14</sup> Jacques Lacan. *Le Séminaire, Livre XI, « Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse »*, Paris, Seuil, 1973, p. 246.

<sup>15</sup> Jacques Lacan. « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », in : *Ecrits*, op. Cit., p. 100.

logique d'une suite analytique. Je cite Lacan: « mais il n'est pas en notre seul pouvoir de praticien de l'amener à ce moment où commence le véritable voyage ».<sup>16</sup>

Il y a déjà donc l'idée d'un moment de fin qui exclut néanmoins toute promesse, car le véritable voyage n'est pas uniquement du ressort de l'analyste. L'analyste accompagne, selon les termes de Lacan de l'époque, soit soutient le désir, jusqu'à la révélation du noyau qui fait la particularité du sujet. Mais, une fois que le sujet a accédé à ce moment, il peut très bien poursuivre sa route, ou bien commencer « le véritable voyage ». Un voyage qui n'évite pas la castration, plutôt celle-ci constitue le ticket d'entrée.

D'ailleurs, bien plus tard, Lacan articule l'expérience de l'analyse dans ses rapports au voyage en faisant une question centrale dans le séminaire *Les Non-dupes errent*.<sup>17</sup> Ce qui se dégage ici, c'est l'idée d'un voyage imaginaire du sujet avec l'autre, celui ou celle qui est mis en place de partenaire. Lacan se sert, en effet des expressions qui concernent le partenaire comme l'autre « compagnon de route », ou l'autre avec qui « on fait un bout de chemin ensemble ». Ce voyage, *Viator*, selon la formulation de Lacan, correspond à un voyage marqué par l'errance. *Les Non-dupes errent* concerne donc ceux pour qui la vie est un voyage sur terre, marqué par l'imaginaire, à quoi Lacan oppose éthique de l'analyse comme une éthique du dupe. C'est en se faisant dupe de l'inconscient, soit dupe de la structure que le sujet a une chance de rentrer dans une autre perspective que celle d'un voyage imaginaire, *Viator*, que Lacan n'hésite pas à corréler à la dimension de l'amour chrétien. En ce sens, le véritable voyage est à considérer suivant la perspective d'un changement dans l'amour et le passage à un amour qui n'est plus centré sur la réciprocité et qui trouve son départ dans le consentement du sujet à la contingence.

Je récapitule : les formulations « le véritable voyage », « vivre la pulsion » ou « saura se faire une conduite », vont dans la même perspective, celle d'un usage nouveau par le sujet des signifiants de son histoire. Il conviendrait aussi de noter que savoir y faire avec le symptôme, constitue l'issue logique de ce que Lacan formule comme position subjective dans les structures cliniques. Ainsi, très tôt il évoque l'usage du fantasme dans chacune des structures cliniques mais plus largement il avance que disposer d'un signifiant n'assure pas de son usage.

Ainsi, on peut disposer du Nom-du-Père mais ne pas le mobiliser, thèse du séminaire *Les Formations de l'inconscient*, et à contrario, vingt ans plus tard il va forger l'idée d'un savoir faire au-delà du père avec sa formulation : « la psychanalyse, de réussir, prouve que le Nom-du-Père on peut aussi bien s'en passer. On peut aussi bien s'en passer à condition de s'en servir ».<sup>18</sup> S'en passer aussi, est solidaire de la nécessité d'une responsabilité sexuelle que Lacan pose, de même que pour le passage à l'analyste en termes d'autorisation. Cela indique que la fin de l'analyse, qu'elle soit par la formule de jouissance ou par l'extraction des mots de lalangue, identité de la lettre ou inconscient réel, ne suffisent pas pour moi pour désigner l'identification au symptôme.

Car si on limite l'identification au symptôme juste à la reconnaissance de la lettre du symptôme, nous serons à coup-sûr au niveau de l'intégration par le sujet de ce qui fait jouissance opaque dans sa vie. Mais pour autant serions nous dans le moment où commence le véritable voyage ?

Remarquez que, de même que Lacan pose le « saura se faire une conduite » au moment où il pose « l'impossible du rapport entre les sexes », il pose le savoir y faire avec le symptôme. Autrement dit, l'identification au symptôme est le ressort du véritable voyage, à condition d'un savoir faire autrement dans le lien à l'autre.

<sup>16</sup> *Ibidem*.

<sup>17</sup> Lire à ce propos les séances du 13 novembre 1973 et du 18 décembre 1973. Dans l'édition de P.A.L.I., ce sont les pages 17 à 22 et les pages 62-63.

<sup>18</sup> Jacques Lacan. *Le Séminaire, Livre XXIII*, séance du 13 avril 1976, Editions P.A.L.I. p. 155.

Se passer du père à condition de s'en servir, renvoie strictement à un savoir faire qui dans le cas de l'analyse, ne peut pas se limiter à poursuivre la route qui est celle de notre destinée. Au fond, c'est un savoir faire nouveau avec notre destinée et pour cela il n'y a pas de privilège d'une structure clinique sur une autre.

Il est vrai que Joyce est posé par Lacan comme modèle au sens où il a réussi à faire usage de la trame, afin qu'elle devienne le tramé. La trame, c'est lalangue, le tramé l'usage qu'on en fait. Porter lalangue jusqu'à l'inalanalysable, c'est l'usage, soit un savoir faire bien particulier.

Maintenant, il y a une visée générale pour l'analyse, celle d'un savoir faire avec la trame. Jusque là c'est Joyce le modèle, mais c'est un savoir faire qui exige l'acte du côté du sujet, et là Joyce n'est plus modèle. Car à défaut de l'acte le sujet a pu faire l'expérience de l'inconscient réel mais il n'y a pas un nouvel usage de son symptôme. On s'aperçoit des risques. J'en évoque un souligné par Lacan, celui d'être le robot d'analyste et qui concerne ceux qui n'ont pas accédé à la forme la plus élaborée du savoir, soit le non-savoir. Et on comprend pourquoi, sans un usage particulier du savoir qui inclut le non savoir, l'analyste se fait juste le fonctionnaire d'un discours. Autrement dit, c'est par le dire de son analyse que l'analyste se fait objet pour son analysant sans tomber dans une fonction de robot et assure que le message de Lacan reste étincelle et ne tombe pas dans une conservation formelle. Donc, on pourrait soutenir que de même que l'acte ne peut pas fonctionner comme prédicat et ne se sait que par ses suites, aucune manifestation de l'inconscient réel peut être tenue pour prédicat de fin.

J'aborde un dernier point en connexion avec ce qui précède : pourquoi, alors que Lacan aborde la question de l'acte analytique et de ses effets, dans le texte « Le compte-rendu de l'acte » mais aussi dans « l'Etourdit », il fait référence de façon explicite au névrosé ? Dans « Le compte-rendu... », c'est pour indiquer les bénéfices pour le névrosé d'« avoir fait de la castration sujet ». <sup>19</sup> Dans « l'Etourdit » c'est pour indiquer la fin de l'analyse et la mise au plat du phallus chez le névrosé. Ceci nous indique au moins que la psychose nous instruit sur beaucoup de choses et nous aide à saisir les issues aux impasses dans cette structure. Cela dit, pour montrer le devenir de la névrose en analyse le modèle de Lacan est... celui de la névrose.

Il est certain qu'il y a chez Lacan une perspective qui met l'accent de la fin de l'analyse selon le modèle joycien, quand Lacan évoque que Joyce va « tout droit au mieux de ce qu'on peut attendre de la psychanalyse à sa fin » Pourtant, il convient de saisir une distinction essentielle. Si Joyce se fait être un livre, l'art de Joyce constitue, contrairement à un savoir nouveau, un *working progress*, le modèle d'un progrès continu. C'est le modèle d'un savoir faire sans discontinuité, où la parole se fait de plus en plus imposée et qui fait la cohérence, comme Lacan le montre, de ses premiers écrits à *Finnegans Wake*, en passant par *Le portrait de l'artiste en jeune homme*. C'est d'ailleurs surprenant que Lacan pose la continuité alors que *Finnegans Wake* paraît si illisible à côté des premiers travaux. La raison tient à ceci que le savoir faire était déjà là. Donc, il n'y a pas pour lui un moment à partir duquel commence le véritable voyage. Même pas quand il fixe les coordonnées de son voyage, où il invoque, juste avant de quitter l'Irlande, le père comme *artificer*. Lacan s'aperçoit qu'en réalité, *l'artificer* c'est Joyce, lui-même, car il sait ce qu'il a à faire. En quoi son voyage sur le continent ne constitue nullement un commencement.

Le véritable voyage implique au contraire la discontinuité. Le savoir d'avant tombe en désuétude, et laisse la place à un nouveau savoir faire avec son symptôme. C'est toute la distance entre un voyage qui serait juste un s'habituer au réel, et le moment où le sujet fait acte de son savoir particulier sans lequel le véritable voyage ne commence pas.

<sup>19</sup> Jacques Lacan. « L'acte psychanalytique », Compte rendu du séminaire 1967-1968, in : *Autres Ecrits*, op. cit., p.380.

Anita IZCOVICH (France)

## Quand l'indémontrable fait preuve

Ce qui est propre à la psychanalyse, c'est qu'elle opère avec de l'indémontrable, on peut même dire qu'elle se démontre à partir de l'indémontrable, que ce soit au début de la cure, dans son déroulement ou dans ses suites et ses fins.

Freud a découvert la psychanalyse et il a cherché à la démontrer. Alors évidemment, il se portait du côté de la vérité inconsciente à trouver : tout en la découvrant, il fallait qu'il la vérifie dans l'énoncé de l'analysant. Le déroulement de la cure pour Freud, c'était inscrire les éléments dans une suite signifiante qui avait valeur d'une vérité démontrable.

Il y a une expression de Lacan dans « L'Etourdit », c'est que Freud a fait lui-même « greffe de ses dits ». On perçoit bien en quoi il s'agissait de greffes : celles du rapport de la vérité au réel dans les défilés où l'amour s'entretient de l'inceste, la vérité du mythe d'Edipe, la castration, le père à la place de la mort et supposé avoir été capable de soutenir la jouissance, alors que ce n'est qu'un mirage. C'est ça la greffe des dits, sur la jouissance qui est là d'origine, indémontrable derrière le mythe qui est de l'ordre du démontrable. D'ailleurs on le sent dans la clinique, cet indémontrable du Nom-du-Père : pensons par exemple au héros incarné par un ancêtre, mort à la guerre ou dans la résistance. C'est un tel trou qu'il est parfois impossible à symboliser pour un sujet. C'est-à-dire qu'il y a un tel écart entre le héros qu'il est et le trou de son absence, que le sujet se fixe dans l'indémontrable, il fait « comme si », et ça s'écroule dans une décompensation. C'est au-delà du mythe, l'indémontrable des insignes dans la béance de l'Autre.

Alors évidemment, l'indémontrable du mythe, Freud l'a interrogé dans son article en 1938 sur la fin de l'analyse. Il butait sur l'indémontrable au-delà du roc de la castration, à savoir que la fin de l'analyse ne peut se démontrer par le complexe de castration.

Et il y a plusieurs endroits où Freud touchait à l'indémontrable de la castration. Pensons au texte sur « Le thème des trois coffrets », un texte de 1913 dans lequel Freud fait référence précisément à une série de mythes, dans lesquels il s'agit de s'assurer de l'indémontrable de son fantasme en faisant exister La femme et le rapport sexuel qui n'existent pas. Il s'agissait de faire le choix du bon coffret qui contiendrait le portrait de la femme, c'est-à-dire les traits qui la portent et la démontrent. C'est un choix qui porte sur l'inclusion, la femme dans le coffret alors qu'elle y est exclue comme elle est exclue de la nature des choses. C'est un choix conforme au mythe du névrosé qui procède du « dire que non » dans le refoulement : on refoule un métal pour un autre, l'or pour le plomb ou inversement, on peut même douter, et cela pour garder l'enveloppe agalmatique qui protège du trou et de la castration. C'est une fois de plus un point de butée sur l'indémontrable de l'absence de signifiant dans l'Autre à travers la femme. Et bien c'est cet au-delà du « dire que non » de l'inconscient freudien que Lacan traite dans un indémontrable du mythe, notamment dans la question de la fin de l'analyse : c'est la suite que Lacan a donnée à la théorie freudienne.

Si on se reporte au « Temps logique et l'assertion de certitude anticipée » concernant les trois prisonniers de Lacan qui est un texte de 1945, là aussi il s'agit d'un choix, non pas un choix d'inclusion d'une femme dans trois coffrets mais un choix d'exclusion dans une sortie prise en trois temps, dans la logique de l'acte et de la fin d'analyse. C'est un choix qui exclut le doute. C'est une structure temporelle, celle de la précipitation logique, qui fait avec ce qui ne se voit pas, avec l'exclusion visuelle. Le prisonnier prend sa décision dans la coupure du temps de la certitude anticipée, dans les 3 temps de l'instant de voir, le temps pour comprendre et le moment de conclure. Et la preuve du choix de sa sortie, c'est une preuve de l'indémontrable.

Eh bien c'est cette coupure en acte de la fin d'une analyse que je rapprocherai de l'analyse du tableau des Ménéines que Lacan fait dans « L'objet de la psychanalyse » en 66.

Au centre du tableau des Ménéines, on a la représentation de l'Infante, belle et captivante, dans le leurre et la brillance de ses habits qui cachent l'irréductible de l'objet regard caché. Donc Lacan repère, au-delà de l'enveloppe agalmatique des habits – au-delà du coffret donc - la fente béante de la *girl phallus* à travers l'Infante, c'est le trou de l'absence de signifiant au-delà du mythe de la représentation finalement. C'est donc là que Lacan situe le rendez-vous de la fin d'une analyse : c'est là où le sujet se reconnaît comme objet a, et c'est à l'endroit de la fente, et on peut le dire comme ça, dans le déshabité des habits de l'Infante, qui se situe précisément dans l'absence de croisement des lignes de perspective. C'est ce qui illustre l'irréductible du sujet représenté par un signifiant pour un autre signifiant, du sujet divisé qu'on retrouve sous la forme du peintre représenté à deux endroits dans le tableau: au premier plan quand peint le tableau retourné d'une part, et d'autre part dans le fond du tableau quand il est prêt à quitter la scène, que ça y est, il a assez vu. C'est-à-dire qu'à la question « Fais voir » que pose le tableau retourné au premier plan, le peintre répond : « Tu ne me vois pas d'où je te regarde », et c'est à cette place béante là, cette place d'exclusion faite avec ce qui ne se voit pas, que se produit la chute de l'objet a. Et c'est là que se loge l'indémontrable, et la preuve est à l'endroit de la chute.

C'est finalement à ce rendez-vous que convoque la fin d'analyse, sur ce point d'absence, sur le trou du bâti de la monture, dans la fente de l'étoffe brillante du fantasme.

On ajoutera que le miroir au fond du tableau dans lequel s'inscrit l'image du roi et de la reine, de la scène primitive donc, renvoie une image brouillée, fantomatique, évanescence. C'est un miroir qui reflète l'inexistence du rapport sexuel, la vision monarchique, l'Autre qui se vide de sa substance.

Si on met en rapport l'analyse de ce tableau qui est de 66 avec la « Proposition du 9 octobre 67 sur le psychanalyste de l'Ecole », puisque les deux textes renvoient à la fin d'analyse, on perçoit bien la dimension de virage dans lequel le sujet voit chavirer l'assurance qu'il prenait de son fantasme, dans la destitution subjective : le reste qui fait déchoir le sujet de son fantasme.

Cela illustre aussi le désêtre rencontré à la fin de l'analyse : « la métamorphose, où le partenaire s'évanouit de n'être plus que savoir vain qui se dérobe. » C'est l'enveloppe vide du psychanalyste, c'est la chute du sujet supposé savoir. Et dans ce désêtre se dévoile l'inessentiel du sujet supposé savoir. Là encore, il s'agit de ce qui se démontre de l'indémontrable : quand l'être du désir rejoint l'être du savoir. C'est le *sicut palea* de Saint Thomas : c'est le « qu'il sache », c'est-à-dire que ça se démontre, « de ce que je ne savais pas de l'être du désir », c'est-à-dire de l'indémontrable, « ce qu'il en est de lui, venu à l'être du savoir, et qu'il s'efface ».

Tout comme le peintre Velasquez s'efface dans son acte, il a vu et il s'en va, ou encore tout comme le prisonnier conclut dans l'instant du regard. Lacan reprend dans sa « Proposition de 67 » la scansion du temps logique de 45, qui « inclut le moment de comprendre de l'effet produit par la non compréhension ». (p.253). Et c'est dans l'après coup du temps logique que le désir de l'analyste est « hors sans y penser, mais où se retrouver » et que la sortie n'est prise que comme entrée : ce sont des termes de 70 dans « Le Discours à l'Ecole freudienne de Paris ».

Dans ce mouvement de métamorphose de fin, le sujet est destitué de son manque à être, il passe du manque à être à l'effet d'être. C'est une autre façon de démontrer l'indémontrable, l'effet d'être.

J'en viendrai maintenant aux suites comme conséquences de la conception de la fin d'analyse sur l'acte analytique lui-même.

La position de l'analyste, c'est d'être absent dans son acte, c'est-à-dire que quand l'analyste formule une vérité, il n'oublie jamais le point de fuite de sa pensée. C'est d'ailleurs le même point qui caractérise l'interprétation à côté : c'est là que se démontre l'indémontrable, dans l'intervalle, dans cet irréductible là. C'est patent dans l'interprétation qui est équivoque, qui plaide le faux, c'est le faux du « à côté » de la vérité, avec un effet de vérité qui tient à ce qui choit du savoir : là où se fait l'être, ça se démontre, de se défaire, de l'indémontrable.

Dans l'énonciation, il s'agit d'un dire qui vérifie la vérité en effet. C'est un dire démontré qu'il n'est pas vérifiable, qu'il y a une contradiction inhérente à le supposer démontrable.

On passe donc du dit de la vérité du mythe d'Edipe chez Freud, au dire propre à l'impossible. Lacan le dit comme cela dans « l'Etourdit » : « le réel ne s'en assure qu'à se confirmer de la limite qui se démontre des suites logiques de l'énoncé ». Donc il n'y a pas à faire rapport d'un énoncé, puisque par définition le rapport sexuel n'existe pas, c'est une absence de rapport qui « exile de l'habiter ». C'est faire l'épreuve et la preuve d'habiter le déshabité de son être, que ça se produit d'être exclu, et du coup ça produit la réponse du réel. C'est faire l'épreuve et la preuve du réel, qui touche à l'être en le faisant surgir dans le dire qui se démontre d'échapper au dit. On perçoit bien comment ça procède d'une exclusion.

Ce que vise l'élaboration dans l'analyse, c'est la suite de discours qui se caractérise comme effet de vérité, précisément de ce qu'un discours se centre de son effet comme impossible.

C'est de la jouissance perdue qui se transfère dans des effets d'être qui procèdent de la coupure du sujet : ça opère d'être à côté là où se fait l'être dans un effet d'être. C'est cela qui fait qu'on serre le réel de ses dits dans le dire. La jouissance est alors effet de discours. Et les effets de sens procèdent d'une séparation où s'inscrit la place de la jouissance marquant la place de l'objet perdu.

Les suites, les conséquences de la théorisation de la fin d'analyse, portent sur la direction de la cure : entendre ce qui ne se dit pas derrière le dire, l'indémontrable au-delà du roman du névrosé qui tient à l'impossible, au trou qui a traversé les générations et qui a imprégné la répétition du sujet.

On notera toute l'importance du contrôle : un contrôle, c'est aussi mettre à l'épreuve et faire la preuve de l'opération analytique, de l'acte, qui se démontre de l'indémontrable. C'est donc vérifier l'acte par ses effets, par ses suites, vérifier l'acte propre à chaque contrôlant.

Une autre conséquence de la théorisation de la fin d'analyse concerne le début de la cure : donner lieu à une entrée en analyse. C'est un acte d'engager quelqu'un dans une analyse. C'est-à-dire comment savoir, en tant qu'analyste, où est le patient qui à la fois parle et ne dit pas, entendre l'absence - c'est en cela que le psychanalyste est devenu une voix- entendre ce qui se tait derrière le discours du Moi qui est bruyant. C'est un autre versant de ce qui se démontre de l'indémontrable, car l'entrée en analyse se fait sur un écart, un franchissement, un après coup.

Alors l'indémontrable peut s'énoncer sous forme d'éclair, dans un début d'analyse : cet adolescent par exemple qui m'a dit, au bout de quelques séances : « ça a changé, je ne sais pas pourquoi, je ne sais pas comment, mais ça a changé ». Il ne nommait même pas ce qui avait changé, il ne savait dire ni pourquoi ni comment : on sent là l'indémontrable de ce qui opère, dans une analyse. Ou telle jeune femme, qui s'étonnait, au début de son analyse, de ce qui maintenant « lui sautait à la figure » et qui avait toujours été là alors qu'elle ne le savait pas : c'est ce qui surgit et fait trou dans le savoir.

J'en viendrai maintenant au dispositif de la passe tel qu'il fonctionne dans notre Ecole de psychanalyse : « le tripode », comme dit Lacan, « le groupe (qui) n'a que ces trois pieds », c'est en rapport avec le temps logique des trois prisonniers et la structure de l'acte. Lacan le formule précisément, dans le « Discours à l'EFPP » : dans le passage de l'analysant à l'analyste,

« l'acte pourrait se saisir dans le temps qu'il se produit », ou il « se juge dans sa logique à ses suites ». Il s'agit d' « une sortie qui n'est prise que comme entrée, ce lieu hors sans y penser et où se retrouver ».

Cette dimension d'après coup se saisit dans les effets de transmission entre les passants, les passeurs et le cartel de la passe, et aussi de façon plus vaste sur la communauté en publiant et en faisant circuler les travaux. Du coup, la théorie analytique est éclairée, renouvelée, mise au travail par cette expérience du dispositif de fin d'analyse.

Donc la passe est une proposition faite par Lacan certes, mais elle est aussi et surtout une expérience pour en tirer des enseignements. C'est la transmission de savoir qui passe à travers la théorie, de ce qui se démontre à partir de l'indémontrable : ça fait trou et effet de trou ; ça fait effet de l'avant et de l'après dans l'examen d'une passe dans le dispositif ; ça fait effet dans la formation de l'analyste.

L'effet du côté du passant, c'est donc un savoir mis à l'épreuve, éprouvé dans le particulier du sujet. La preuve tient au savoir inédit, au désir qui est fait de différence absolue : au sens du renoncement à la quête d'un plus d'être, entre le sujet et l'objet de satisfaction. C'est ainsi que le passant témoigne des suites de l'acte et de son passage à l'analyste comme effets du réel, des restes de jouissance, de l'objet a constitué de ce qui a chu.

L'effet du côté du passeur, quel est-il ? Car le passant fait passer son témoignage à deux passeurs, ce sont donc des effets de passage qui ont lieu. Certains passeurs ont pu dire comment ce que disait le passant faisait effet d'une langue étrangère pour eux, que ça pouvait ne pas faire sens. C'est la faille du non sens qui fait passer d'un sens à l'autre dans un effet de sens.

En ce qui concerne le moment où le passeur se trouve dans son analyse, « il l'est encore, cette passe », « encore lié au dénouement de son expérience personnelle », disait Lacan dans « La Proposition de 67 ». Il est encore sur cette frontière qui touche à l'être tout en ne l'étant pas encore. Il est donc au lieu même de ce passage pour lui-même mais aussi dans le dispositif puisqu'il est entre le passant et le cartel de la passe. Il est réceptif à ce qui fait l'acte du passant, à l'écart entre les effets de vérité et le désir de savoir, à l'écart irréductible par rapport au savoir pris dans l'Autre.

Quant au cartel de la passe, il reçoit ce que les deux passeurs ont fait passer du témoignage du passant. Donc il s'agit de tirer les conséquences, les suites de ce savoir mis en commun. C'est de la même structure que l'acte qui s'avère par ses effets, et que la sortie du prisonnier dans ce tripode : il s'agit d'une certitude anticipée qui se vérifie dans une précipitation logique.

On peut se demander d'ailleurs qu'est-ce qui fait que le cartel est convaincu, puisque la preuve tient à l'indémontrable.

Ce n'est pas la preuve obtenue par une identification à un seul affect. Ce sont des effets d'affects qui se produisent, qui tombent à côté, d'un membre à l'autre dans un cartel. Ce ne sont pas des greffes de savoir, ce sont des effets qui décomplètent et se produisent de la disjonction. On est toujours sur cette frontière quand on élabore dans un cartel. C'est une mise en commun du savoir qui n'est pas une commune mesure parce qu'il est toujours décomplété. C'est un savoir qui procède d'effets de mesures, ça passe d'un effet à l'autre, et c'est la manière de tomber d'accord dans un cartel, de toucher à la preuve de l'indémontrable : une preuve de ce qui décide un analysant à se poser comme analyste. Donc parfois on tombe sur l'indémontrable de structure qui touche à l'indémontrable de fin, et c'est une nomination, et parfois on tombe sur ce qui n'est pas démontré jusqu'à ce point de passage à l'analyste mais qui a selon moi toute sa valeur, celle d'un parcours propre à chaque sujet, un produit inédit, dans sa logique singulière.

Concernant maintenant les effets de travail de la passe, quand on lit par exemple les travaux des autres membres du même cartel avec lesquels on a fait la même expérience, et qu'on mesure l'effet d'après coup de l'expérience sur la doxa, c'est aussi de l'ordre d'un discours qui décomplète, inédit et inattendu, pas dit de la même manière. C'est de l'ordre du « pas tout » de l'expérience qui éclaire le « pas tout » de la doctrine, ce « pas tout » qui a produit le travail qui nous a réunis lors de ces Journées.

**Patricia DAHAN (France)**

## La fin par le sens, hors sens

Le passage de l'analysant à l'analyste, Lacan le définit comme le produit d'un acte analytique.

Cet acte de l'analyste a pour effet l'expression d'un dire du côté de l'analysant. Un dire qui fait nœud, par opposition à la chaîne des dits. Ce dire qui fait nœud produit un effet de sens pour l'analysant. L'effet de sens est autre chose que du sens. Dans le séminaire *RSI* Lacan dit de l'effet de sens qu'il est réel. Dans ce séminaire il s'efforce de changer, dit-il, sa « perspective de ce qu'il en est de l'effet de sens <sup>20</sup> ». Changer cette perspective cela consiste pour Lacan à serrer cet effet de sens d'un nœud. Il s'agit de substituer à l'effet de fascination, dans lequel se trouve l'analysant par rapport à son symptôme, un « effet de sens qui fait nœud et nœud de la bonne façon, » dit Lacan.

Cet effet de sens, que Lacan ne situe pas dans l'ordre de l'imaginaire, ni dans l'ordre du symbolique, mais dans celui du réel, a pour conséquence d'arrêter la recherche de sens et simultanément éclaire autrement, pour l'analysant, ce qui s'est dit tout au long de l'analyse.

Ainsi, l'effet de sens Réel est un dire qui vient bousculer le rapport au sens de l'analysant.

- Du point de vue Imaginaire il remet en question la vérité menteuse du fantasme.
- Du point de vue Symbolique il remet en question l'articulation signifiante de la succession des dits.

Si à la fin de l'analyse, il s'agit de nouer autrement Réel, Symbolique et Imaginaire comme le propose Lacan dans le séminaire *RSI*, je voudrais tenter d'examiner, au niveau du sens, le changement produit par l'acte analytique dans le nouage Réel, Symbolique et Imaginaire.

Dans le séminaire *RSI*, avec la formule : « l'effet de sens exigible du discours analytique n'est pas Imaginaire, il n'est pas non plus Symbolique, il faut qu'il soit Réel », Lacan associe les deux termes Réel et sens, à priori contradictoires, dans la mesure où il a montré dans la mise à plat du nœud borroméen que le Réel est ce qui s'oppose au sens. Or avec cette formule Lacan propose une fin par le sens, hors sens qui permet un autre nouage du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire. Nouveau nouage dont les effets sont imprédictibles et se font sentir dans les circonstances de la vie (le rapport à l'autre, le rapport à l'amour, le rapport au travail et à l'École), bien au delà de la fin de l'analyse.

Dans la cure l'acte analytique est ce qui va permettre un franchissement, c'est à dire que pour l'analysant une transformation se produit qui marque un avant et un après. Chez Lacan la notion d'acte a un sens très spécifique et introduit la notion de franchissement d'un seuil. Le sujet se retrouve, dans l'après coup de l'acte autre que ce qu'il était avant, une transformation radicale est opérée. Lacan prend l'exemple du franchissement du Rubicon par César pour nous donner une figure paradigmatique de l'acte. L'acte n'est pas le moment où on est en train d'agir, dans l'exemple qu'il donne ce n'est pas le moment où César se déplace avec ses troupes,

<sup>20</sup> Jacques Lacan. *Le Séminaire RSI*, Edition ALI, p. 76, séance du 11/2/75.



mais le moment où il aura franchi symboliquement la ligne avec les conséquences radicales qui s'ensuivront de ce franchissement.

Dans la cure l'acte analytique est représenté par Lacan comme une coupure. La coupure étant ce qui a un effet d'interprétation pour l'analysant. Interprétation qui peut se faire sous la forme de la répétition d'un signifiant, d'une interruption de séance, ou d'une intervention de l'analyste. Toute interprétation n'a pas un effet de coupure, ce n'est que dans l'après coup que l'on peut repérer l'acte analytique.

En s'appuyant sur la topologie Lacan montre que c'est la coupure qui fait la structure. Je m'explique. Sur la surface de la bande de Moebius la coupure change radicalement la structure de la bande qui, d'une bande unilatère devient une bande bilatère. La bande de Moebius détient cette propriété particulière d'être à la fois une surface qui unit en tout point de sa surface un envers et un endroit et elle est aussi « une pure coupure », comme le souligne Lacan, puisque si on la découpe en son milieu, au lieu, comme on pourrait s'y attendre, d'obtenir deux bandes de même nature, on obtient une seule bande biface. La coupure permet donc une transformation topologique. Ceci implique, dit Lacan, que la coupure elle-même définit la structure de la bande de Moebius en transformant sa surface. Ce que la topologie enseigne c'est le lien de la coupure avec la modification de la structure et cela révèle les propriétés de cette structure.

La figure de la bande de Moebius va servir, par analogie, à concevoir les effets du signifiant dans le Réel. Dès le départ, ce qui constitue le sujet comme sujet divisé, c'est une première coupure qui se produit par l'introduction d'un signifiant, le signifiant du Nom du Père. Le sujet pour Lacan est effet du signifiant, le signifiant est coupure et la structure du sujet dépend de cette coupure.

L'observation de cette structure, propre au sujet divisé, va permettre de mieux appréhender de quelle manière l'interprétation opère dans l'analyse. Ce qui fait coupure, par l'interprétation, produit l'inconscient comme envers du discours. Lacan y fait référence dans « Radiophonie », en disant que ce qui permet de voir qu'il y a un envers du discours c'est l'interprétation, il peut ainsi conclure que la coupure est ce qui met à jour la structure de l'inconscient.

Dans « L'étourdit » Lacan propose d'examiner ce qu'il en est du discours analytique à partir de la bande Moebius en y interrogeant le rapport du dire au dit.

« Ma topologie, dit Lacan, n'est pas substance à poser au-delà du réel, ce dont une pratique se motive. Elle n'est pas théorie. Mais elle doit rendre compte de ce que, coupures du discours il y en a de telles qu'elles modifient la structure qu'il accueille d'origine<sup>21</sup>. »

Le terme de coupure, pour représenter l'interprétation analytique, est donc utilisé, par Lacan, par analogie avec son usage dans la topologie de la bande de Moebius. Ceci permet de montrer que la coupure de l'interprétation modifie la structure. Pas la structure dans le sens névrose, psychose ou perversion, bien sûr, mais la structure au sens où par l'effet de l'interprétation en tant qu'acte, le sujet se retrouve dans l'après coup, autre que ce qu'il était avant, une transformation radicale est opérée. A ce stade on pourrait dire que Lacan reste très freudien dans la mesure où il considère que l'interprétation analytique est ce qui révèle à l'analysant l'envers de son discours.

Ce que je voudrais dire par : la fin de l'analyse par le sens hors sens fait appel à une autre topologie. A partir du séminaire *RSI*, Lacan introduit le nœud borroméen pour représenter la structure psychique. L'effet de l'interprétation est représenté topologiquement, non pas par une transformation de la bande de Moebius, mais par une transformation du nœud.

Dans le séminaire *RSI* Lacan se sert du nouage des trois registres Réel, Symbolique et

<sup>21</sup> Jacques Lacan. « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Editions du Seuil, Paris, 2001, p. 478.

Imaginaire pour illustrer la façon dont on opère dans l'analyse. « C'est dans l'effet d'écriture du symbolique, dit-il, que tient l'effet de sens.<sup>22</sup> » Il situe l'effet de sens du côté du réel comme ce qu'il s'agit de produire dans l'analyse. « C'est-à-dire, dit-il, que le réel surmonte le symbolique »,<sup>23</sup> ce qui veut dire que à la fin de l'analyse le Réel et le Symbolique se nouent autrement.

Dans ce que décrit Lacan dans « La troisième », on peut voir à la lecture de la mise à plat du nœud que l'imaginaire est ce qui consiste, le symbolique ce qui fait trou et le réel est ce qui ex-siste. Sur ce schéma Lacan représente le symptôme comme un effet du Symbolique en tant qu'il apparaît dans le Réel. Ce qui opère dans l'analyse c'est donc d'opérer sur le symptôme en nouant autrement symbolique et réel.

Dans le séminaire *Le sinthome* Lacan parle de résonance et de consonance. Il s'agit de faire consonner le langage d'une façon qui va plus loin que ce qui est effectivement dit. Si on se réfère au nœud, la résonance se traduit en termes d'accord, au sens musical du terme, entre les deux consistances imaginaire et symbolique, « le réel est ce qui fait accord entre le corps et le langage »,<sup>24</sup> dit Lacan, ce qui signifie que le réel « fait accord » entre l'imaginaire et le symbolique.

Il s'agit de faire résonner autre chose que ce que l'analysant croit vrai. Faire résonner un dire. Ce dire n'a rien à faire avec la vérité. Le dire on y prête sa voix, ça c'est la conséquence, dit Lacan, dans le séminaire *RSI*. Mais « le dire ce n'est pas la voix, le dire c'est un acte »,<sup>25</sup> dit-il.

Le dire comme coupure, le dire comme acte est produit par surprise, sans intention de dire. La coupure de l'analyste c'est ce qui permet que pour l'analysant « il sonne autre chose que ce qui est dit avec l'intention de dire.<sup>26</sup> »

Dans la cure, la coupure de l'interprétation permet que se produise un dire, un dire qui ex-siste aux dits de l'analysant. Sur le nœud borroméen, l'existence c'est quelque chose qui est ex- c'est à dire qui tourne autour, qui est dans l'intervalle. « Mais dans cet intervalle, ça a trente-six façons de se nouer<sup>27</sup> » dit Lacan. Pour chacun, le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire se nouent de façon singulière.

Le dire en tant qu'il ex-siste aux dits est de l'ordre du réel. Il fait coupure dans la série des dits de l'analysant. On pourrait donner à ce dire le statut d'une lettre dans la mesure où il n'entre pas dans une articulation signifiante. « C'est à partir du moment où l'on saisit ce qu'il y a de plus vivant ou de plus mort dans le langage, à savoir la lettre, c'est uniquement à partir de là que nous avons accès au réel, » dit Lacan dans *La troisième*<sup>28</sup>. Le dire est à situer du côté du réel.

Dans le séminaire *L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre* Lacan propose une fin de l'analyse par une identification au symptôme qui se traduit par un savoir y faire avec le symptôme. Savoir y faire avec son symptôme c'est ne plus fusionner avec son symptôme, c'est y mettre une certaine distance. Ce qui a pour conséquence un rapport à l'Autre débarrassé de toutes les inhibitions, les angoisses, les malentendus, marqué par le passage de la vérité au réel qui arrête la recherche de sens ; de la vérité à laquelle l'analysant a toujours cru mais qui est un mirage, au réel qui touche à la jouissance du symptôme.

<sup>22</sup> Jacques Lacan. *RSI Séminaire inédit*, Séance du 10-12-1974.

<sup>23</sup> *Ibid.* 17-12-1974.

<sup>24</sup> Jacques Lacan. Séminaire *Le sinthome*, Paris, Seuil, 9/12/75 p. 40

<sup>25</sup> Jacques Lacan. Séminaire *RSI*, Edition ALI, p. 126, séance du 18/3/75.

<sup>26</sup> Jacques Lacan. Séminaire *Le moment de conclure*, séance du 20/12/77.

<sup>27</sup> Jacques Lacan. « R.S.I. », séance du 14 janvier 1975.

<sup>28</sup> Jacques Lacan. « La troisième » in *Lettre de l'École freudienne*, 1975, n°16, p. 201.

Dans certaines analyses ce passage se produit par l'émergence d'un signifiant qui vient faire effraction dans la série des dits de l'analysant. Le surgissement de ce signifiant, dans lequel l'analysant a reconnu ce qui a présidé à la constitution de son symptôme, permet que se produise un dire et ce dire transforme le cours de l'analyse. Ainsi on pourrait considérer que l'analyse ne vise pas le sens, elle vise ce qui est au delà du sens. Dans le déroulement de la cure, quand à la place du vrai, ce que l'on croit vrai et auquel on cherche à donner du sens, surgit le réel, sous la forme d'un signifiant hors sens, hors chaîne signifiante, cela permet que se produise un dire, un dire qui fait nœud et arrête la recherche métonymique du sens.

Ce dire fait nœud par opposition à la chaîne des dits. Ce dire fait nœud dans la mesure où il fait émerger un sens inédit. Il s'agit d'un nouage du sens par le réel hors sens. Ce dire comme ex- comme ce qui ex-siste est du côté du réel, il est un effet de sens et va nouer l'imaginaire qui est de l'ordre du sens, de ce qui fait forme au symbolique qui est de l'ordre du non-sens, à partir duquel se produit le sens dans le langage, caractérisé par la métaphore et la métonymie.

Dans la figuration du nœud, tel que Lacan le représente dans le séminaire *Le sinthome*, le réel est ce qui peut faire tenir ensemble deux éléments aussi étrangers l'un à l'autre que sont le symbolique et l'imaginaire.<sup>29</sup>

En nouant l'imaginaire et le symbolique, le réel fait accord en faisant résonner le sens autrement pour l'analysant. Dès lors, à partir de ce nouveau nouage du sens, tout le mal que l'analysant se donnait, pour surmonter certaines difficultés de la vie, n'a plus lieu d'être.

J'ai voulu décrire comment, dans ses approches successives, Lacan a utilisé la topologie pour montrer que l'acte analytique peut avoir pour effet une transformation de structure.

Par analogie, la bande de Moebius nous aide à nous représenter comment l'interprétation produit un changement de structure dans lequel le sujet se retrouve dans l'après coup de l'acte, autre que ce qu'il était avant. Un peu plus tard, Lacan a à nouveau recours à la topologie avec le nœud borroméen. Le nœud borroméen apporte une autre dimension qui permet de mettre l'accent sur l'effet de l'acte analytique, les transformations que cet acte produit, sur la structure du nœud, le nouage réel, symbolique et imaginaire.

Pour conclure, je dirais qu'avec cette approche du nœud Lacan propose une nouvelle éthique, une éthique qui tient compte du réel hors sens et suppose un savoir sur l'impossible du rapport sexuel. Avec le nouage de l'imaginaire et du symbolique par le réel, à la fin de l'analyse, Lacan propose une écriture du nœud dans laquelle Symbolique et Imaginaire prennent une autre valeur, par rapport au sens, que celle que l'analysant leur donnait au début de l'analyse.

« C'est pas trente six sens qu'on découvre au bi-du-bout de l'inconscient : c'est le sens sexuel. C'est à dire très précisément le *sens non sens*, » dit Lacan dans le séminaire *Les non dupes errent*.<sup>30</sup> Le *sens non sens*, en tant que ça ne peut pas s'écrire, en tant que ça foire toujours.

Dans ce même séminaire, Lacan revient sur la notion d'éthique. Il souligne qu'il n'y a pas l'imaginaire qui serait le mal et le symbolique qui serait bien, comme il a été dit à propos des thèses qu'il a développées auparavant. Lacan veut dissiper ce malentendu par la structure du nœud, c'est à dire un nouage des trois registres, où « c'est du 3 que s'introduit le réel. » La structure du nœud met l'accent sur le réel qui tient au 3, c'est à dire, que du deux on ne peut pas faire un.<sup>31</sup>

Avec l'écriture du nœud il s'agit pour Lacan de rompre avec l'éthique du Bien et de donner leur juste place au réel, au symbolique et à l'imaginaire. Grâce à un nouage dans lequel le symbolique est noué à l'imaginaire par le réel.

<sup>29</sup> Jacques Lacan. *Le Séminaire – Livre 23 – Le sinthome*, Paris, Seuil, p. 132.

<sup>30</sup> Jacques Lacan. *Le Séminaire – Livre 11 – Les non dupes errent*, Edition ALI, p. 32, séance du 20/11/73.

<sup>31</sup> *Ibid.* p. 151, séance du 19/3/74.

La psychanalyse n'a rien à dire sur le Bien et le Beau, « c'est d'une autre résonance qu'il s'agit, à fonder sur le mot d'esprit,<sup>32</sup> » dit Lacan. Le mot d'esprit est basé sur une économie, mais pas une économie de celle qui fonde une valeur. « L'essentiel qu'il y a dans le jeu de mot, c'est là que doit viser notre interprétation pour n'être pas celle qui nourrit le symptôme de sens, » dit Lacan dans « La troisième »<sup>33</sup>. « Une pratique sans valeur c'est ce qu'il s'agirait pour nous d'instituer. »<sup>34</sup> Voilà ce que propose Lacan dans le séminaire *L'insu que sait de l'une bête s'aile à mourre*.

Nouer par le réel, le symbolique et l'imaginaire, à la fin de l'analyse, comme le propose Lacan dans le séminaire *Le sinthome*, consiste à donner au sens une autre valeur que ce qu'il avait pour l'analysant avant l'analyse, consiste à dévaloriser ce sens qui était là au début. C'est ce sur quoi j'ai voulu insister en intitulant mon intervention « Une fin par le sens, hors sens ».

**Stéphanie GILET-LE BON (France)**

## L'affaire du 9 octobre

On m'a demandé à plusieurs reprises ce qu'était cette « affaire du 9 octobre », bien nommée au vu de l'intensité des réactions qu'elle a provoquées, ce qui me conforte dans l'idée que j'ai eue de faire retour au passé pour une histoire de la passe selon les époques, qui nous inscrit dans une continuité. Pour ce faire, j'ai relu plusieurs documents anciens sur la passe dans les *Lettres* de l'EFP, et bien sûr la Proposition, le Discours à l'EFP, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> parties, et encore L'allocation de Lacan au congrès de l'Ecole sur l'enseignement, en 1970, « au-delà »<sup>35</sup> donc de notre décennie, que je considère être la poursuite de cette dite affaire qui a pris depuis 1967 jusqu'à nos jours des formes différentes de crises institutionnelles – finalement toujours plus ou moins autour d'un point de doctrine. Mais reconnaissons aux crises leur fonction de réveil aux problèmes de doctrine, notamment celui, crucial, du passage du psychanalysant au psychanalyste, soit l'émergence du désir de l'analyste, problème à la fois de chaque psychanalyste et de l'Ecole. Revenir sur ce passé de la passe peut donc nous être utile, me semble-t-il, si l'on veut bien s'en rappeler, c'est-à-dire s'y retrouver, aller contre notre refoulement, pour déjouer les chausse-trappes, desquelles nous ne sommes pas à l'abri, même si nous pensons en être loin, avoir dépassé tout ce qui s'est joué depuis quarante quatre ans. Tout va-t-il forcément mieux qu'hier ?

Des crises, j'ai retenu celle de 1969 qui produisit une scission mais qui fut mise au travail, car le conflit qu'elle provoqua fut ouvert. Le dit « échec de la passe » de 1978, sans doute à l'origine de l'entropie doctrinale de la fin de l'EFP en ce qui concerne la garantie psychanalytique, puis la crise induite dans l'ECF, celle de 1990 autour du volume *Les racines de l'expérience* qui produisit la démission des auteurs mais qui passa comme une lettre à la poste dans un silence convenu, puis celle de 1996 lors du 2<sup>ème</sup> collège de la passe – le cas B – jusqu'à la scission et la création des forums et ensuite de l'EPFCL, qui tente dans notre décennie de remettre sur pieds une Ecole en mettant la passe en son centre, non sans avoir été éclairé sur cette dernière crise par l'ouvrage *La psychanalyse pas la pensée unique*. Si Lacan se demandait le 6 décembre 1967, au début du Discours à l'EFP si sa proposition était acte, au vu des suites dès

<sup>32</sup> Jacques Lacan. *Le Séminaire – Livre 24 – L'insu que sait de l'une-bête s'aile à mourre*. Edition ALI, p.120, séance du 19/4/77.

<sup>33</sup> Jacques Lacan. « La troisième » *op. cit.*, p. 193.

<sup>34</sup> Jacques Lacan. *Le Séminaire – Livre 24 – L'insu que sait de l'une bête s'aile à mourre*, *op. cit.*, p. 120, séance du 19/4/77.

<sup>35</sup> Pour reprendre cette invention linguistique qu'avait fait Louis Soler.

la première crise jusqu'à aujourd'hui où l'on se demande : quelle passe pour notre Ecole ? On peut dire que oui.

Ces crises répétées tournent autour du sens à donner à cette fameuse passe. Un sens institutionnel d'abord, entre 1967 et 1969, où l'on voit fleurir les passions narcissiques et les enjeux de pouvoir : confère les propositions A, B et C.

La proposition A du 19 décembre 1968, celle qui a été adoptée, n'a rien changé sur les principes.

La proposition B, à partir d'une fusion pour ne pas dire confusion passant/passeur, veut donner le pouvoir au passant [le postulant (le passant) se déclare à l'Ecole, d'autres postulants se sont également déclarés et offerts à la passe. C'est parmi ceux-là qu'un passant choisira ses passeurs, lesquels désigneront le jury parmi ceux qui se sont offerts à remplir cette fonction.]

La proposition C [se veut une objection à la proposition A. Elle dit la peur que les futurs AE nommés recréent une liste de didacticiens. En conséquence : limogeage des AE anciens et démocratiquement tous AME. Elle propose une commission de qualification selon les modalités en vigueur habituellement et une commission d'étude sur la passe et la fin de l'analyse didactique qui pourrait être mise en œuvre au terme de quatre ans d'activité de la dite commission d'étude, ce qui] renvoie la proposition du 9 octobre aux calendes. Remarquons que le mode de vote préférentiel proposé par Lacan : de gauche à droite dans l'ordre de moindre assentiment<sup>36</sup> déjoue le psychodrame qu'engendrerait nécessairement la formation de groupes antagonistes dont l'effet est de se mettre en travers du discours analytique, déjoue et sert l'intérêt général aux deux sens du terme intérêt. C'est sans doute pour cet intérêt que le jury d'agrément, sur la proposition de Lacan, sera élu directement par les membres de l'Ecole. De cette façon, toute l'Ecole est partie prenante de l'expérience nouvelle proposée : ça l'ouvre sur l'ensemble de l'Ecole et ça devrait faire obstacle à ce qu'elle se referme sur elle-même. Lacan dans sa « refonte », recentre la question de l'Ecole autour de la passe pour en faire une Ecole d'analystes.<sup>37</sup>

Reprenons la chronologie.

**1966** : Lacan adresse par écrit une ébauche de la proposition « à ceux qui ont de l'acquis », soit les AE de l'annuaire de 1965 qui se sont avérées les « suffisances » du texte « situation de la psychanalyse en 56 ».

**1967** : Lacan lit la proposition du 9 octobre. Il la fait passer par sa voix. Elle confirme l'orientation de l'expérience analytique vers la fin. Elle veut mettre au travail la question de savoir « si la fin de la psychanalyse doit être tenue pour une garantie dans le passage au désir d'être analyste » Est ainsi ouverte une possibilité nouvelle au niveau de la garantie. La question va tourner d'emblée autour de la « superfétatoire » didactique. Ceux qui ont de l'acquis qui craignent pour leur galon s'insurgent ; la proposition est traitée de fantasme sadien.<sup>38</sup> Et la didactique va être affectée, dit l'un qui se garantit du réseau, de « la clique » de ses pupilles au titre de la didactique,<sup>39</sup> c'est-à-dire la didactique qui allonge le circuit de « l'analyse personnelle » – séquelles du didacticien institué de l'IPA. Pourtant, les suffisances n'ont rien à craindre puisque la proposition préserve les acquis de situation.<sup>40</sup> La sélection d'un corps dit d'AE qui confluerait au corps existant leur serait plutôt un hommage. En même temps, Lacan

<sup>36</sup> Scilicet 2/3, p 51.

<sup>37</sup> Ce qu'elle n'était pas : elle était, à sa fondation, une Ecole de « travailleurs décidés ». Lacan le rappelle dans la Proposition d'octobre, p, 15 : « un psychanalyste praticien n'y est enregistré au départ qu'au même titre où on l'inscrit : médecin, ethnologue et tutti quanti. ».

<sup>38</sup> Jacques Lacan : Discours à l'E.F.P, Scilicet 2/3.

<sup>39</sup> *Idem*, p, 16.

<sup>40</sup> *Idem*, p, 50.

commence son séminaire sur l'acte et le désir du psychanalyste auquel les « éminents » ne participent pas.

**1968** : c'est le vote. Personne ne contestera l'existence de la passe.

Mais en **1969** se produit la scission qui formera le 4<sup>ème</sup> groupe à partir de plusieurs membres de l'ancien directoire de l'Ecole, et le laboratoire de psychanalyse de la Bastille. L'argument des scissionnaires est que la désignation du passeur par son analyste peut compromettre la fin de son analyse. Ils auraient voulu des passeurs issus du corps des AME qui s'y seraient proposés eux-mêmes. [Ils avaient pourtant été sollicités dès 67 par une circulaire de Lacan de travailler sur le moment où le passeur peut être désigné, mais ils s'y sont dérobés ; ce fut le jury d'accueil qui s'y colla.] L'objection tirait donc un trait sur un des éléments clef de la structure du dispositif proposé par Lacan et c'était aussi une position d'évitement de la difficulté de la désignation du passeur par l'analyste. Ceci dit, il semble que la désignation du passeur fasse encore difficulté ou résistance, puisque peu d'analystes désignent des passeurs. Comment repérer qu'un analysant puisse être désigné, qu'il « est la passe », soit l'ouverture du moment de passe ? Sinon à ne pas confondre la chute du sujet supposé savoir, le désêtre de l'analyste, la traversée du fantasme, le moment où l'analysant ne parle plus aux représentations imaginaires de son analyste, avec la fin proprement dite, puisque l'analyste peut continuer à être investi comme objet cause : la cause du désir de l'analysant peut continuer à opérer – les ressources du symbolique n'étant sans doute pas épuisées.

**1970** : Congrès sur l'enseignement et sur la passe. Le jury d'agrément, déjà rassis, formé des vieux de la vieille qui reprend ce vieux mot de la didactique que Lacan essaye d'effacer, est mis sur la sellette. Lacan fera remarquer que ce qui se passe au jury n'est pas ce qui constitue la passe. Sa réponse par oui (ou par non) ne nomme pas analyste ; personne ne peut nommer quelqu'un analyste puisque « l'analyste ne s'autorise que de lui-même ». Est posée une question sur la perpétuité du désir de l'analyste qui est relancée en 1973 et qui fait couple avec la question de la nomination.

**1973** : Assises de l'Ecole. Lacan redit à quel point il tient à la passe – la passe qui est proposition, faite sur le mode de la proposition, à ceux qui veulent bien s'y dévouer. Quelqu'un fait la remarque qu'on ne peut faire comme si elle ne tenait pas à son désir, en prise avec son enseignement, être une contribution au discours analytique. Il va être beaucoup question de la nomination et de ses effets à partir du fait repéré que les AE étaient regroupés dans une séquence, sur un podium à un mètre au-dessus des autres<sup>41</sup> et qu'il n'y avait parmi eux aucun passant non nommé ? En effet pourquoi ne pas tirer quelque leçon d'eux aussi ? [Pourquoi leur donner un titre qui les constitue définitivement comme « être analyste » sur un socle ? Pourquoi pas un sigle – le point d'ironie – après le titre ? Et comment ce titre s'articule-t-il avec « l'analyste ne s'autorise que de lui-même » ?] Et puis on rencontre à lire le compte rendu, une tentative d'éclairer la passe par les discours, qui va intéresser Lacan.

L'intervention de Lacan sur tout cela, que je résume sur les points qu'il a relevé : la proposition est un mode d'enquête qui marque une prudence au vu de l'état de chose existant. C'est pour cela, explique-t-il, qu'il l'a remise à la classe des AE sélectionnés sur le mode de la société de psychanalyse, de façon à ce qu'ils s'agrègent des AE différents nommés à partir de la passe et susceptibles de changer le sens du terme AE et la nature du discours. Mais malgré la prudence, ça a fait fuir qui on sait. Il a pris ce risque pour déjouer les lois ordinaires du groupe qui fonctionne sur la concurrence et qui réclame toujours un maître, une autorité pour ne pas dire un pouvoir. On voit là le refus par Lacan de toute prise de pouvoir dans le discours analytique. La voix nouvelle de l'AE nouveau peut communiquer ce qui l'a fait s'engager dans le discours analytique dont il n'est certainement pas facile d'être le support. Ça peut isoler

<sup>41</sup> On a connu ça en plus grandiose dans la plus grande salle du palais des congrès à l'ECF !

ce qu'il en est du discours analytique, lequel permet de construire les autres. Dans le discours analytique, l'analyste fonctionne comme représentant de l'objet *a*, « risque fou », dit-il, « de devenir cet objet *a* qui ne représente pour ceux qui parlent que des énigmes polarisées qui se présentent dans ces grandes fonctions liées au corps », à savoir les objets épisodiques.

Pour la passe, le terme d'éclair, cette métaphore qu'il a entendue l'a retenu. En effet, cet éclair peut éclairer pour un patient une certaine partie d'ombre de son analyse, sous entendu que le fait que ce soit pour *un* passant, éventuellement, il ne peut cependant pas être retenu comme critère.

[Il revient sur le terme de didactique. Une analyse est didactique. Le sujet en acquiert du savoir sur le savoir inconscient et par quel truc ça s'est produit. Mais s'il ne fait qu'apprendre la technique d'ouverture de l'inconscient, ce n'est pas grand-chose auprès de ce que, dans l'expérience s'est à lui dévoilé ; et son premier mouvement c'est de ne pas savoir par quel bout prendre ce quelque chose d'une toute autre espèce. Alors, à laisser mûrir, attendre...].

J'en viens à **1976** : La « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI qui apporte un remaniement de la passe : savoir si *l'hystorisation* de l'analyse a conduit à mettre un terme au mirage de la vérité, la passe définie par le réel, la satisfaction de fin pour attester d'un effet didactique. Je n'insiste pas, c'est dans l'air du temps.

**1978** : Les assises de l'Ecole sur l'expérience de la passe. J'en retiendrais pour aller vite qu'il y a un retour sur les conséquences néfastes sur les passeurs et les passants, d'où la plainte que le titre d'AP soit utilisé de façon abusive : la plupart des nombreux passants sont en effet des AP. Mais Lacan dira dans sa courte prise de parole de fin, que l'AME qui fait l'analyse par habitude, établi sur un « je ne pense pas », sur un savoir-faire, vienne témoigner, ne l'intéresse pas spécialement. L'intéresse plus en effet ceux qui sont depuis peu de temps analyste, à qui est venu dans la boule de s'autoriser analyste. J'en retiendrais aussi que ça commence à tourner autour de l'objet *a* du sujet – assumer l'objet *a*, cerner son objet *a*, l'énoncer – séquelles, à mon sens de la tentative d'éclairer la passe par les discours : pour le passage à l'analyste, l'analyste doit être objet *a*. Le fin du fin de la fin étant alors de se savoir objet, de l'avoir cerné, de le nommer. Mais cet objet que l'on prétend pouvoir nommer, mais qu'on imagine à partir des objets épisodiques<sup>42</sup> sont du ressort du fantasme non traversé, objets que l'analyste supporte au cours de l'analyse. Si l'objet de fin est pur manque, trou où manque le signifiant, donc point zéro du savoir ; on voit les contresens que Colette Soler relève<sup>43</sup>. Il en va de même, dit-elle, avec savoir y faire avec le symptôme, un peu plus tard, et plus récemment, accès au réel par la lettre du symptôme, c'est-à-dire chercher, pour et dans le témoignage, les traits de structure, faire coller les expériences variées de passe avec la théorie, les thèses structurelles de Lacan.

Et j'en retiendrais le « bien entendu c'est un échec complet cette passe », interprété plutôt négativement sans que soit interprété autrement le « bien entendu » qui nous laisse entendre que le passage de l'analysant à l'analyste reste un problème. Ce qui me renvoie à la présentation de notre troisième rencontre internationale, dans laquelle j'ai lu que « la fin de l'analyse ne fait plus là mystère (...) qu'elle est satisfaction (...) mutation d'affect qui touche à l'expérience du vivre (...) qui serait de bonne augure pour pouvoir faire communauté – et internationale – des épars désassortis que sont les analystes ». Certes, à condition qu'elle n'engendre pas une paix dont on sait qu'elle peut être stase de l'élaboration de savoir. « La fin c'est ça, c'est la satisfaction », peut pousser à la conformité de satisfaction, écueil de l'effet doxa. N'oublions pas que la satisfaction obtenue d'acquis de savoir ou de mieux être peut être une interruption et non une fin. Ça rend, à mon sens, la satisfaction de la fin sans doute

<sup>42</sup> Cf. Pascale Leray : « L'ouverture vers une nouvelle satisfaction », p. 32, Wunsch N° 9.

<sup>43</sup> Colette Soler : « Les conditions de l'acte comment les reconnaître ? », p. 20 à 23, Wunsch N° 8.

difficile à différencier seulement sur l'affect. Il faut bien supposer un remaniement, une libération de la libido en rapport avec la chute de la demande transférentielle, entendu par les passeurs et le cartel, et que cette chute se soit instaurée sur un renoncement de la demande – qu'elle soit d'amour, d'adoption ou de garantie – et sur un deuil de l'objet accompli. Mais aussi, prise en compte de ce qui touche à l'expérience du vivre, en effet : renouveau du désir qui satisfait, libido libre pour d'autres fins que l'expérience analytique, sublimations ou contingence de l'amour, ou bien, pour reprendre le flambeau de l'analyste pour quelqu'un, soit que soit advenu le désir de savoir inédit pour « l'humanité », ce qui n'est, après tout, pas obligé pour une fin d'analyse.

Alors, pour faire communauté de travail, je penserais plutôt au pouvoir du transfert de travail, point sept de l'acte de fondation : « L'enseignement de la psychanalyse ne peut se transmettre d'un sujet à l'autre que par les voies du transfert de travail. ». Ce transfert est un reste du transfert analytique ce qui sous-entend que ce dernier ne se liquide pas et qu'il ne s'analyse pas non plus. Pourquoi ? Parce l'analyste qui enseigne ne prend pas en charge le sujet supposé savoir qui est la position de l'analyste dans la cure, dans son aptitude au transfert de l'analysant.<sup>44</sup>

Le transfert de travail se fait-il sur des textes, des écrits ? Ceux-ci font-ils enseignement au sens de Lacan, c'est-à-dire formation propre au discours analytique ? Oui bien sûr, car dans cette formation il y a nécessité d'un rapport au savoir textuel : « la psychanalyse a consisté des textes de Freud ». Font-ils mise en rapport du sujet au savoir sans que ce rapport barre l'accès au savoir inconscient qui ne se sait pas ? On sait que cela peut arriver, j'ai pu le constater. Mais un texte écrit ne comporte pas la parole. Même des textes écrits Lacan dit<sup>45</sup> « qu'il s'astreint à ce qu'il ne passent pas trop loin de la parole » pour l'effet de formation qu'il cherche. A un texte écrit manque donc la voix, le vivant d'un sujet, le support de la voix. Certes, le savoir peut être conservé dans les livres. Mais il peut être refoulé. Confère le réveil aux textes de Freud produit par le travail de Lacan, qui démontre bien que le savoir se gagne ou s'invente sur le refoulement

Donc, au transfert de travail il faut l'oral, une tradition orale, un qui parle à ceux qui sont là à l'écouter. Le dispositif du transfert de travail c'est la parole avec un public, soit un transfert sur le travail de pensée de celui qui parle. La parole d'enseignement de Lacan s'adressant à des analystes est le meilleur exemple d'une tradition orale en psychanalyse, avec ses interrogations, ses hésitations, ses élaborations interrompues et reprises, ses aphorismes auxquels ont peut accrocher sa propre élaboration, c'est-à-dire les désaphoriser.

Pourquoi donner cette dimension orale à l'effet de formation attendu de l'enseignement en psychanalyse ? C'est qu'il faut compter avec la jouissance d'un sujet dans cet effet qui tient au support de voix. Sa proposition écrite, Lacan l'a lue, il l'a fait passer par sa voix.

Ce lien de transfert, s'il fait communauté, ne fait pas groupe puisqu'il est censé passer d'un sujet à l'autre. D'ailleurs Freud ne parle pas de transfert dans la formation des groupes, mais de l'identification, de la suggestion, de l'idéalisation. Et si dans l'Ecole de Lacan il y a la mise en place institutionnelle des petits groupes nommés par lui « cartels », un type de formation en groupe propre au discours analytique, ils font pièce à l'identification et à l'effet de masse. Le cartel sollicite chacun dans son rapport à la parole et le plus-un n'est pas un chef au sens de la psychologie des masses, mais l'un chef sans plus.

Dans l'Ecole, si l'on attend un enseignement des AE, chaque psychanalyste est libre de s'y employer, à ses seuls risques. L'enseignement n'est pas institutionnellement localisé aux AE. Pas d'analyse sans enseignement qui produise le transfert. Dans *Télévision* et dans le

<sup>44</sup> Relire l'article de Jacqueline Poulain-Colombier : « Du transfert de travail », *Bulletin de l'EFPP* N° 2, mars 1984.

<sup>45</sup> Jacques Lacan. *Écrits*, p, 250.



séminaire *Encore* Lacan situe la parole d'enseignement comme celle de l'analysant s'adressant à des psychanalystes pour que l'enseignement en question ne vire pas à l'autoanalyse ; en position d'analysant de son « je n'en veux rien savoir », contre le refoulement, contre un rapport de défense à l'égard du réel. C'est un rapport très particulier au savoir, à partir de ce point de non-savoir auquel l'analyste a découvert qu'il est soumis, donc qui ne lui est plus insupportable mais qui sustente et supporte son désir et de ce fait, fait preuve, en quelque sorte de son rapport à l'inconscient. Quand le psychanalyste enseigne la psychanalyse il parle à partir d'une « ignorance docte », au joint entre savoir et non-savoir, là où il n'y a pas un savoir déjà là dans l'Autre, sinon c'est un possible retour au discours du maître ou au discours universitaire où le savoir a partie liée avec le pouvoir, où « l'enseignement pourrait être fait pour faire barrière au savoir », en le posant comme possible à terme – stratégie d'évitement du réel. Le psychanalyste enseigne pour s'instruire et compléter sa pratique,<sup>46</sup> entretenir son désir. Parce que le désir du psychanalyste produit par l'expérience psychanalytique, tout authentifié dans le dispositif de la passe qu'il ait été, n'est pas acquis une fois pour toute. C'était une question en 1970 dans le congrès sur l'enseignement, celle de sa perpétuité. Il faut l'Ecole qui soutient, défend le discours analytique où le désir du psychanalyste peut se remettre sur pieds quand il fléchit, se corriger.<sup>47</sup>

Seul avec son « je n'en veux rien savoir » qui n'a rien à voir avec celui qui vient écouter. [On n'enseigne pas la psychanalyse en groupe. J'avais fermement refusé en son temps cette modalité d'enseignement que Miller voulait mettre en place à l'Antenne clinique de Dijon, sans trop savoir pourquoi d'ailleurs. En ce sens on peut même objecter au cartel d'enseignement.] Seul, ce serait la première condition d'instaurer du transfert de travail. Que l'on soit écouté cependant, ne garantit pas l'effet de transmission. Encore faudrait-il que pour celui qui écoute les signifiants d'un autre, ceux-ci lui soient d'un intérêt qui rejoint un désir inconscient, qu'ils ouvrent à quelque chose d'inconnu. Ce qui n'est pas à confondre avec l'aliénation à la théorie d'un autre, qui ne manque pas d'engendrer des symptômes tels que l'imitation, façon servile de la reproduire, ou l'inhibition.

Mais bien sûr ce transfert de travail et les modalités de travail qu'il entraîne doivent s'inscrire dans un lieu institutionnel où il advient du psychanalyste. On connaît le rapport de l'enseignement et de la passe, il est de ses suites certes, mais il est aussi « la passe toujours à recommencer ». Chaque semaine au cours de son séminaire, Lacan fait la passe, il pense la psychanalyse. Son séminaire est un mode de transmission qui passe par la présence de son corps, de sa voix, de son regard. Ecrits et conférences en sont issus. Il a ajusté la passe à l'Ecole qu'il a fondée, censée produire des AE, c'est-à-dire des analystes enseignants d'une Ecole – donc finalement aussi des analysants. Disons comme Colette Soler le dit « des analysants d'Ecole »<sup>48</sup> – pour penser les points cruciaux de la psychanalyse dont on sait que le savoir des psychanalystes en est un, qu'il y a nécessité à y contribuer, car le savoir est mis au centre par l'expérience psychanalytique – « la moindre psychanalyse est de l'ordre du savoir ».<sup>49</sup> Et la passe toujours à recommencer, ce n'est pas qu'elle soit un échec et ce n'est pas essentiellement pour dire ce qu'elle est mais pour la préserver comme épreuve de garantie - pour la psychanalyse -, contre les règles officielles qui cherchent à la neutraliser, c'est-à-dire mettre de la compétence là où il n'y a que performance sans Autre.

<sup>46</sup> Jacques Lacan. Allocution à la clôture du congrès sur l'enseignement de 1970, Scilicet 2/3, p, 391 à 399.

<sup>47</sup> Jacques Lacan. Discours à l'PEFP, p, 14.

<sup>48</sup> Colette Soler. D'une impasse l'autre. *Passe et impasse dans l'expérience analytique*. Actes du rendez-vous international, juillet 2010.

<sup>49</sup> Jacques Lacan. *Le Séminaire – Livre 17*, p, 33.

Susan SCHWARTZ (Australie)

## Moments de séparation en analyse<sup>50</sup>

Le processus d'une analyse est un processus de séparation des objets et des idéaux auxquels on est le plus intimement attachés. Donc, il serait possible de penser à ce processus comme à un deuil, mais pas un deuil dans le sens habituel. Ce n'est pas un deuil des objets mais plutôt, un deuil qui est la conséquence de la singularité du parlêtre. Dans la « Préface à l'édition en langue anglaise du Séminaire XI » Lacan dit « je ne suis pas un poète mais un poème. Et qui s'écrit malgré qu'il ait l'air d'être sujet ». <sup>51</sup> Qu'est-ce qu'un sujet qui est constitué comme une écriture ? Qu'est-ce qui fait la particularité d'une forme littéraire, un poème, qu'il puisse servir comme véhicule pour Lacan et quelle est son importance dans une analyse ? Y a-t-il dans le poème quelque chose d'élégiaque ? C'est une écriture qui marque à la fois une perte d'un objet et un gain symbolique ; il vise à attraper quelque chose qui fuit : une image, une impression, un fragment de la voix vive. Dans la lettre que Rilke a écrit à un jeune poète il maintient que l'écriture d'un poème a une dimension de nécessité. Pour Lacan, c'est le symptôme qui ne cesse pas de s'écrire au sujet, qui est nécessaire. Y a-t-il un rapport entre symptôme et poème ?

Un poème dans un sens littéraire est la forme d'écriture qui subit, forcément, les règles de temporalité et de scansion, les techniques du marquage, de la division et donc de la séparation. Avec peu de mots, un poème vise à transformer la signification reçue, à nouer les fils de pensées, à donner au langage quotidien une étrangeté. Un poème révèle les traces des mythes et des marques primitives. Dans l'usage de Lacan, le poème est la forme de l'écriture la plus proche de l'inconscient, la plus proche au début du sujet.

L'article de Freud, « On transience », est pertinent ici. Il présente une scène où il parle à un jeune poète et à son ami avec qui il se promenait dans la campagne. Devant la mélancolie de ses compagnons face au fait amer que la beauté se fane et disparaisse, Freud proclame la nature transitoire de l'idéal de beauté : « La valeur éphémère est la valeur de rareté temporelle. La limitation sur la possibilité de jouir hausse la valeur de jouissance ». <sup>52</sup> Cet article de Freud concerne le processus de deuil. Quand ce deuil est consommé dans le processus de la séparation de tout ce qui a été perdu, la libido est libre et peut remplacer l'objet perdu avec des objets nouveaux « également précieux ou même plus ». <sup>53</sup> Les mots de Freud y créent un cadre dans lequel on peut penser aux moments de séparation en analyse, et précisément duquel on doit se séparer. Pourtant, à la fin d'une analyse, il ne s'agit pas de substituer un objet imaginaire par un autre, ou un nouvel idéal à la place de l'idéal perdu. La fin de l'analyse est indiquée par l'assomption du fait qu'il n'y ait pas un Autre auquel on peut croire, il n'y a pas un Autre qui offre une garantie d'être. C'est l'assomption de sa propre singularité, de son identification au mode de sa jouissance unique qui s'est écrite dans le symptôme. Une assomption est un acte qui marque une séparation. Ainsi, la dimension de deuil à la fin d'une analyse dérive du savoir que le sujet s'est constitué dans le vide de l'objet *a* qui est derrière les objets qui nous captivent. Il est à ce niveau fondamental qu'il y ait une écriture.

<sup>50</sup> Dans cette traduction du papier que j'ai présenté en Décembre 2011, j'ai fait des modifications.

<sup>51</sup> Jacques Lacan. « Préface à l'édition en langue anglaise du Séminaire XI », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 572.

<sup>52</sup> Sigmund Freud. « On Transience », 1916a [1915]. Dans *The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud*. 24 volumes. James Strachey, Ed. London: The Hogarth Press and the Institute of Psychoanalysis (1953-74), Vol. XIV, p. 305. « Transience value is scarcity value in time. Limitation in the possibility of an enjoyment raises the value of the enjoyment. »

<sup>53</sup> *Ibid.* p. 307. «...equally or still more precious. »

Lacan a conçu le sujet comme affecté par le langage et par *lalangue*, « *lalangue* dite maternelle ». <sup>54</sup> Le langage est le seul moyen d'accès à *lalangue* par les dires qui avaient fait une trace sur le corps. À cause de cette écriture, le corps est une substance jouissante. <sup>55</sup> Tandis qu'il est clair pour Lacan qu'il est impossible de dire avec certitude que *lalangue* est dialogique, il n'y a aucun doute que le langage vient de l'Autre et ce qui reste de la parole, les dires derrière les paroles dites, ont un effet sur le corps. Cette distinction est fondamentale à la clinique du réel.

Dans son texte de 1948 « Agressivité en psychanalyse » Lacan dit que l'analyste doit provoquer l'intention agressive de l'analysant « qui réactualise l'*imago*, demeurée permanente dans le plan de surdétermination symbolique que nous appelons l'inconscient du sujet, avec sa corrélation intentionnelle ». <sup>56</sup> C'est le transfert dans sa dimension imaginaire où les *imago*s qui sont associées avec le maniement du corps de l'enfant et qui portent une charge libidinale. Certes, c'est une idée freudienne, et, dans la perspective de l'enseignement ultérieur de Lacan, le transfert négatif assume la forme de « je ne veux pas savoir », au lieu d'une agressivité. Pourtant, si l'agressivité marque une distinction fondamentale entre sujet et Autre, elle est valable. Freud dit dans l'*Entwurf* que la première rencontre du sujet avec un autre être humain est avec un objet à la fois satisfaisant et hostile. Le complexe perceptuel qui est l'effet de cette rencontre se fait en deux parties : d'un côté, une impression de structure constante, la Chose ; de l'autre, une activité de mémoire qui est dérivée d'informations du corps du sujet. <sup>57</sup> Pour Lacan, la Chose est à côté de la jouissance, alors que les inscriptions de mémoire sont les premières marques. Ainsi le rapport primordial de l'enfant avec l'objet et le signifiant fondé en la jouissance du corps est établi. <sup>58</sup>

Ce concept de la constitution du parlêtre en rapport avec la Chose, l'objet perdu, et avec l'Autre par voie des traces des dires sur le corps qui font une écriture, nous donne notre orientation au réel. Au cours d'une analyse il y a des moments cruciaux de séparation, moments de limite, de renonciation, de castration, moments qui ont un effet sur l'écriture du poème qui est le sujet. Le travail analytique vise à révéler le rapport entre le sujet et ses objets de jouissance qui constitue le fantasme, celui qui soutient le désir inconscient. Donc, l'analyse est un processus de l'instauration de séparation qui transforme le rapport entre le sujet et son symptôme et qui est préalable à une nouvelle façon d'aimer et de désirer. Ceci est effectué par l'analyste dans sa position de support du semblant de l'objet *a* pour l'analysant.

### La poésie et le deuil de l'analysant

La poésie rend le langage étrange, c'est-à-dire que dans un poème bien écrit, on entend les mots autrement. C'est comme si leurs référents étaient inédits. En transfert, lorsque l'analysant entend ses propres paroles dans l'adresse à l'Autre ça produit l'effet d'un éloignement. Tout à coup, l'analysant prend conscience de ce qu'il a dit et il est étonné, un effet qui est amplifié par la scansion de l'analyste. L'interprétation, comme acte analytique, est évidente seulement par son effet rétroactif, par ce qui reste des dires de l'analyste au delà du déchiffrement des formations de l'inconscient. L'effet réel de ces dires serait marqué dans une réécriture de la jouissance du symptôme. Mais d'abord, il y a la question de la séparation et du deuil.

Le deuil de l'analysant a plusieurs niveaux. Il indique la perte de l'Idéal, la position de l'analyste comme semblant du sujet supposé savoir ; c'est le bout de l'amour du transfert et de

<sup>54</sup> Jacques Lacan. *Le Séminaires – Livre 20 – Encore*. Paris: Seuil, 1975, p. 126.

<sup>55</sup> *Ibid*, p. 127.

<sup>56</sup> Jacques Lacan, « Agressivité en psychanalyse » In: *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p.108.

<sup>57</sup> Sigmund Freud, 1950a [1887-1902] *Project for a Scientific Psychology*, SE 1, p. 331

<sup>58</sup> Jacques Lacan. *Le Séminaire – Livre 20 – Encore*. Paris: Seuil, 1975, p. 26.

l'espoir toujours déçu que l'analyste remplirait le manque-à-être d'analysant. Autrement dit, c'est le bout de la jouis-sens du déchiffrement. Il a produit le tremblement des semblants qui fournissaient chez l'analysant ses points de référence. Donc, le deuil de l'analysant est une destitution subjective à laquelle est ajouté l'effet du désêtre de l'analyste, « désêtre » dans le sens qu'à la fin de la demande d'interprétation, on ne peut plus supposer qu'il ait le savoir de la vérité de l'inconscient de l'analysant.

### La fin d'analyse

De quoi, précisément, se sépare-t-il, l'analysant, à la fin de l'analyse ? Comme nous le savons, il y avait une séparation de l'analyste comme Idéal, par l'effet de sa fonction du support à l'objet cause du désir. Mais une telle séparation a deux aspects : le premier concerne la dimension du semblant, le deuxième s'agit du réel.

Dans la dernière leçon du Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Lacan élabore les conditions de la fin d'analyse. À l'égard du transfert, il met l'accent sur l'importance de maintenir une distance entre le point où « le sujet se voit aimable – et cet autre point où le sujet se voit causé comme manque par *a*, et où *a* vient boucher la béance que constitue la division inaugurale du sujet ». <sup>59</sup> C'est-à-dire, la différence entre l'objet narcissique *i(a)* et objet *a*, une différence qui doit être soutenue si l'objet *a* ne se trouve pas dans la position de l'Idéal. Puisque le petit *a* ne franchit jamais la béance, comme dit Lacan, le sujet doit se reconnaître à ce point du manque constitutif. Cette conception est très loin d'une idée de la fin d'une analyse comme une identification avec l'analyste, une conception qui, dans le sens qu'il assure l'analysant d'être, va à l'encontre de la nécessité de la séparation.

Dans ce chapitre Lacan explique que pour l'analysant, le transfert a pour fonction de séparer la demande de la pulsion ; ceci implique que la tromperie fondamentale de la demande est d'utiliser l'amour pour masquer la pulsion. Par contre, le désir de l'analyste ramène la demande et la pulsion pour isoler l'objet *a* et le mettre à grande distance du I que l'analyste incarne. C'est le moyen par lequel la chute de l'analyste de la position d'Idéal lui permet d'être le support du *a* séparateur. <sup>60</sup> Cependant, dans son enseignement ultérieur, Lacan introduit une autre forme d'identification qui est un effet de la fonction séparatrice. Le sujet s'identifie à son symptôme, qui est une assumption du réel de son mode de jouissance. Il est important de faire, ici, une distinction entre le réel comme limite du symbolique, et le réel hors du symbolique. Cette distinction est pertinente à l'égard des manières dont une analyse se termine. Par exemple, il y a une fin qui tient compte du réel comme impossible: le réel du « il n'y a pas de rapport sexuel ». C'est le niveau, je pense, de deuil : l'analysant a atteint un degré de rectification subjective, la souffrance a diminué et il sait quelque chose de son désir inconscient. Il a rendu compte de la puissance des mirages qui l'a réglé, et il a pris la responsabilité de ses actes. Autrement dit, il a bien travaillé et maintenant, tout va bien. C'est une fin qui suit le déchiffrement exhaustif des formations de l'inconscient. Il faut qu'il y ait franchissement du plan d'identification pour que le fantasme fondamental devienne la pulsion. Mais il y a plus. Le désir de l'analyste d'obtenir la différence absolue « intervient quand, confronté au signifiant primordial, le sujet vient, pour la première fois en position de s'y assujettir ». <sup>61</sup> Donc, le moment de séparation de l'Idéal produit quelque chose de nouveau : le sujet s'assujettit au signifiant primordial, c'est à dire, l'Un.

La fin par séparation, dans ce sens, c'est une fin qui produit une satisfaction pour beaucoup d'analysants, mais ce n'est pas la fin dont Lacan va parler plus tard : la fin en termes

<sup>59</sup> Jacques Lacan. *Le Séminaire – Livre 4 – Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris: Seuil, 1973, p.243.

<sup>60</sup> *Ibid*, pp. 244-45.

<sup>61</sup> *Ibid*, p. 248.

d'identification au symptôme.<sup>62</sup> Au début de ce texte, j'ai fait référence au « Préface à l'édition en langue anglaise du Séminaire XI » et la remarque de Lacan qu'il était un poème « qui s'écrit malgré qu'il ait l'air d'être sujet ». J'ai parlé du poème élégiaque, le poème qui demande à s'écrire pour qu'une perte soit marquée. Comme dit Freud, la séparation de l'objet qui est le travail de deuil crée la possibilité de remplacer l'objet perdu avec des objets nouveaux. On pourrait voir l'analyse comme une élégie si elle atteint une fin de satisfaction qui rend possible un engagement plus productif avec la vie. Mais ce n'est pas le poème auquel Lacan fait référence : le poème qui ne cesse pas de s'écrire dans l'encre indélébile de jouissance, la jouissance de l'Un qui est la vraie marque du sujet, la jouissance du symptôme. L'identification au symptôme est la seule identification éthique, c'est à dire, une identification qui fraye la voie à une satisfaction inédite.

**Antonio QUINET (Brésil)**

## *Sinthome et semblant*

Je vous propose une réflexion sur le binôme sinthome et semblant à partir de la fin de l'analyse et de ses conséquences.

J'aimerais souligner ce que dit Lacan dans ce passage du séminaire XXIV, concernant l'identification au symptôme. Il dit : « s'identifier à son symptôme en prenant une sorte de distance par rapport à lui. » – ce qui correspond au savoir y faire de l'analyste avec son symptôme. Pour faire semblant d'objet *a* pour un analysant dans l'analyse qu'il dirige, l'analyste doit prendre de la distance par rapport à son symptôme. L'analyste ne doit pas diriger le traitement, ni avec son moi – ce qui est possible puisqu'il a traversé dans sa propre analyse ses identifications imaginaires – ni comme sujet – ce que la destitution subjective lui permet, une fois effectuée la séparation d'avec la chaîne signifiante de son histoire – ni avec son sinthome, partenaire de jouissance qu'il peut identifier à la fin de son analyse. Prendre de la distance par rapport à son sinthome et ne plus lui faire crédit, c'est la condition pour se prêter à l'acte de l'analyste dans son semblant, son faire semblant.

A partir du séminaire XVIII, Lacan fait de ce nom commun un concept qui est loin de signifier faux ; le semblant unit le vrai et le faux, la vérité menteuse et le mensonge vrai. Il est du côté du signifiant et il s'oppose au réel. Dans le séminaire XX, il précise que le semblant part du symbolique vers le réel ; dans ce trajet se trouve l'objet *a*. Dans cette même séance il affirme : « La jouissance n'est interpellée, évoquée, traquée qu'à partir du semblant ». Le semblant est dans cette nasse qu'est *l'acting* de l'analyste pour traquer le réel de la jouissance qui court dans la parole de l'analysant. Dans l'Etourdit, Lacan décrit le faire semblant de l'analyste comme le devoir de « représenter » ce qui choit d'un discours, c'est-à-dire l'objet *a*. (*Scilicet* 4, p.46). Cette représentation est moins du côté de la *Vorstellung* que de la représentation théâtrale. C'est une mise en scène des semblants.

L'analyste-acteur est analyste auteur de l'acte. C'est celui qui fait l'acte parce qu'il s'autorise de lui-même à partir de sa propre analyse. C'est aussi celui qui *acteurise*<sup>(NT)</sup> de lui-même et non pas d'un directeur, d'un superviseur ou de quelqu'autre auteur. Il est libre dans sa tactique, c'est-à-dire dans ses actes qui cependant doivent être guidés par la stratégie des semblants qu'il utilise dans le maniement du transfert, ceux-ci sont eux-mêmes orientés par la

<sup>62</sup> Luis Izcovich discute les fins différentes d'analyse dans son article « Moments pour conclure » *Mensuel* 62, Juin 2011, pp. 13-23.

<sup>(NT)</sup> Antonio Quinet utilise un néologisme en portugais : *atorizã*, qui voisine avec *autorizã*. Il rapproche ainsi l'idée que l'analyste agit de lui-même avec le fait qu'il s'autorise de lui-même.

politique du plus-de-jouir. Avec cette proposition, je suis entrain d'actualiser la triade de Lacan de la direction du traitement analytique dans sa tactique, sa stratégie et sa politique à partir non pas de la fonction de la parole et du langage comme il le fait en 1958, mais à partir de l'acte dans le champ de la jouissance.

En situant le lieu de l'agent de chaque discours comme un semblant, Lacan nous indique que tout acte situé dans un lien social est de l'ordre du semblant. Il en va ainsi de tout acte encadré dans un lien social, il est effectué à partir d'un semblant. L'acte est un dire qui utilise la représentation théâtrale comme fondement dans la vérité que chaque lien social détermine.

Lacan nous donne quelques indications qui parient pour une représentation théâtrale de l'analyste en faisant semblant de cet objet paradoxal qui par nature est le contraire d'un semblant puisqu'il est hors du langage et qu'il est le résidu du discours du maître. La clinique de l'acte de l'analyste est une *acting cure*, celle de l'analysant est une *talking cure*. Pour l'analysant, la parole ; pour l'analyste, l'acte. L'analysant ne doit pas agir, et l'analyste ne doit pas parler. Si cela s'inverse, il n'y a plus d'analyse : à l'analyste moulin à paroles l'analysant répond par l'acting out.

La dimension que la représentation ajoute, c'est celle de l'inconscient. « L'acteur, dit Lacan, prête ses membres, sa présence, non pas simplement comme une marionnette, mais avec son inconscient bel et bien réel, c'est-à-dire la relation de ses membres avec une certaine histoire qui est la sienne ». <sup>63</sup> Dans le cas de l'analyste-acteur, c'est à partir de son savoir inconscient, à la place de la vérité, élaboré dans sa propre analyse, qu'il prête son corps et sa voix pour faire semblant dans son acte en accord avec le script écrit par le cas qu'il est entrain de conduire et par le transfert qui lui vient de l'analysant. Ce savoir de l'inconscient, qu'il situe dans son acte à la place de la vérité, se conjugue avec le savoir y faire avec son symptôme, ainsi qu'avec le savoir textuel de la psychanalyse et le savoir élaboré dans la cure qu'il dirige. De cette façon, le semblant que l'analyste fait, sa représentation, en termes de théâtre, n'opère que s'il a été calculé dans la vérité de cette conjugaison de savoirs. Sinon, c'est du pur blabla. Sans ce savoir comme vérité du semblant, n'importe quel acteur pourrait faire l'analyste sans avoir fait d'analyse.

En occident, il y a deux grandes lignes d'interprétation théâtrale – identification et distanciation. L'identification ou l'empathie avec le personnage est liée au naturalisme dans lequel l'acteur « devient » le personnage. Il se dit : « je suis Hamlet » et fait tout pour incorporer son histoire, sa personnalité, ses conflits, ses émotions. Le naturalisme est un mouvement artistique lancé par Emile Zola, principalement pour le théâtre ; c'est une contestation du théâtre déclamatoire, il déclare la guerre aux « mensonges ridicules » et a pour objectif d'apporter la nature pour le théâtre qui doit être réaliste et véridique. L'interprétation de l'acteur doit être fidèle à la vie et le scénario doit reproduire exactement la situation de la vie, comme dans les téléfilms. L'acteur doit s'identifier totalement – corporellement et psychologiquement – au personnage. Dans ce type de représentation, l'acteur est la copie du personnage. Son art est de l'ordre de l'imitation, il donne corps (et âme) au personnage. Cette ligne d'interprétation théâtrale est liée de façon mauvaise ou non à la méthode Stanislavsky.

L'interprétation naturaliste de l'analyste est celle dans laquelle il se base sur l'idéal d'authenticité. Dans ce type de perspective, l'analyste est un être humain qui comprend son patient à partir de sa propre histoire, son vécu et sa propre analyse. L'interprétation se fait à partir du contre-transfert, c'est-à-dire à partir des effets de sujet que la parole de l'analysant a sur l'analyste. Le « naturaliste » agit à partir de son ego, son inconscient et son sinthome. En étant le plus « authentique, sincère et véridique » il ne fait semblant de rien et se laisse guider

---

<sup>63</sup> Jacques Lacan. *Le Séminaire – Livre 6*, leçon sur Hamlet.

par son désir de soigner au nom de la vérité. De cette façon il se maintient dans une supposée « neutralité ». Et dans sa supposée « authenticité » il incarne le père idéal ou, selon Winnicott, une mère suffisamment bonne. L'issue est prévisible : éternisation du transfert et identification à l'analyste.

L'interprétation comme distanciation équivaut au faire semblant d'objet *a* de l'analyste, c'est ce que je propose comme réflexion. La distanciation conçue par Bertold Brecht, est une opération qui consiste à prendre de la distance par rapport à la façon banale et habituelle d'aborder un personnage ou une circonstance. Il s'agit de se décoller de sa signification donnée par le sens commun, de la réalité. Mais c'est dans son séminaire « Ou pire » que Lacan nous donne l'indication du semblant pour l'analyste qui nous permet de le rapprocher de l'effet de distanciation. « L'analyste ne fait pas semblant, il occupe la place du semblant – dit Lacan – Il l'occupe légitimement car il n'y a pas d'autre situation tenable par rapport à la jouissance telle qu'il a à la saisir dans les propos de l'analysant. » (10/5/72). L'analyste appréhende donc la jouissance présente dans la parole de l'analysant sous transfert et c'est à partir de là qu'il utilise le semblant. C'est l'unique façon de « mener la jouissance de l'énonciation de l'analysant sans trop de dégâts ». Ce qui nous renvoie à la propriété du semblant de toucher à la jouissance. « Le semblant, poursuit Lacan, doit être son porte-voix, de se montrer comme masque ouvertement porté comme dans la scène grecque. » Et il ajoute que le semblant prend effet d'être manifeste. Quand l'acteur porte le masque, son visage ne grimace pas, il n'est pas réaliste. » Si Lacan évoque l'acteur et son masque, c'est pour aborder le semblant dans l'acte analytique. « C'est de donner voix à quelque chose que l'analyste peut démontrer que cette référence à la scène grecque est opportune ». Et il conclut que le savoir qui soutient cette voix est de l'ordre du semblant. Il s'agit d'un « savoir qui s'assure de la vérité. » Il ne s'agit pas d'un savoir faire la grimace. Ce masque, c'est le semblant du personnage que l'analyste utilise dans son interprétation et dans ses actes, sans paroles. Et ce semblant n'a pas besoin de se cacher. L'analyste n'a pas besoin de cacher qu'il n'est pas représenté, au contraire, l'analyste explicite le semblant et ainsi obtient un effet de vérité dans le réel. Tout comme au théâtre nous savons que nous sommes dans un théâtre en regardant l'acteur représenter le personnage, l'analyste aussi présente le semblant sans se cacher derrière lui. Il n'a pas besoin de simuler qu'il simule, ni d'être naturaliste et faire, comme dans le roman familial, le rôle du père ou de la mère. Il décortique les personnages du père ou de la mère en les faisant apparaître avec son masque, c'est-à-dire sa personne ; il leur donne corps et voix. C'est ce qui apparaît de façon évidente dans la liberté par rapport aux semblants que les analystes se permettent dans les cures avec les enfants, dans des jeux de scène où ils interprètent différents rôles. « Distancier un personnage – dit Brecht – c'est lui retirer ce qui paraît évident et connu et jeter sur lui étonnement et curiosité. » (III, 101, Bornheim p.243). L'acteur ne disparaît pas derrière le personnage – dit Bornheim, en plus de se montrer comme acteur, il montre aussi le personnage. (Bornheim p. 250). « Une façon simple de distancier, c'est d'utiliser le masque. » (p.80, Bertolt Brecht, III, 193). Remarquons à quel point ceci se rapproche de l'indication de Lacan concernant l'analyste et ses semblants.

La traduction littérale de *Verfremdungseffekt*, c'est l'effet de rendre quelque chose étrange – étranger, ce qui a incité certains à le traduire par différenciation. *Fremdung*, nous renvoie, nous analystes au *Fremde object*, objet étrange qui est pour Freud sa façon de caractériser *das Ding*, la Chose, dans l'Esquisse, ou l'objet étranger du Complexe du prochain. La Chose fut élevée par Lacan à la dignité d'un concept qui sera à l'origine de l'objet *a* dans son séminaire. Nous en extrayons cet effet d'étrangeté que l'analyste doit causer par son acte dans la direction de la cure, pour animer le bal masqué de la consultation avec le plus de jouir de l'analysant. Dans le maniement du semblant dans le transfert, l'analyste doit extraire de la banalisation de la parole de l'analysant l'objet étrange-étranger. Il s'agit pour Brecht de proposer une

interprétation de l'acteur dans laquelle l'objet est reconnu, mais en même temps se présente comme « insolite » avec une « touche d'étrangeté. »

Avec Brecht, l'acteur se distancie du personnage et, au lieu de représenter, il le présente comme un narrateur. C'est l'effet de distanciation, terme que Lacan adopte aussi en se référant à la façon dont nous devons nous débrouiller de la vérité. Nous n'avons pas à adhérer totalement à la vérité comme le fait l'hystérique, mais devons plutôt être avec elle dans la distanciation.

Dans ce sens, l'acteur, comme l'analyste, se distancie de sa personne, de son histoire, de sa jouissance et de ses affects. La distanciation pour l'analyste est une mise à part de son moi, de sa subjectivité et de son sinthome. C'est comme semblant d'objet que l'analyste-acteur agit, car il doit donner sa place au sujet de l'inconscient qui parle par la bouche de l'analysant. L'objet *a* n'est pas un personnage défini à l'avance comme au théâtre mais il doit être déduit dans chaque cure dans l'énonciation de la parole de l'analysant. Ainsi l'analyste ne peut pas interpréter toujours le même personnage, que ce soit le père, la mère... etc., mais il donne voix à l'objet qui est l'indice de l'Autre pour le sujet. Pour être de l'ordre de l'acte, la parole de l'analyste, la façon dont il énonce l'interprétation analytique, est faite à partir du masque manifeste du semblant. Sa parole ne porte pas tant par son texte que par la façon dont il l'énonce. Le texte théâtral n'a d'existence, comme le souligne Badiou, qu'à être dit, c'est-à-dire parlé. Il est donc sous la dépendance de l'interprétation de l'acteur. Le théâtre, en effet nous montre que parler, c'est interpréter. C'est ainsi qu'il faut prendre l'interprétation analytique, non pas dans le sens de l'herméneutique que Lacan a tellement combattue, mais comme interprétation théâtrale, c'est-à-dire à partir du semblant. Il s'agit de « donner voix à » selon l'expression de Lacan. Le texte de l'interprétation n'a de valeur qu'à être interprété au sens théâtral du terme, c'est-à-dire placé sur la scène analytique. Nous retrouvons là la référence de l'interprétation comme énigme (rendre étrange) et comme citation de la parole de l'analysant à partir d'un semblant déterminé. Tout comme un acteur, c'est à partir du semblant que l'analyste interprète le texte de l'analysant – ce texte peut être dans les dits ou les non-dits, soit dans ce qui n'est pas dicible dans les dits – pour faire résonner le réel de l'inconscient. Ce que propose l'analyste qui représente, joue et fait semblant dans son acte analytique, c'est l'opposé de l'analyste naturel qui occupe effectivement le lieu de l'Autre dans le transfert.

Après avoir manqué plusieurs séances, une analysante reçoit un coup de téléphone de Lacan qui d'une voix d'adulte s'adressant à un enfant lui dit : « Quand est-ce que je vous revois ma petite ? » Ce qui l'a horrifiée dans un premier temps mais qui l'a fait rire ensuite car ça lui rappelait les demandes culpabilisantes de sa mère, veuve, sans ressources, totalement dépendante d'elle. (cf. *Travailler avec Lacan*). Voilà un exemple de semblant où Lacan représentait un personnage sans déguisement, il faisait semblant d'objet voix de l'Autre. « Faites comme moi, ne m'imitiez pas » disait Lacan qui n'hésitait pas à faire l'acteur, à faire le bouffon, le clown, surréaliste, avec des habits qui était plus faits pour les magazines de mode que pour la vie de tous les jours. Il pouvait dire : « Je suis un clown, il suffit de me voir dans *Télévision* » Ce que nous pouvons traduire ainsi : « Faites comme moi, utilisez des semblants, mais n'imitiez pas le semblant de Lacan. »

Il a toujours critiqué l'infatuation des analystes, ceux qui faisaient semblant d'analyste ! Dans sa façon de faire semblant, l'analyste doit clairement indiquer que ce n'est pas lui. « J'appelle distanciation, dit François Regnault, l'opération par laquelle l'acteur présente la distance qui existe entre lui, comme être humain (corps, diction, gestes) et ce qu'il doit représenter (son rôle, son personnage), en d'autres termes, il se présente comme s'il était un autre. » (François Regnault, *Théâtre ; Equinoxes, Ecrits sur le théâtre* 1 p.31)



« C'était la voix de ma mère », comme disait l'analysante en parlant de la voix de Lacan l'appelant au téléphone. Imaginez-vous aujourd'hui recevoir un coup de téléphone de votre analyste prenant la voix de votre mère !

L'opération qui provoque l'étrangeté mène à une conception de mise en scène de l'acte analytique dans le décor de la consultation. Ça produit de l'*Unheimlich*, variante du *Fremde*. La mise en scène de l'acte analytique est une *mise en étrange*. Il s'agit d'une présentation du semblant-masque qui rend manifeste le plus de jouir du côté de l'analyste. Ainsi, avec son style, l'analyste incarne les figures possibles de l'étrange : l'énigme, la sphinx, l'oracle, le regard et la voix. Le style, c'est la façon dont chacun opère avec les semblants. Un acteur mettra toujours quelque chose de lui dans les rôles auxquels il se prête, aussi différents soient-ils. Ce quelque chose de lui, c'est son style qui permettra la variété de personnages ou de semblants auxquels il donnera corps.

Ce quelque chose de lui, c'est cette altérité hors-de-la-représentation qui cependant permet toutes les représentations. C'est l'objet *a*, *Fremde Objekt*, ou le bouc, comme disaient les tragiques ou Dionysos, le dieu dépecé, le dieu du théâtre, des métamorphoses, le semblant des semblants. Le dispositif freudien porte à la scène analytique le destin du sujet dicté par l'Autre et contre lequel l'analyste doit s'opposer par son acte. Mais l'analyse n'est pas un film d'épouvante ni le théâtre des opprimés. L'analyse doit porter l'analysant, comme spectateur de la tragédie, à l'enthousiasme, affect sans lequel « il peut y avoir eu psychanalyse mais analyste, aucune chance ! » nous dit Lacan.

*Traduction de Bernard Nominé*

**Sonia ALBERTI (Brésil)**

## De l'A.M.E. : la passe au-delà du dispositif

### Introduction

Le fait d'avoir le dispositif de la passe, des cartels aux passants et les passeurs, est une garantie d'existence – et ex-sistence – de l'Ecole. Car, il n'y a pas d'Ecole sans passe, telle que nous l'avons établie à partir de la Proposition de Lacan. Et cela, même si tout le monde ne participe pas de façon directe du dispositif, c'est-à-dire même si fondamentalement le dispositif est constitué seulement des passants, des passeurs et des cartels de la passe qui, dans notre Ecole, sont composés par les membres du Collège international de la Garantie.

La question que j'aimerais traiter dans ma petite contribution à notre débat est la suivante : de quelle façon la passe, garantie de l'existence et de l'ex-sistence de l'Ecole, sert-elle les autres ? Autrement dit, ceux qui ne font pas directement partie du dispositif ?

J'essaierai d'y répondre sur trois plans : en tant que membre d'Ecole, en tant qu'AME, à savoir, en tant qu'analyste membre de l'Ecole, et aussi en tant que membre de la Commission locale de la Garantie – où « locale » réfère non seulement au Brésil mais à toute l'Amérique latine. Celle-ci a sa Commission locale au Brésil parce que nous travaillons encore pour qu'il y ait au moins 50 membres d'Ecole dans les autres pays de l'Amérique latine, condition statutaire pour qu'un pays ait une Commission locale. Comme il me serait impossible d'élaborer toutes ces réponses ici, je m'en tiendrai à la question de la passe pour l'AME de notre Ecole qui comme l'a dit Carmen Gallano (dans *Wunsch* 11), dans la plupart des cas, n'a jamais fait la passe.

Que peut la passe dans notre Ecole pour ceux qui ne participent pas, ni n'ont jamais participé directement au dispositif ? Comme l'écrit Juan del Pozo dans la convocation à cette Rencontre : « La garantie offerte par l'école avec le titre de l'AME ne pourrait avoir une incidence pour l'avenir de l'École et de la psychanalyse, qu'à condition d'articuler cette nomination au travail en intensification et, en conséquence, aux activités concernées par l'efficacité de la cause pour la psychanalyse elle-même. » (cf. « L'AME dés-installé », Mensuel n° 65, *Préludes*, p. 87).

### **L'AME et le dispositif de la passe : une expérience**

Pour commencer, il est possible que nous nous servions du dispositif de la passe en tant que membres de l'École, ce que nous sommes comme sujet, soit en nous y déclarant analystes praticiens ou en y assumant la responsabilité de garantir son fonctionnement en tant qu'École, à savoir lorsqu'on est nommé AE ou AME. Comment ? Je pense, tout d'abord, que le dispositif est lui-même la garantie qu'en tant que membres, nous sommes membres de l'École. Cela signifie que nous ne sommes pas membres d'une association quelconque – « il n'y a pas de véritable société fondée sur le discours analytique. Il y a une école qui justement ne se définit pas d'être une société » (Jacques Lacan, 1974, « La Troisième »). Nous sommes membres d'une Ecole de psychanalyse, telle que Lacan l'a pensée. Le dispositif de la passe dans notre Ecole donne la garantie du droit d'appartenir à une Ecole de psychanalyse ; il fonde le transfert de travail que tout membre peut avoir avec son Ecole. Cela implique, en retour, quelque devoir : celui de soutenir, dans cette Ecole, le trou qui nous fait travailler dans le transfert de travail – trou si bien développé par Antonio Quinet dans son dernier livre *L'étrangeté de la psychanalyse*. C'est la référence à ce trou qui oriente ce qui enrichit la relation de l'AME avec la passe.

Voici encore un de ces paradoxes de Lacan : l'AME ne participe pas du dispositif de la passe, mais sans lui, le dispositif ne s'installe pas, car c'est lui qui désigne des passeurs – ceux qui constituent la passe (Jacques Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École »). J'envisage avec ce travail, de penser particulièrement l'articulation de l'AME avec la passe dans l'École, en contrepoint d'une « suffisance silencieuse » (*sic*, Juan del Pozo, *Ibid.* p. 86). Si le passeur peut opérer à partir du « je ne pense pas » à travers lequel « il laisse passer [au cartel de la passe] ce qui a opéré chez le passant » (Rosa Escapa, *Wunsch* 11, p. 7), au moment où il laisse passer cela au cartel de la passe, il présentifie que son analyste – l'AME qui l'a désigné comme passeur – opère aussi à partir de ce même « je ne pense pas ». Cependant, diriger la cure à partir de la place qu'il occupe comme objet cause du désir témoigne que cet AME n'est pas d'une « suffisance silencieuse », sinon comment le passeur qu'il a désigné aurait-il pu transmettre « ce qui ne ment pas » (Colette Soler, *Wunsch* 7) dans le récit du passant ?

En tant que psychanalystes membres de l'École, il est possible que l'on se serve du dispositif de la passe, je veux dire, en tant qu'analystes. Un psychanalyste membre de l'École (AME) peut se servir du dispositif parce qu'il lui est offert la possibilité de désigner un passeur. Dit de cette façon, il y a un avantage à être AME par rapport à la passe, même si l'AME ne participe pas directement du dispositif. Certes, il peut présenter sa candidature pour le CIG, mais cela ne signifie pas qu'il soit nécessairement élu, ne serait-ce qu'une seule fois.

Une fois j'ai eu l'expérience de combien il avait été productif pour l'analyse d'un sujet, le fait d'avoir été lancé dans le dispositif par le tirage au sort de son nom par un passant. Productif dans la mesure où non seulement cela a provoqué une vraie mise au travail, mais aussi quant aux effets de ce travail dans sa propre analyse : étude des textes, découverte de l'importance du dispositif pour le maintien du discours psychanalytique dans le monde, élaboration du sens – de la direction visée – du dispositif, c'est-à-dire élaboration de la place

de l'AE dans l'Ecole, place de S (A barré) dans l'Ecole. Cela a permis à ce sujet non seulement de se rapprocher davantage de l'Ecole dans la mesure où – comme l'écrit Anne Lopez dans *Wunsch* 11, l'indication comme passeur met l'analysant « dans un circuit externe à l'analyse en rapport direct avec l'Ecole » (p. 21) – mais ce mouvement a aussi permis que l'opération qui mène à la destitution subjective dans l'analyse ait un nouveau nouage, là où des années auparavant se manifestait toujours l'*aphanisis* du sujet du désir. Indiquer le sujet comme passeur et avoir eu la chance qu'il soit tiré au sort, a été ainsi un instrument de plus dont peut se prévaloir l'analyste pour faire fonctionner le discours de l'analyste – dans ce cas, un discours qui met le sujet au travail. Bien évidemment, cela ne peut être confirmé que dans l'après-coup, qui a tardé à arriver.

Durant le temps d'attente, comme cela ne se confirmait pas, autant le secrétariat de la passe que moi-même mettions en question l'indication faite par l'analyste, même si celle-ci n'a jamais douté de la justesse de l'indication. Cela m'amène à témoigner de l'importance du dispositif de la passe pour l'AME. Considérer l'hypothèse d'indiquer un analysant comme passeur implique la réalisation d'un grand questionnement, et les réponses que l'analyste se donne à lui-même seront vérifiées par la Commission de la Garantie en première instance, mais principalement par le Cartel de la passe, qui peut transmettre son opinion à la Commission de la Garantie, ce qui ne laisse pas d'évaluer la justesse de l'indication. Cela implique aussi une évaluation de la capacité de l'analyste de répondre à son hypothèse d'indication. Dans cette expérience, cette hypothèse s'est formulée au moment où il est devenu clair, dans la conduite de l'analyse, que le sujet ne reculait plus devant le manque dans l'Autre, après beaucoup d'années d'analyse, même si parfois il choisissait encore son vieux mécanisme antérieur, maintes fois frayé. Aujourd'hui, ayant multiplié les expériences comme passeur, ce sujet ne recourt plus à ces mécanismes en confirmant ainsi les tours nécessaires pour une fin d'analyse. Ce qui est intéressant à remarquer, c'est que pas toutes les expériences comme passeur ont eu le même effet, selon ce que l'analyste a pu vérifier dans l'analyse de ce sujet. Dans un premier temps, un enthousiasme évident a amené ce sujet au travail. La deuxième expérience a mis en avant plutôt la dépression, affect manifesté devant l'inexorable destitution subjective. Comme l'a écrit Dominique Fingermann dans *Wunsch* 11 : le temps du passeur est « inconfortable » – plaque sensible entre « l'angoisse et le sinthome à venir » (p. 12), mais actif quand même, sans se laisser obnubiler par la vérité menteuse.

Dans ce cas, mon hypothèse est que les participations de ce passeur dans le dispositif de la passe ont enrichi les tours faits par le sujet dans sa « 'considération' pour le réel, sa relation au savoir (de l'ICSR) et la puissance de l'acte (l'acte en puissance) qui s'en déduit » (p.14). Je n'ai aucun doute que l'inclusion de ce sujet dans le dispositif de la passe en tant que passeur a beaucoup contribué à cela, ce qui ne s'est pas passé sans que l'analyste paye le prix, celui de s'exposer à l'évaluation.

En fait c'est dans sa solitude d'analyste que tout cela se passe et la fonction qu'assume l'AME en indiquant un passeur est triplement solitaire. Il y a, d'abord, la solitude inhérente au psychanalyste dont l'acte est, comme le dit Lacan en 1964, conséquence de l'être seul comme il l'a toujours été. Il y a, ensuite, la solitude face à l'Ecole, face à l'acte d'indiquer un passeur et dont il est le seul en position de devoir répondre lors de cette indication. Finalement, il y a la solitude avec laquelle il supporte l'effet de cette indication, car lui seul a accompagné le processus de l'indication entièrement, à partir du moment où il a formulé l'hypothèse d'indication du passeur, jusqu'au moment où il reçoit un retour d'un cartel de la passe, une évaluation de comment tel passeur a pu ou non bien transmettre le témoignage du passant. L'analyste ne pourra jamais partager tout ce qui le met à l'épreuve comme AME, il sera toujours seul, mais d'autant plus seul puisqu'il est dans l'Ecole. Si cela peut sembler paradoxal, cela vérifie au fond le bon fonctionnement de l'Ecole, car elle n'existe après tout que pour

faire persister le trou qui s’y présente. C’est aussi la raison pour laquelle je trouve très important que les cartels de la passe se manifestent – comme le propose d’ailleurs Carmen Gallano dans son texte pour *Wunsch* 11 – auprès des secrétariats de la passe, sur les passeurs. C’est encore la raison pour laquelle je trouve très important que les secrétariats de la passe fassent un retour aux AME sur le travail réalisé par les passeurs pendant tout le temps d’une passe. C’est une façon pour l’Ecole de faire un retour aux AME, c’est un soin qui garantit à l’analyste que malgré la solitude inhérente à sa position, il est plus un dans un essaim d’analystes qui sont, eux aussi, dans la même position et qui, de ce fait, sont solidaires de la sienne.

Traduction d’Elisabete Thamer

**Michel BOUSSEYROUX (France)**

## Dénouement

Ce n’est guère facile d’être le dernier à parler.

Le premier à avoir introduit dans notre langue ce mot, dénouement, est Montaigne, en 1580, dans le chapitre XXVI du Livre I de ses *Essais*. Il en parle à propos de ce moment précoce de l’enfance où se délie la langue, de ce qu’essaime *lalangue*, en un mot. Montaigne raconte que son père, qui voulait qu’il acquière parfaitement le latin, l’avait confié à un précepteur allemand qui devait, ainsi que toute la maisonnée, ne lui parler que latin, alors qu’il était en nourrice et avant même, dit-il, « *le premier desnouement de ma langue* ».

### Balancer stembrouille

Du premier « desnouement » du Réel de *lalangue* vient ce qui est vérité : le symptôme. Pas moyen de résoudre ce symptôme, pas de dénouement de fin sans balancer « stembrouille »<sup>64</sup> entre la vérité et le réel qui fait, comme dit Antonin Artaud traduisant *La Traversée du miroir* dans sa « tentative anti-grammaticale à propos de Lewis Carroll et contre lui »,<sup>65</sup> que nous donnons au mot tant de *bourlimgue* que nous allons en *brimbulkdrivant*, en faisant des trous sans arrêt comme une espèce de vilebrequin vivant ! Y a-t-il un dénouement qui fasse preuve que du réel de l’inconscient, dont le savoir joui de *lalangue* est le nœud ombilical, il a bien été pris compte ? « Stembrouille » concerne, au fond, le *unendliche* et le *endliche* de l’analyse dont parle Freud en 1937, ce qui ne se termine pas tenant au mirage de la course à la vérité menteuse qui, de nous faire jouir du sens, dévalorise, certes, la jouissance hors sens du réel, mais empêche que ça se termine, la possibilité d’une fin qui satisfasse venant de la prise en compte du réel qui, du « sens-issu » de cette course, est le bouchon. La fin a une porte, dans la « Proposition du 9 octobre 1967 », dont le gond est le manque qui fait la division du sujet et sa cause. Alors que, dans ce que j’appellerai la *Proposition du 17 mai 1976* (la Préface à l’édition anglaise du Séminaire XI), le gond, c’est le manque du manque. Là, ce n’est plus de la *prise du désir dans le fantasme* qu’il est question de se déprendre, mais de la *prise de la jouissance dans le symptôme*, prise qui soutient le fantasme et qui conditionne l’entrée dans le réel. Et comme du réel on ne se déprend pas, il est à la charge éthique de chacun d’en prendre ou de ne pas en prendre compte dans le solde de fin.

Cette façon nouvelle de redéfinir les conditions de fin de l’analyse par rapport à sa butée sur le réel et à la façon dont le sujet en répond ou n’en répond pas, amène à

<sup>64</sup> Michel de Montaigne, *Essais*, I, XXVI, éd. Thibaudet, 1967, p. 209.

<sup>65</sup> Jacques Lacan. « Préface à l’édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres écrits*, Le Seuil, 2001, p. 571

reconsidérer le problème de ce que Lacan appelle, dans la postface française au Séminaire XI, « le devoir d'interpréter »<sup>66</sup> de l'analyste.

### Ce qui est stance-par-en-dessous

D'ailleurs, il faudrait relire la *postface* à l'édition *française* du Séminaire XI, de 1973, avec la *préface* à son édition *anglaise*, de 1976, pour en mesurer le bougé. Quel écart sépare l'inconscient de la préface, tel Lacan que l'y dit, à l'en croire, réel, de l'inconscient de la postface, tel que Lacan l'y définit comme « ce qui se lit avant tout » ? L'inconscient réel, comme hors sens, ne se lit pas. Sauf à s'écrire borroméennement noué par la lettre du symptôme.

Mais il faut bien lire ce que Lacan précise dans sa postface au sujet de ce qui, de l'inconscient, est à lire, et donc à interpréter. Ce n'est pas la vérité que dit la parole qui est à lire. Ce qui est à lire, c'est le réel du dire, le réel qui, dans ce qu'on dit, tient au fait qu'on le dise. En fait, cette postface de 1973 est contemporaine de la thèse d'*Encore* sur l'inconscient dont la jouissance sous-tend la parole. La *sub-stance* jouissante est cette « stance-par-en-dessous »<sup>67</sup> le dire, par laquelle se livre, à partir de ce qui fait nœud dans l'analyse, ce qui passe à l'écrit des traces des signifiants jouis dans lalangue.

Ce qui est donc à lire ce n'est pas la vérité de ce qui est dit, mais *la jouissance de ce qui sous le dire s'écrit*, en tant que sa stance-par-en-dessous est un *sous-lignage* de jouissance. Et c'est de ce qu'elle soit « la parole où ne se lise pas ce qu'elle dit »<sup>68</sup> que le dire de l'interprétation opère sur cette stance-par-en-dessous, étant à la charge de chacun de signer le fragment du poème parménidien qu'elle écrit. Mais, comme, de cette stance par en dessous le dire, nul n'est l'auteur, encore faut-il avoir réduit au commun son nom propre pour la signer.

### L'ouvroir de la fin

Se faire le signataire de ce qui, du joui, prend chambre (*stanza*) sous le dire et s'y fixe (*prendere stanza*, en italien, signifie : se fixer), relève d'une décision éthique vis-à-vis du réel. De cette signature, c'est l'inconscient-lalangue, avec ses contraintes de chiffrage, qui est, comme disent les oulipiens, *l'ouvroir*. Six mois après avoir écrit sa préface à l'édition anglaise du séminaire XI Lacan qualifie d'identification au symptôme cet ouvroir de la fin.

De quoi l'identification de fin est-elle la signature ? De ce qui, dans le symptôme, dans son réel, *n'est pas métaphorique*, c'est-à-dire est *non substituable*. Sauf que là est bien tout le problème. Car la métaphore est *inhérente* au nœud borroméen, y compris à celui à quatre du symptôme par lequel *seulement* l'inconscient, redéfini à partir du lapsus comme une-bévue, *se spécifie*. Mais alors, comment penser borroméennement la fin, si le ver du sens est dans le fruit du nœud par le symptôme que Lacan appelle aussi sinthome ?

### La contradiction du réel du nœud

C'est pour ça que Lacan tant rechigne à identifier l'inconscient réel à l'une des cordes du nœud borroméen : car en donnant à l'une d'elles le *nom* de réel, on donne sens au réel. De sorte que Lacan rencontre dans son approche borroméenne du réel une contradiction *intrinsèque* au nœud canonique R.S.I. : *à la fois*, sa mise à plat montre que le réel est l'expulsé du sens, et *à la fois*, le fait de nommer Réel l'un des trois ronds lui donne sens et le rend substituable aux deux autres ronds, tant et si bien que *le réel devient métaphorique*. Le réel du

<sup>66</sup> Antonin Artaud, *L'arve et l'aume, tentative anti-grammaticale à propose de Lewis Carroll et contre lui, suivi de 24 lettres à Marc Barbezat*, L'Arbalète, 1989.

<sup>67</sup> Jacques Lacan. « Postface », *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Le Seuil, 1973, p. 252.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 254.

nouage borroméen au troisième est une métaphore du rapport sexuel *qu'il n'y a pas à deux* et cette métaphore de l'impossible fait obstacle à la manifestation du réel comme expulsé du sens. C'est bien pour ça d'ailleurs qu'il en faut quatre : pour se sortir du guêpier trinitaire. Mais, même avec le nouage à quatre par le symptôme – qui crée un nœud *hétérogène* où, les quatre étant *couplés deux par deux*, la substituabilité n'est possible qu'à l'intérieur de chaque couple –, ce problème de la métaphore *qui vient du nœud* reste irrésolu. Et c'est avec ce problème que Lacan est aux prises dans son serrage du réel au moment même où il écrit, pour expliquer sa façon présente de penser la possibilité de finir une analyse, sa « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI ».

Une question se pose ici : dans la mesure où la fin, la satisfaction de fin, suppose la chute de la portée du sens et de la jouissance qu'on y prend et dans la mesure où cette satisfaction implique que, de ce qui s'est manifesté du réel de l'inconscient, qui, lui, n'est pas une métaphore, le sujet ait à la fin tiré quelque conséquence, comment cette chute est-elle au sujet accessible, comment cette conséquence peut-elle être tirée si le dire, le dire de l'analyse, comme tel, est ce qui fait nœud et si ce nœud du dire est pris dans la métaphore, et donc dans le sens ? On voit bien que cette question *excède* la structure du réel borroméen et oblige à un *saut éthique* qui la force. Le frayage du Lacan des derniers séminaires après la préface de 1976 a été orienté par cette question. Est-il possible que l'interprétation *opère au niveau même du nœud* de façon à ce que sa métaphore, qui redonne sens au réel, se réduise ? Et si oui est-ce que la phase finale, ainsi que disait hier Colette Soler, ne serait pas subordonnée à cette réduction ?

### Le triple A du borroméen

Lacan va découvrir que cette réduction est borroméennement possible. Il suffit pour cela que l'on raboute la corde du symptôme, qui, dans la chaîne à quatre, est *nécessairement* couplé avec celle du symbolique, à l'une des deux cordes de l'autre couple de cette chaîne, ce qui ne laisse le choix qu'entre rabouter le symptôme à l'imaginaire ou le rabouter au réel.

Je laisse la mise en continuité du symptôme avec l'imaginaire, qui intéresse plus la psychose, et ne retiens ici que celle avec le réel, dans la mesure où c'est la réduction du symptôme au réel hors sens de la jouissance que l'équivoque de l'interprétation vise. Je rappelle que Lacan définit ainsi l'équivoque en 1975, y voyant l'abord élu de l'inconscient pour en réduire le symptôme (c'est dans « Peut-être à Vincennes... ») : elle le réduit « de contredire le sens ». <sup>69</sup> Le devoir d'interpréter de l'analyste est un devoir de contre-signifier, de casser le fil du signifié qui, sous le flot des signifiants qui ont plu du semblant, est la *sub-stance* à faire stance-par-en-dessous à ce dont le parlant se jouit. À cet égard, la parole d'interprétation est une contre-parole, comme a pu dire Paul Celan définissant dans *Le Méridien*<sup>70</sup> la poésie : c'est une parole qui contre, *dans ce que dit la parole*, ce que la vérité (qui fait feu de tout bois) amadoue en *s'ignifiant*, pour y porter le feu du réel.

Lacan a parlé à un moment donné de contre-psychanalyse. Nous pourrions parler de *contre-interprétation de fin*, pour autant qu'elle prend à contre-sens la satisfaction du symptôme, et donc sa vérité exilée au désert de la jouissance, d'où il résiste au savoir, la satisfaction conclusive ne venant, tout au contraire, que de l'aperçu qu'on a pris du réel d'un savoir joui *qui résiste à la vérité*. Qu'en résulte-t-il au niveau du nœud, et donc du dire et de ce qui s'y écrit ?

Il en résulte une chaîne borroméenne à trois cordes et à douze croisements (six de plus que celle de R.S.I.) où le symptôme, je le souligne, *a perdu sa fonction nominatrice*, s'étant carrément fondu dans le réel, et qui, dans la notation borroméenne du réel, a le triple A, de ne

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 251.

<sup>70</sup> Jacques Lacan. « Peut-être à Vincennes... », *Autres écrits, op. cit.*, p. 314.

pas tomber dans « l'erre de la métaphore ». <sup>71</sup> Car les trois de ce nouveau nœud, que Lacan dit généralisé, <sup>72</sup> ne sont pas substituables.

### Du nœud au non nœud et vice versa

Ce qui fait lien entre le verbe et le corps, si je tiens leurs cordes et les étire aux extrémités de cette chaîne, c'est un lacet, celui du symptôme *réduit à son bout de réel*, qui se croise quatre fois lui-même.

Or, il y a une propriété de la topologie qui établit la notion de *relation d'équivalence par homotopie* en disant que, dans une chaîne, deux cercles ne peuvent en aucun cas se traverser l'un l'autre, mais qu'un cercle peut parfaitement se traverser lui-même s'il vient à passer par dessus ou par dessous son propre chemin, ce dessus devenant un dessous et ce dessous devenant un dessus. Cette propriété est applicable à ce lacet du symptôme réel, ce qui permet de le faire s'auto-traverser en trois de ses croisements et ainsi de défaire sans coup de ciseaux le nouage des trois.

Le nouement du rouge et du vert par le bleu, du verbe et du corps par le réel qui s'incarne dans le symptôme, équivaut donc, topologiquement parlant, à leur dénouement. *Sitôt le noué lu, le lu passe à travers l'écrit et le noué est dénoué !* Pour une équivoque c'en est une, pas homophonique, *homotopique !*

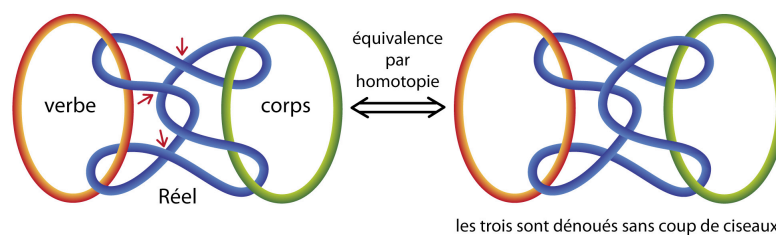


Fig. 1 : Déchiffrer le réel du nœud équivaut à son dénouement

Ce terme de dénouement me paraît bien convenir à ce qui peut à la fin satisfaire, topologiquement parlant, par opposition à ce qui, topologiquement parlant, satisfait au commencement. Car qu'est-ce que la théorie lacanienne du nouage à quatre par le symptôme, par quoi seulement l'inconscient se spécifie, présuppose ? Elle présuppose, *d'avance*, un *dénouage* du nœud à trois R.S.I. *par ratage, faute, lapsus du nœud*, ratage qui appelle la nécessité du symptôme comme quatrième rond renouant. Alors que le borroméen généralisé porte *écrit en lui* le ratage. Le triple A du réel, comme triplement auto-traversable, lui vient de là : il porte, *il EST la trace mnésique du ratage*.

Le dénouement de fin ne vient donc pas du ratage préalable au nœud, il vient d'une *lecture qui délie*, qui *défasse assez*, qui *satis-défasse* ce qui était nœud de jouis-sens.

Notez bien aussi que la relation d'équivalence par homotopie est *réversible*. Elle permet de passer du réel *noué* de la jouissance, qui n'est pas sans le sens, au réel *non noué* de la jouissance, absolument hors sens, *et vice versa, toujours par la même relation d'équivalence qu'autorise la lecture des passages dessus-dessous comme pouvant se retraverser*, du réel non noué, trivial, au réel *renoué* de l'inconscient borroméennement transcrit.

Ne pourrait-on ainsi rendre compte de la passe par le réel du symptôme et ses suites ?

Toujours est-il que si l'inconscient est bien « ce qui se lit avant tout », alors, avec le borroméen généralisé – qui, je le redis, est le résultat de l'équivoque contre-interprétative à

<sup>71</sup> Paul Celan. *Le Méridien et autres proses*, édition bilingue, coll. La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle, Le Seuil, 2002, p. 63.

<sup>72</sup> Jacques Lacan. *Séminaire R.S.I.*, leçon du 17 décembre 1974, inédit.

même de faire chuter le sens —, *ce qui se lit du réel qui s'en écrit est ce qui ne se lie (l-i-e) pas. Le réel ne se lit, l-i-t, que comme écriture de sa coupure.* De même que la bande de Möbius n'est rien d'autre que sa coupure, le borroméen généralisé n'est rien d'autre que sa coupure : *il est ce qui de sa présentation disparaît. Si bien que tenir compte du réel c'est tenir compte de sa disparition, bien plus que de ses apparitions !*

Mais, c'est pas tout. Il y a une autre surprise que nous réserve la présentation de cette curiosité borroméenne. Il existe une autre présentation du même nœud<sup>73</sup> *qui, ô surprise ! ne prête pas au dénouage par l'équivoque homotopique.* Car pour que dénouement il y ait, encore faut-il avoir tirillé la chaîne de sorte que la corde bleue forme en position intermédiaire ce lacet qui autorise ladite équivoque ! *C'est donc la présentation, soit l'écriture du nœud mis à plat, qui autorise ou non le dénouement.* La chaîne borroméenne généralisée, la CBG, reste *in-dénouable* si on la présente avec la corde bleue *non lacée* : elle forme alors un nœud papillon semblable à la chaîne de Whitehead du fantasme, avec son huit intérieur que clippe l'anneau de l'objet *a*. Mais ce huit, à la différence de la chaîne du fantasme qui, elle, est défaisable par homotopie, est fait de deux cordes dont le croisement *ne peut s'auto-traverser*. La CBG du symptôme se montre donc similaire à la chaîne du fantasme, *à ceci près que l'équivoque homotopique n'y jouant plus, elle est bien plus stable.*

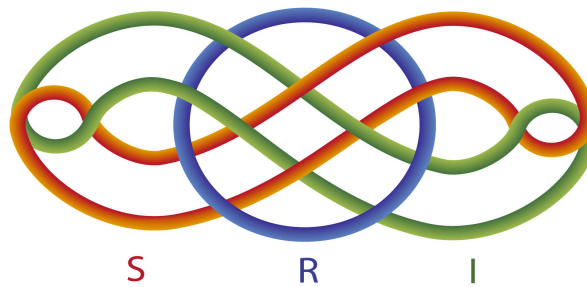


Fig. 2 : Le stable du borroméen généralisé

Voilà qui a tout l'air de faire tomber la porte qui sépare le plus réel du symptôme du plus irréel du fantasme. Comme si la passe par le réel du symptôme et la passe par l'irréel de l'objet se retrouvaient dans la CBG !

Je précise qu'une seule des trois cordes, la bleue, qui est celle issue de la mise en continuité du symptôme avec le réel, peut passer d'un état *lacé* à un état *non lacé*. D'une présentation à l'autre, il y a toute une dynamique possible, une dynamique qui fait passer du réel *lacé dénouable* au réel *délacé non dénouable* de la jouissance qui exerce sur le triple A du nœud son droit de suite, d'y inscrire la rémanence de ce qui fait « étoffe à la production... d'un irréel »,<sup>74</sup> comme disait Lacan dans son compte rendu du séminaire sur l'acte.<sup>75</sup>

Raison de plus pour dire que la passe est toujours pour l'analyste à recommencer. Autrement dit, le lacé qui se fait du dire de l'analyse est toujours pour l'analyste à recommencer, s'il ne veut pas trop se prendre les pieds dedans.

<sup>73</sup> Jacques Lacan. *Séminaire La topologie et le temps*, leçon du 20 mars 1979, inédit.

<sup>74</sup> Pierre Soury. *Chaînes et nœuds, Troisième partie*, texte 131, édité par Michel Thomé et Claude Léger, 1986.

<sup>75</sup> Jacques Lacan. « L'acte psychanalytique », *Autres écrits, op. cit.*, p. 376.



# Réponse d'Analyste

**Sonia ALBERTI (Brésil)**

## Un Rendez-vous au Brésil : Rio de Janeiro

Plus de sept cents collègues se sont réunis, du 6 au 9 juillet 2012, devant la plage de Copacabana, pour la réalisation du VII<sup>ème</sup> Rendez-vous International de l'IF-EPFCL, pour débattre « *Que répond le psychanalyste? Éthique et clinique* ». À côté d'eux, d'autres auront voulu venir mais ne l'ont pas pu, et certainement attendent les échos de ce qu'a été cette rencontre. Par conséquent, le Conseil des Représentants de l'IF-EPFCL – en particulier Celeste Soranna et Jairo Gerbase, du CRIF sortant en 2012 – organise en ce moment, un numéro électronique d'*Hétérité*, la Revue de l'IF-EPFCL qui publie les actes de nos rendez-vous, avec les travaux qui ont été présentés et ont pu être envoyés à temps pour la publication. Ce fut notre premier Rendez-vous avec la présentation de posters – nous avons eu 26 posters sur un total de 140 travaux présentés. Le fait que tant de contributions originelles et cliniques ont pu être présentées, venant de nombreux pays, avec les mêmes références à Freud et à Lacan sur ce que fait l'analyste, a beaucoup impressionné la communauté psychanalytique, surtout parce que cela a montré aussi que les barrières de la différence de langue ont pu être surmontées. L'échange épistémique ainsi provoqué, a également été aidé par le fait qu'il n'y a eu aucun moment où manquait la traduction d'une seule langue, des cinq que nous parlons dans le IF-EPFCL !

Nous avons eu plusieurs gains pendant le VII<sup>ème</sup> Rendez-vous : ceux fournis par l'excellence des travaux présentés ; les contributions de chacun de ceux qui ont travaillé à son organisation – et non seulement au Brésil mais aussi dans le monde – ; mentionnons le fait que nous avons pu honorer toutes les obligations financières, y compris les coûts qui ne se rapportent pas directement au RV, comme la traduction et le loyer de la salle lors des Assemblées Générales, toutes les dépenses du Symposium de la Passe et celles de la librairie exclusive, créée seulement pour les publications de l'IF-EPFCL.

Une fois encore, je remercie tout particulièrement l'ensemble de l'équipe qui a travaillé à Rio de Janeiro, en particulier Rosane Melo, Rosanne Grippi et Maria Helena Martinho et aussi Antonio Quinet, coordinateur de la Commission Scientifique qui, outre l'idée de lancer quatre nouvelles traductions des livres de Colette Soler la veille, a reçu le Symposium de la Passe à sa résidence. Les auteurs et les traducteurs des 19 Préludes publiés, la Commission Sociale, la Commission de Divulgateion, la Commission de Patronage et celle de la Culture. Je remercie la confiance du Directoire de l'EPFCL-Brésil, Ana Laura Prates Pacheco, Sandra Berta et Beatriz Oliveira et l'aide de Dominique Fingermann, membre du CIG de l'EPFCL-Brésil. Merci à tout le monde, au Brésil et à l'étranger, qui a pu contribuer à la réussite avec la diffusion de la rencontre dans les Forums et pays lointains !

Ce qui s'en suit est un possible point de vue de ce qui s'est passé ici, au Brésil, il y en aura sûrement plusieurs d'autres... Je ne m'attarderai pas sur la spécificité des communications

présentées parce que, comme je l'ai déjà dit, tout le monde pourra accéder à leurs versions écrites dans le prochain numéro de *Hétérité*. Mon objectif est tout autre : essayer d'identifier où ce Rendez-vous, qui s'inscrit dans notre série de Rendez-vous internationaux, a eu aussi ses spécificités.

Pour commencer, le Symposium de la Passe, dont la régularité a été instituée. À partir de juillet 2012, tous les quatre ans, ce qui veut dire, tous les deux Rendez-vous internationaux, nous aurons un Symposium. Dans l'intervalle entre eux, *Wunsch* – ces papiers volants avec lesquels j'ai créé, en 2005, l'image de notre Bulletin – continuera à donner l'orientation, dans chaque Forum, de la vivacité qui nous constitue en tant qu'École internationale. Dans ces textes, nous pouvons suivre, souvent de très loin, ce qui se passe à la passe, avec nos passeurs, passants et cartels. Informations sur le travail quotidien qui, compte tenu de ces grandes distances qui joignent notre communauté, nécessite non seulement d'être véhiculé mais aussi enregistré, dans l'interstice des Rendez-vous internationaux, moment qui favorise un tête-à-tête.

Nous avons besoin de mieux nous connaître, augmenter les diagonales épistémiques, d'améliorer, travailler ensemble, même pour affiner les différentes façons de saisir les thèmes cruciaux de l'École qui ne sont pas seulement traités dans les grandes villes qui composent notre communauté, mais aussi dans les Forums plus petits, dans le travail que nous faisons tous les jours.

Deuxièmement, le VII<sup>ème</sup> RV de l'IF-EPFCL a pu témoigner du rapprochement entre les FCL de l'Amérique latine. Jusqu'à présent, seul le Brésil peut constituer un Dispositif d'École, ce qui explique pourquoi les Forums d'autres pays d'Amérique latine sont associés au Dispositif d'École de l'EPFCL-Brésil. Dimanche, le 8 juillet 2012, après la clôture du VII<sup>ème</sup> RV, nous nous sommes réunis pour proposer que les deux prochaines années, soit jusqu'à la prochaine Assemblée Générale de l'EPFCL, qui se tiendra à Paris en Juillet 2014, on arrive à écrire une proposition à l'EPFCL pour un seul Dispositif d'École, étendu à toute l'Amérique latine.

Proposition qui découle d'un désir très nouveau, celui de travailler ensemble en tant qu'Amérique latine au sein de l'IF-EPFCL, un pari que oui, nous pouvons soutenir un travail d'École entre nous à partir de l'expérience que nous sommes en train de faire, avançant avec une communauté qui augmente dans tous les coins du monde. Je dois mentionner que la bonne surprise a été la présence, à Rio de Janeiro, des collègues de Pologne, Israël, Etats-Unis, Australie, au delà de l'Italie, la France, la Belgique, l'Espagne, la Grèce et l'Amérique latine! Venus nombreux, presque tous les membres des FCL au Brésil étaient présents!

Troisièmement, nous avons aussi profité du moment pour un travail politique majeur: une table avec l'Articulation des Entités Psychanalytiques brésiliennes pour traiter, avec des collègues, des sujets qui sont témoins du malaise de la psychanalyse à l'époque du capitalisme scientifique. Cette initiative a également été très appréciée par les collègues qui travaillent tous les jours avec nous, et d'avoir ouvert les portes à d'autres Entités à cette table, a fait bonne impression auprès de ceux qui sont venus pour la première fois à un Rendez-vous organisé par nous.

Enfin, le VII<sup>ème</sup> RV de l'IF-EPFCL a eu comme spécificité la création de deux réseaux internationaux : le réseau de psychanalyse avec les enfants et le réseau universitaire des collègues qui, dans l'IF-EPFCL, développent également un travail d'enseignement et de recherche en psychanalyse, dans les universités, dans des différentes réalités sociales. Ces réseaux représentent aussi de nouvelles diagonales qui se sont créées, liées aux deux thèmes: la psychanalyse avec les enfants et la psychanalyse à l'université. Pour les joindre, à partir de n'importe quel Forum du Champ Lacanien, vous pouvez en faire la demande par e-mail. Martine Menès (m.menes@wanadoo.fr) pour le Réseau de Psychanalyse avec les Enfants, et

Gloria Patricia Pelaez Jaramillo (gppj14@yahoo.com) pour le Réseau de Psychanalyse à l'Université.

Outre le travail, la beauté de la ville, le sentiment du travail accompli et la bonne humeur des participants ont fait de cette rencontre un moment de fête! Le soleil a brillé pendant les quatre jours. Antonio Quinet a pu présenter encore fois l'une de ses productions théâtrales, dont les deux sessions ont été épuisées, et tout cela sans doute a renforcé pas seulement les liens de travail mais aussi ceux d'amitié et de camaraderie entre les analystes de notre communauté!

Dans deux ans à partir de maintenant nous allons nous rencontrer à Paris. D'ici-là, nous pouvons intensifier les échanges, car s'il n'y a pas d'École sans passe – ce qui est nécessaire – il faut aussi une communauté. Comme nous avons voulu une École internationale, et parié sur elle, la désirant, faisons un nouvel effort pour la soutenir de cette façon! C'est une invitation.

Rio de Janeiro, le 15 novembre 2012.

**Marc STRAUSS (France)**

## Que répond le psychanalyste ?

**C'est ça !**

Comme il n'y a pas de psychanalyste sans la psychanalyse, il nous faut dire d'abord ce que dit la psychanalyse. J'avance : « Structure sur le fond d'un traumatisme motériel. »

Trois assertions donc :

1 : structure implique qu'il y a du déchiffrable

2 : structure implique aussi qu'il y a de l'impossible, qui en fait le réel traumatique déductible logiquement.

3 : à la structure et sa logique du « trouma » s'ajoute le réel de la motérialité qui est saisissable dans le champ de la réalité. Ajoutons que cette saisie dans la réalité, contrairement à celle de l'impossible, est par définition impossible à démontrer logiquement et ne peut que se vérifier, au cas par cas.

Que dit alors dans la pratique le psychanalyste, cet interlocuteur qui se présente au nom du savoir de la psychanalyse? Disons que son appel au tout-venant est : « Au déchiffrage ! ».

Enfin, que répond le psychanalyste à celui qui veut mettre au jour son savoir insu, chiffré et donc fixé ? Il répond en acte, accompagne et guide le déchiffrage ; ses ponctuations défont les fixations.

La fixation livre une satisfaction fantasmatique qui repose sur la valeur illusoire d'un sens dernier possible. Le fantasme vaut donc comme métalangage de la réalité. Il vise à assurer au sujet une place dans l'Autre. Assurant l'identification dans et par l'Autre, le fantasme est couverture, et donc obstacle à la révélation de l'impossible. Mais il est aussi par-là la voie d'accès à sa traversée...et à son envers, qui ne veut pas dire qu'elle a un au-delà.

Le psychanalyste démontre au psychanalysant l'impasse du métalangage fantasmatique. Il n'affirme pas à son patient qu'il n'y a pas de métalangage, sans quoi l'opération tournerait au rapport de forces, mais le fait saisir au sujet par l'équivoque que l'interprétation introduit dans les sens fixés.

Par l'équivoque, le psychanalyste délivre la castration même temps qu'il fait apparaître la dimension irréductible du langage, sa motérialité.

Se révèle ainsi au sujet que son être de représentation est manqué, et que son être de jouissance, qui à cette représentation ex-siste, tient à son corps.

Plus simplement : dans le registre du sens, il n'y a pas de dernier mot, de vérité dernière, et encore moins de révélation du sens de la vie. Il y a pourtant pour Lacan, tout au long de son enseignement, une fin à l'expérience analytique dont les formulations ont varié, mais qui toujours signifient une conclusion sur un point de savoir assuré.

Ce point, nous pouvons le résumer : « C'est ça ! » Nous savons les déclinaisons que Lacan a proposées à l'adage freudien : « Là où était le Ça, Je dois advenir ».

Mais l'expérience du mensonge inévitable du sens n'autorise en rien à conclure que la vie n'en a pas, comme le précise Lacan à la fin de *La direction de la cure* mais montre au contraire que « le désir est porté par la mort ». (Ecrits, p.642)

### Rien

Ainsi, il y a quand même un dernier mot, que Lacan donne aussi. A la fin du passage cité, il parle de l'œuvre de Freud, « aux dimensions de l'être », et à laquelle la mort « mit le mot Rien »... Rien, et non pas comme l'usage aurait pu nous le faire anticiper, le mot « Fin ». Comme au cinéma par exemple, encore que l'écran de fin ait dernièrement disparu. Pour être remplacé par... rien. Depuis quand d'ailleurs cette mutation... ?

Mais l'histoire du cinéma, pour passionnante qu'elle soit, ne nous dispense pas de questionner ce terme Rien qui dit tout autre chose que rien. Que dit-il ?

Remarquons d'abord que n'avoir rien à dire est une expérience dans la vie quotidienne, mais se rencontre aussi sur le divan. Sur le divan, le patient le dit... Ainsi, à mesure même que ses dits lui échappent, il démontre être toujours animé par un dire... ce qui n'est pas rien.

Quel est ce pas-rien, clé du Rien de la fin ?

### Experimentum mentis

Pour répondre à cette question, faisons une petite expérience mentale, *experimentum mentis* pour Galilée, à partir d'un cas.

Partons des derniers mots prononcés sur son lit de mort par un père à son fils, qui nous les a rapportés sur le divan : « Tu sais mon fils, ce qui me manque, c'est une femme à engueuler. »

La phrase est saisissante par sa charge de vérité dernière. La vie de cet homme aurait donc été réglée par cette seule nécessité ? C'est à la fois admirable par son inflexible simplicité, et pathétique par son insondable misère.

Maintenant, notre expérience mentale, en changeant quelque peu les coordonnées :

Imaginons que la mort ait frappé quelques secondes auparavant. La fixation du sens aurait alors été toute autre.

Le père pourrait n'avoir eu que le temps de dire : « Tu sais, ce qui me manque, c'est ... ». Le fils serait alors resté dans l'ignorance de ce manque. Il aurait ainsi pu voir conforté son rêve que la révélation paternelle pourrait lui être un modèle, alors qu'avec la phrase complète le sujet est renvoyé à sa division de toujours, entre effarement admiratif et dérision apitoyée. Pour être clair : « Quel homme ! », en même temps que « Quel pauvre type ! »,

Ne développons pas les autres scissions que la mort aurait pu opérer : laisser au père le temps de proférer la première syllabe du dernier mot : « Ce qui me manque, c'est une femme à en... ». Ou alors « Ce qui me manque, c'est une femme... », qui nous aurait immédiatement renvoyés à la mère refermant ses bras sur l'enfant mort et donc au mythe universel de la terre-mère qui illustre pour Freud la pulsion de mort, en particulier dans son texte *Les trois coffrets*.

Notre expérience mentale produit donc, selon les cas, des expériences et des histoires bien différentes. Mais remarquons pourtant que quelle que soit leur fin, même dans ce cas

précis où le père a eu le temps de finir sa phrase, ce que dit ce dernier est parfaitement inutile pour le fils. Que le père se révèle dérisoire ou qu'il continue d'autoriser à le rêver comme admirable, ce qu'il dit ne fait pas réponse à la question du sujet. Oui, le père a fait de l'autre sexe son combat, un combat verbal, mais pourquoi ? Qu'espérait-il gagner par ce combat, quel en était l'enjeu ?

### Dire

La psychanalyse nous enseigne que cet enjeu est le même que celui qu'il avait à dire ses derniers mots à son fils : parler à quelqu'un. Non pas parler pour ne rien dire, mais au contraire pour susciter chez l'interlocuteur choisi la réponse attendue, nécessaire, qui viendrait confirmer au sujet son existence. Que cet interlocuteur soit l'Autre sexe ou le fils montre bien que le lieu où se pose cette question de l'existence est le lieu même où il n'y a pas de rapport, mais pur lien de parole. Ce qui importe dans cette phrase au dernier terme, c'est que jusqu'au bout le père ait pu se trouver un interlocuteur auprès duquel se faire entendre, encore...

Autrement dit, tant qu'il est vivant, il parle, donc il combat. Moins la mort que l'impossibilité à venir par ses dits à bout de ce qu'il y a à dire – et qui est sa vie de corps affecté par *lalangue*, dans la singularité de son existence.

Pas besoin donc d'être à l'article de la mort pour être animé par ce dire, et par la nécessité de lui trouver une adresse et une forme articulée dans des dits.

Et que veut dire ce dire ? Rien d'autre que le désir de se faire reconnaître comme homme, comme parlêtre, par l'autre à qui l'on s'adresse. Et pour cela il faut, maudite nécessité, que le parlêtre s'habille des oripeaux d'un sexe ; sexe pesant à l'occasion, et surtout secondaire au regard de la question de l'existence.

Ainsi, se trouver un interlocuteur suffit à faire la preuve de son existence par le dire que l'existence même de cet interlocuteur vérifie. « Il répond, donc j'ai dit, donc je suis » pourrait être une reformulation du *cogito* lacanien. Certes, le dialogue, pour se poursuivre, a besoin de respecter certains égards aux yeux de la vraisemblance, qui est commandée par les plus-de-jouir du fantasme ; mais en fait ce *cogito* se joue en-deçà et procède, à l'envers des plus-de-jouir, d'un rien-de-sens ; ou alors il n'en a plus qu'un, de sens, le même pour les deux partenaires : se soutenir de sa jouissance d'exister, sa jouissance de parlêtre.

### Rien de sens

Mais il nous faut pour conclure faire un pas de plus. En effet, le rien-de-sens au poste de commande n'est pas réservé au discours analytique. C'est le cas aussi du discours du maître, où le signifiant Unaire se définit aussi de n'avoir pas de sens qui justifie de sa place. Le maître ne fait pas semblant de savoir, il occupe sa place et ça suffit. Et si ça ne suffit plus aux esclaves, il peut toujours se faire aider par les philosophes pour mobiliser un savoir qui le justifiera – du côté du manche a dit Lacan. Nous pouvons souligner l'homologie entre cette position de maître avec le « On le sait, soi », qui assure pour Lacan le fait qu'on est dans l'inconscient, dans la Préface à l'édition anglaise du séminaire XI. L'aboutissement du discours analytique serait-il alors un retour au discours du maître ? Pourquoi pas, mais c'est un maître bien subverti. En effet, le discours du maître commande nécessairement au corps d'un autre alors que dans le discours analytique, c'est le soi que l'on ignore qui commande par le dire au sujet qui ne peut rien y redire. Ce soi est donc pour un sujet l'énigme qu'il reste à lui-même ; énigme qui nous rappelle Lacan est le comble du savoir.

Ainsi, l'analysant et l'analyste sont tous deux frères dans le discours comme le dit Lacan à la fin de la dernière leçon de *...ou pire*. A condition, pour ne pas retomber dans les bons sentiments, de préciser que ces frères n'ont pas de père, car le discours, s'il porte la fonction de nomination, n'a lui-même pas de père.

Que répond enfin l'analyste au sujet qui peut enfin l'entendre, sans qu'il ne soit plus nécessaire de le lui dire ? Il répond : « Oui, c'est ça, tu as parlé. » Jusqu'à ce que le sujet prenne acte de l'inutilité à continuer à le faire sur le divan. Et se propose éventuellement d'essayer de faire dire quelque chose à ce savoir acquis, en essayant de le transmettre par l'expérience qui en donne l'accès.

## CONTRIBUTION DES A.E.

Vicky ESTEVEZ (France)

### La non réponse

Je suis très heureuse de faire cette intervention sur le sol brésilien car je tiens à remercier Silvia Franco qui, avec la singularité de son témoignage à Buenos Aires, a en quelque sorte impulsé le désir émergent et timide de me présenter à la passe.

#### La réponse réelle de l'analyste

Dans son texte « Quelle fin pour l'analyste ? »,<sup>1</sup> Colette Soler associe « un partenaire inédit » à « un partenaire qui a chance de répondre ». <sup>2</sup> C'est cette articulation qui a attiré mon attention et que je vais essayer de traiter, en me basant sur des éléments que j'ai pu entre-voir pendant la procédure de la passe.

Disons pour commencer qu'il y a réponse et réponse. Il y a les réponses que l'on peut appeler « de fonctionnement », indispensables pour soutenir le dispositif et la direction de la cure (mise en place du transfert, installation du sujet supposé savoir, déchiffrage, etc.).

Et puis, il y a la réponse essentielle de l'analyste, celle de celui qui a une chance de répondre.

Cette réponse, signe de la présence du désir de l'analyste est fondamentalement et avant tout une non réponse, du début jusqu'à la fin.

La réponse est la non réponse.

Ce qui agit, c'est le silence, car le réel, dit Lacan, c'est le silence de l'analyste<sup>3</sup>.

La réponse non-réponse qu'on pourrait appeler structurale (à distinguer d'un non-dire) agit en faisant coupure, coupure au-delà de la coupure. En tant que réel, elle fait arrêt absolu. Cet arrêt autre qui diffère des « arrêts de fonctionnement », a des effets autres.

L'effet majeur sur l'analyse de la non-réponse active de l'analyste va être la mise à jour, chez l'analysant, de la manifestation d'un désir particulier qui va se séparer de la demande implicite dans le transfert.

Se butant à la non-réponse, petit à petit, l'analysant va cesser de s'intéresser à ce qu'il croit qu'on attend de lui ; il va alors se diriger vers la question-énigme qui cause son désir, en présument que l'analyste, Sujet Supposé Savoir, en a la clé mais celui-ci ne répondra toujours pas.

Le barrant lui (c'est-à-dire, en se barrant lui-même), il va alors s'intéresser aux clés que son propre inconscient va lui fournir. Obtenant des clés mais pas celles qu'il veut, au bout d'un moment, l'analysant va en déduire que répondre à cette question n'a pas de sens.

<sup>1</sup> Colette Soler. « Quelle fin pour l'analyste ? » in *Quarto* n° 35, pp 44-49, 1989.

<sup>2</sup> Jacques Lacan. Introduction à l'édition allemande des *Écrits*. In *Autres écrits*. Paris: Seuil. 2001. p.558.

<sup>3</sup> Jacques Lacan. « Le symbolique, l'imaginaire et le réel » in *Des Noms-du-Père*, Seuil, Paris, 2005, p.53.

Il perçoit alors qu'il n'y a pas de clé, qu'il s'agit d'une question sans réponse. (La non réponse de l'analyste devient absence de réponse, tout court).

Entre-temps, presque sans s'en rendre compte, l'analysant ainsi que sa libido se sont transformés. Libérés d'un rapport aliéné à l'Autre, ils sont devenus : une réponse possible, une solution qui ose la vie.

L'analysant se dit enfin qu'il n'a plus de temps à perdre, il dit ciao à l'analyste et comme symptôme libre et séparé, c'est-à-dire comme symptôme-reste (effet de la non réponse), tout léger, il s'en va joyeusement au grand air, vivre sa vie.

Ça pourrait s'arrêter là. Et ce serait très bien.

Or, à la réponse-non réponse, il y a un au-delà.

En tant que sujet-symptôme, l'analysé peut vivre mieux sa vie. De son analyse et de son inconscient, il peut être instruit et en avoir obtenu un bout de clé, mais, s'il veut être analyste, ce n'est pas suffisant pour porter en creux le désir de l'analyste.

L'au-delà du symptôme-réponse, c'est que MÊME LA QUESTION EST EN TROP.

Derrière le « pas de réponse », se cache un autre réel : le « pas de question ». Entre deux signifiants, il n'y a qu'un espace vide, un écart absolu et irréductible, celui du signifiant manquant, du trou troué.

Le symptôme-solution du sujet signe le désir de séparation **d'un** sujet qui ne se place plus lui-même comme réponse. Mais, bien que presque inex-sistante, la référence à l'Autre (le désir du sujet est toujours désir de l'Autre) est encore là.

Il faut un pas de plus qui, d'après ce que j'ai pu en saisir, ne peut se faire qu'à l'extérieur de l'espace de l'analyse, dans la passe.

Un deuxième nouage éclipse le symptôme comme solution et le trou est dégagé de façon permanente. C'est là que l'effacement se produit. Le désir **d'un** sujet n'y étant plus, il n'en reste que le vecteur. C'est ce vecteur vidé qui va orienter et soutenir le désir de l'analyste en fonction de cause.

Le réel du silence de l'analyste n'est pas qu'il reste muet, c'est que là où se soutient son acte, lui, en tant que sujet, n'y est plus.

Comme son nom l'indique, **le désir de l'analyste est un désir sans sujet.**

Avec la présence de son absence que je dirais réelle (et quelle présence !), l'analyste habite et acte le temps de suspension dont l'inconscient a besoin pour se manifester suffisamment pour pouvoir s'élaborer.

Un désir sans sujet peut ainsi écouter et adresser l'interprétation non pas à une personne mais à un savoir, lui-même, sans sujet : un texte en élaboration, **un texte qui va permettre à un parlêtre d'ex-sister.** C'est ça, le réel dont l'analyste est responsable dans son acte.

L'analyste est à l'écoute de ce qui le surprend parce que dit, signalé ou articulé d'une façon singulière. Et ça, il le sait par cœur, ces manifestations du savoir de l'inconscient, il les a rencontré dans sa peau. L'irruption du savoir inconscient propre à un sujet le subvertit et nous subvertit parce qu'il se loge et se manifeste toujours ailleurs que là où il est attendu.

### **Le réel de la surprise**

Là où ça nous surprend ON Y EST ! Là où on est sur-pris, c'est SUR qu'on est PRIS. Le corps y est.

Quelques uns d'entre vous ont peut-être entendu comme moi Colette Soler raconter une anecdote qui se déroule au XVIII<sup>e</sup> siècle, je crois : Une dame rentre dans la chambre conjugale et surprend son mari (Littré en personne) au lit avec sa maîtresse. « Mon cher, je suis surprise ! », lui dit-elle, et celui-ci lui répond « VOUS êtes étonnée, JE suis surpris ! ».

Après avoir entendu cette anecdote, j'ai été éclairée sur le bon usage en français du terme surpris et, pendant un temps, à chaque fois que l'occasion se présentait, je remplaçais « je suis surprise » par « je suis étonnée », *bien entendu* !

Maintenant, je reviens volontiers vers le « je suis surprise » qui, à mon avis, peut inclure les deux acceptions. Etre dans la surprise implique ce petit quelque chose de sexuel qui fait signe dans le : quand on est surpris, on y est. Ça y est dans la surprise, *malentendu* !

Le réel de la non-réponse + le réel de la surprise renvoient au réel de l'inconscient.

Autrement dit, les effets de surprise accompagnent et donnent une autre consistance au silence nécessaire de la non réponse. Ils vont aiguïser le désir de savoir sans lequel le désir de l'analyste ne peut pas fonctionner et le désir de l'analysant encore moins.

La surprise reste, à mon avis, un des éléments essentiels de la psychanalyse lacanienne. Ce qui surprend suspend, noue et sépare. La surprise sonne,<sup>4</sup> décentre celui qui parle et celui qui entend. Elle fait coupure en même temps qu'elle borde, qu'elle « fixe » quelque chose du savoir inconscient, d'un savoir déjà là.

L'analyse et ses suites sont tout entières causées par la surprise qui a été mise en acte (donc, non calculée) par **du** psychanalyste, séance après séance. Mais l'analyste aussi est surpris par ce qu'il entend d'inédit dans le dire de chaque analysant (c'est incalculable aussi).

Bien au-delà du transfert (de la question du rapport), là où ça sait à deux, ça fait lien.

Et l'analyse, c'est un lien à deux.

Et c'est une affaire de corps.

« Etre témoin de » ce qui se passait dans ma passe avec et sans moi m'a surprise. L'effet de cette surprise a causé le texte de la passe, il cause maintenant le témoignage que j'en fais. Mais j'en déduis, après coup, vous l'avez peut-être déjà fait vous-mêmes, que c'est un peu ainsi que ça s'est passé, dès le premier instant où j'ai rencontré ce partenaire inédit qu'est un psychanalyste, inédit par l'effacement qu'il incarne dans son acte, un effacement toujours articulé au pétilllement causé par l'irruption d'un savoir qui nous échappe, un savoir inattrapable, non récupérable, un savoir qui nous fait sourire là où on avait tendance à pleurer. Tout le monde n'a pas la chance de rencontrer DU psychanalyste. J'ai eu cette chance et je dis merci à la personne qui l'a incarné. Ce partenaire imprédictible est inédit, oui, parce qu'il ne fait pas série, il ex-siste à la série, il est hors-série.

**Lydie GRANDET (France)**

## Oser être analyste

« La passe consiste en ce que, au point où quelqu'un se considère assez préparé pour oser être analyste, il puisse dire [...] à un pair [...] ce qui lui a donné le nerf de recevoir des gens au nom de l'analyse ».

(Jacques Lacan. Conférence Yale University, novembre 1975)

---

<sup>4</sup> « Le forçage par où un psychanalyste peut faire sonner autre chose que le sens ». Jacques Lacan, Séminaire XXIV « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », leçon du 19 avril 1977.



Oser, en français, peut prendre plusieurs sens, distincts : celui d'avoir le courage, la hardiesse, celui d'avoir l'impudence et celui de se risquer. Je voudrais en souligner le voisinage avec « osier » cette tige de saule souple qu'on utilise en vannerie pour tresser les paniers...

Choisir ce titre m'a semblé pouvoir interroger cette question « Que répond le psychanalyste ? », « oser » convoquant à la fois la clinique et l'éthique.

Pour oser être analyste, il faut s'autoriser : l'analyste ne s'autorise que de lui-même et de quelques autres ; ces quelques autres qui constituent l'École de psychanalyse, dont Lacan attendait que « quelque chose s'invente ». Notons qu'il utilise la même formulation pour l'être sexué : « l'être sexué ne s'autorise que de lui-même et – dit-il – j'ajouterai de quelques autres ».<sup>5</sup> Alors, il propose de « brancher » la formule du discours analytique sur les formules de la sexuation : « les brancher, ce serait en donner ce développement qui ferait que dans une école, la mienne pourquoi pas avec un peu de chance, s'articulerait cette fonction dont le choix de l'analyste, le choix de l'être ne peut que dépendre ». Je vous renvoie à la leçon du 9 avril 74 des « Non-dupes errent. »

Comment comprendre « brancher les formules de la sexuation et la formule du discours analytique » ?

Nous avons une indication précieuse à partir du mathème S (A barré). Si dans les formules de la sexuation il est clairement mentionné, côté droit, il n'apparaît pas de prime abord dans l'écriture du discours analytique ; cependant dans la leçon du 10 mai 77,<sup>6</sup> Lacan apporte cette précision : « Dans notre tétraèdre [il s'agit de l'écriture du discours analytique] Le S indice 1 et le S indice 2, c'est très précisément ce que je désigne par le A divisé dont je fais lui-même un signifiant, S (A barré) ».

C'est donc ce point qui va me permettre d'interroger comment cliniquement on peut « oser » recevoir des gens au nom de la psychanalyse ; évidemment, cette question prend un accent particulier pour moi aujourd'hui, puisqu'elle s'articule avec cette autre : comment ose-t-on se présenter à la passe et accepter une nomination d'A.E. ?

Ce sont souffrance et symptômes qui conduisent vers un analyste, à condition cependant qu'ils se soutiennent de la croyance à l'inconscient comme savoir insu, à déchiffrer ; après « la rencontre de corps » le transfert et l'association libre vont permettre à l'analysant de dérouler la chaîne signifiante qui lui est propre, émaillée de lalangue qui est la sienne et qui lui échappe, tant il est orienté par le sens : trouver un sens à ses symptômes. Peu à peu, à condition qu'il ait rencontré « du » psychanalyste, quelque chose du fantasme se dessine pour lui. Alors, lorsque survient une contingence qui convoque le fantasme, peut s'opérer cette déchirure que nous appelons traversée du fantasme : le sujet entrevoit dans une fulgurance l'objet qu'il a été pour l'Autre et la part de sa jouissance qui y est accolée. Encore faut-il qu'il en prenne acte ! Le fantasme, l'objet (a) en fonction dans la formule du fantasme, supplée au non rapport sexuel. « Si l'objet (a) du fantasme est bien le bouche-trou du non-rapport sexuel, le fantasme est ce qui, de par sa structure nodale, ce non-rapport sexuel le révèle. [...] »<sup>7</sup> Lorsque chavire l'assurance prise dans le fantasme [...] se vérifie que le sujet et l'objet, l'effet et la cause, n'ont pas de rapport parce que c'est la même chose.»

Ce moment, crucial dans la cure, convoque l'acte de l'analyste. C'est ainsi que je comprends la remarque du séminaire Encore dans lequel Lacan situe, au fondement du principe de plaisir, la coalescence du petit a avec le S (A barré) ; cette coalescence se fait par le biais de la fonction de l'être, que cristallise lalangue en un seul mot, en tant qu'elle a fait marque pour un sujet. De cette coalescence du petit a avec S (A barré) – je cite Lacan – « une scission, un décollement reste à faire. C'est en ce point que la psychanalyse est autre chose

<sup>5</sup> Jacques Lacan. « Les non dupes errent », leçon du 9 avril 74 (Séminaire inédit)

<sup>6</sup> Jacques Lacan. L'insu que sait de l'une bévée s'aile à mourre (séminaire inédit)

<sup>7</sup> Michel Bousseyroux. Au risque de la topologie et de la poésie (Erès) p. 116

qu'une psychologie. Car la psychologie, c'est cette scission inaccomplie ». <sup>8</sup> Pour que cette scission s'opère, il y faut un au-delà de la traversée du fantasme, lorsque le « sonore » de la langue peut ouvrir à l'avènement du réel et à l'impossible qui affecte ; il s'agit de la rencontre avec ce point de castration radicale, à la racine donc, index du savoir sans sujet qui fait la vérité impossible à dire toute, parce qu'il n'y a pas de rapport sexuel qui puisse s'écrire... Pas sans la contingence qui permet que l'impossibilité prenne le pas sur la nécessité ! Ce décollement, ce déchirement peut permettre la mise en relief de la lettre ; je l'écris volontiers « La barré l'être », index de l'inconscient réel. En effet, « Il faut en passer par cette ordure décidée pour, peut-être, retrouver quelque chose qui soit de l'ordre du réel ». <sup>9</sup>

L'indice alors c'est l'affect ! Et l'affect, ça s'écrit en-corps... « Le désir du sujet résulte de deux opérations : immixtion dans la langue (entrée du sujet dans le langage) et rencontre du sexuel. De ces deux opérations vont dépendre les symptômes et les affects, signes bizarres sur le corps... ». <sup>10</sup>

Il y a un reste, irréductible, qui fait signe... signature sans signataire ! Il s'agit alors d'une rencontre avec un point de réel, rencontre avec un vide au-delà de tout savoir, dont la lettre fait signe. Cette rencontre ouvre la possibilité de s'écarter d'une position de jouissance : non plus une jouissance dédiée à l'Autre, mais une position dans laquelle est prise compte la dimension du « pas-tout » sujet.

En passer par cette « ordure décidée » comme l'indiquait Lacan exige une position éthique au regard de la jouissance, position qui fait de la psychanalyse autre chose qu'une psychologie !

Sans doute que d'avoir frôlé la lettre s'en suit un souffle nouveau, invention qui reste l'affaire/l'à faire de l'analysant, son savoir comme enfer/savoir comment faire, qui concerne « sa » lettre en tant qu'elle borde le réel... et qui appelle l'acte. La réponse « du » psychanalyste en dépend : « Le sujet [étant] dans l'acte représenté comme division pure » <sup>11</sup> le dé/menti est hors sujet, il vient du Réel, c'est le Réel qui frappe l'acte du démenti ; à l'analyste d'en répondre ! Dans l'écriture du discours « du » psychanalyste, la ligne inférieure est rompue, il y a un impossible : alors, « le S indice 1 ne représente pas le sujet auprès du S indice 2, à savoir de l'Autre ». <sup>12</sup>

Lacan disait qu' « assurément, on ne pouvait pas être nommé à la psychanalyse » mais qu'on ne pouvait pas dire non plus, pour autant, qu'il y a « le » ou « un » psychanalyste, ce qui irait dans le sens d'une identification ! Or, pas de tout ni tous « parce qu'il n'y a pas de tous en l'occasion mais des épars désassortis » qui ont à leur disposition la passe pour « ceux qui se risquent à témoigner au mieux de la vérité menteuse » Il ajoutait : « Je l'ai fait d'avoir produit la seule idée concevable de l'objet, celle de la cause du désir, soit de ce qui manque. Le manque du manque fait le réel qui ne sort que de là, bouchon ». <sup>13</sup>

Sûrement le désir est ce qui pousse, ce qui nous anime, et le trajet d'une cure, par ses va et vient, par les équivoques de la langue propre au sujet, là où précisément, l'acte de l'analyste est convoqué peuvent permettre la construction du fantasme et sa « déchirure ». En ce sens, l'éthique de la psychanalyse est une éthique du désir ; Cependant, le cheminement de Lacan qui conduit à l'inconscient réel, au parlêtre, nous oblige à considérer la position éthique face à la jouissance résiduelle : « Une éthique qui se fonderait sur le refus d'être non-dupe, sur

<sup>8</sup> Jacques Lacan. Séminaire XX- Encore (Seuil) p.77

<sup>9</sup> Jacques Lacan. Séminaire Le sinthome (Seuil) p. 124

<sup>10</sup> Albert Nguyên. Séminaire *La différence et l'ab-sens : comment c'est* (2011)

<sup>11</sup> Jacques Lacan. La logique du fantasme 22 février 67

<sup>12</sup> Jacques Lacan. Séminaire L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre leçon du 10 mai 77 (inédit)

<sup>13</sup> Jacques Lacan. Préface à l'édition anglaise des *Ecrits/Autres Ecrits* (Seuil), p. 573

la façon d'être toujours plus fortement dupe de ce savoir, de cet inconscient qui en fin de compte est notre seul lot de savoir».<sup>14</sup>

Une question se pose alors : dans ce qui pousse, qui anime, s'agit-il du seul désir ou y-a-t-il aussi, qui « court en dessous », l'expression, l'ex/traction, de ce qui a fait marque pour un sujet et dont le corps est le support? Cette « différence absolue », cause du désir du psychanalyste, ouvre au « être poème », en tant que « le poème est l'utilisation de toutes les ressources de la langue ; ce qui a pour effet de lever l'inertie de la signification, ça fait travailler les équivoques pour faire surgir de la langue, l'étincelle, l'éclair qui tranche par son chant. Être poème, c'est être chant tranchant, chant qui n'autorise aucune stase du sens »<sup>15</sup>

Si le dispositif de la passe et la rencontre avec les passeurs convoquent un « concentré » de la cure, opère une réduction, l'annonce de la nomination ouvre un espace vertigineux, ès/passe au sens de « en matière de » comme on dit ès-lettres ! Es-passe qui fait ouverture, appel d'air, appel d'erre ; Lacan commente ce terme dans son séminaire *Les non-dupes errent* : l'erre, « la lancée de quelque chose qui continue de courir encore, quand s'arrête ce qui la propulse »<sup>16</sup> c'est-à-dire, la vitesse résiduelle, lorsque le propulseur n'agit plus : ce qu'il reste de jouissance quand on atteint ce bord de l'être ; Si les non-dupes sont exposés à l'errance, à l'erreur, se faire la dupe donne de l'erre !

La passe, ce nouage – passant, passeurs, cartel – fait « d'écolage » et laisse place à des trous d'air/erre propices à l'invention, pas sans la contingence. Si elle permet de vérifier les avancées de la psychanalyse, elle convoque le passant à porter un regard d'une autre perspective que celle d'analysant ; elle permet que s'exprime le « vivant/vivendo » de l'école et de la psychanalyse en devenir...

J'ai reçu la nomination non pas au sens d'être « nommée à », plutôt comme « être nominée » c'est-à-dire être « proposée » à « témoigner des problèmes cruciaux, aux points vifs pour l'analyse ». Appel à témoignage à partir de ce point de castration radicale, rencontré dans la cure, qui signe qu'il y a du savoir sans sujet ...pour – je cite Lacan – « tenter de préciser la liaison qu'il y a entre ce que j'appelle l'inventer du savoir et ce qui s'écrit ».<sup>17</sup> Pour que « quelque chose s'invente sans reglisser dans la vieille ornière, celle dont il résulte qu'en raison de vieilles habitudes contre lesquelles après tout on est si peu prémuni que ce sont elles qui font la base du discours dit universitaire, qu'on est nommé à, à un titre ».<sup>18</sup>

<sup>14</sup> Jacques Lacan. *Les non dupes errent* (séminaire inédit), leçon du 13 novembre 73

<sup>15</sup> Jacques Lacan. *Séminaire La différence et l'ab-sens : comment c'est* (2011), p. 27

<sup>16</sup> Jacques Lacan. *Les non dupes errent* (séminaire inédit), leçon du 13 novembre 73

<sup>17</sup> Jacques Lacan. *Les non dupes errent*, inédit, Leçon du 9 avril 1974.

<sup>18</sup> *Ibid.*

# Travaux des cartels de la passe

## CARTEL 1

**Dominique FINGERMANN (Brésil)**

## Une lettre n'arrive pas toujours à destination

Nous supposons que si une analyse a produit un analyste à la hauteur de son acte cela devrait avoir des effets remarquables.

Cela devrait se remarquer dans le témoignage des passeurs. La passe est faite pour ça, est faite de ça: l'aberration<sup>1</sup> qui conduit quelqu'un à se poser comme analyste suite à son analyse est un saut inouï. Cela ne passe pas inaperçu, une aberration !

Nous constatons cependant que la plupart du temps, cette marque ne se remarque pas dans les témoignages, cette lettre n'arrive pas à destination. Elle reste en souffrance.

La question de comment la lettre « porte », est soulevée par Lacan à partir de *Lituraterre* : « *Car encore faudrait-il pour cela qu'on développe ce que j'entends que la lettre porte pour arriver toujours à sa destination* »:<sup>2</sup> qu'est ce qui constitue la « portée » de la lettre ? Comment cela se produit-il ? Comment se produit un effet du signe qui ne soit pas effet de sens ?

Depuis toujours, dès les débuts de l'expérience de la passe on constate l'écart entre le nombre de demandes de passe et la faible proportion de passants nommés AE. Passent les années, vont et viennent les Ecoles qui se suivent et ne se ressemblent pas, vacillent les mots d'ordre, oscillent les doctrines: la psychanalyse demeure, l'expérience de la passe persiste et le nombre d'Analystes de l'Ecole nommés ne varie pas.

Qu'est ce qu'il se passe dans la passe, quand il n'y a pas nomination? Qu'est ce qui ne passe pas?

Produire un analyste à la hauteur de son acte représente beaucoup de travail (« beau coût »<sup>3</sup> finalement, peut-on dire avec Lacan), beaucoup de tours et de détours, de va et viens: tisse le texte, passe dessus, dessous, coupe, noue, écarte, plie, réduit, dessous dessus, saute une maille, reprend le fils, coupe, noue, un point à l'envers, deux à l'endroit : nouer autrement. Nouer autrement?

Au début du parlêtre, « on le sait soi », mais quand on y pense, on l'oublie et on ne s'en sort que par là d'ailleurs, on ne s'en tire que par une supposition. Ce soupçon de savoir (çavoir) tourne à la supposition d'une vérité que l'Autre garantie ; c'est alors que le lien à l'Autre (signifiant) inaugure l'histoire et le roman.

<sup>1</sup> Jacques Lacan (1971-1972). *Le Séminaire – Livre 19 – Le savoir du psychanalyste*, inédit, Leçon du 01/06/1972. « Comme je l'ai souvent marqué, cette expérience de la passe est simplement ce que je propose à ceux qui sont assez dévoués pour s'y exposer à de seules fins d'information sur un point très délicat et qui consiste à en somme, ce qui s'affirme de la façon la plus sûre, c'est que c'est tout à fait a-normal – objet a normal - que quelqu'un qui fait une psychanalyse veuille être psychanalyste. Il y faut vraiment une sorte d'aberration qui vaut, qui valait la peine d'être offerte à tout ce qu'on pouvait recueillir de témoignage ».

<sup>2</sup> Jacques Lacan. (1971). « *Lituraterre* » In : *Autres écrits*, op. cit., p.13.

<sup>3</sup> Jacques Lacan (1972-1973). *Le Séminaire – Livre 20 – Encore*. Paris : Seuil, Leçon du 20/03/1973.

« Bien sûr, le soupçonnable, c'est très respectable, comme le reste, n'est-ce pas, c'est ce qu'il nous faut soupçonner comme étant Réel, et ça mène très loin, ça mène à toutes sortes de constructions »<sup>4</sup> indique Lacan dans le Séminaire *Les non-dupes errent*.

Les constructions, élucubrations, théories sexuelles infantiles, et autres machinations ne préservent pas totalement de l'inattendu, car le symptôme, l'angoisse, le sexe, entre soupçon et certitude, rappellent au réel. Malheur, bonheur cela dépend des fois, c'est inattendu, c'est l'impensé, insensé, ce n'est pas ce que l'on attendait.

Mais depuis la première supposition on se cherche (et ne se trouve pas) dans les frayages, dans les rails du signifiant qui représente le sujet pour un autre.

Où se trouve le savoir perdu, ou mieux, le savoir qui ne s'est pas enchaîné à l'Autre, mais qui « retient le corps insensiblement » ? Le savoir de séparation qui garantit le style, le poème, l'amour, l'analyste.

Il s'est noué d'abord à la névrose, aux signifiants maîtres de l'Autre et à son manque fantasmé, peut-il se nouer autrement ?

Nous soutenons qu'un analyste pour être à la hauteur de l'acte, pour supporter l'acte de l'analysant qui passe au psychanalyste, doit pouvoir soutenir la position de l'inconscient en tant qu'il est réel, en tant qu'il n'est pas-tout enchaîné au Nom du Père, en tant que en s'en faisant la dupe on peut lâcher le lest du fantasme et des identifications, et faire quelques noeuds sur l'erre de la séparation, sur sa lancée. « Vous savez peut-être ce que ça veut dire, une erre? C'est quelque chose comme la lancée. La lancée de quelque chose quand s'arrête ce qui la propulse et continue de courir encore »<sup>5</sup> explique Lacan.

On ne peut pas dire que nous écoutons les passeurs et leurs témoignages des passes des passants sans aucune orientation préliminaire, on peut le reprocher aux cartels, mais il y a une orientation éthique de la passe, soit de ce qui s'entend comme désir de l'analyste : nous espérons pouvoir remarquer les effets d'erre de l'impact du réel pour un passant, les suites de sa séparation avec l'empan du fantasme qui mesure et ordonne sa réalité ; et ça on ne peut pas s'en donner les airs !

Nous soutenons qu'un analyste d'Ecole doit pouvoir montrer les effets de l'impasse du sujet supposé savoir que l'analyse lui a démontré. Un AE doit pouvoir faire entendre le poème qu'il est, répétons-nous à qui mieux mieux à la suite de Lacan. Un poème pas à lire mais à entendre comme disait Joyce de *Finnegans Wake* « Oh, ce n'est pas écrit du tout. Ce n'est même pas fait pour être lu. C'est fait pour être regardé et entendu ».<sup>6</sup> Ce poème se trace dans l'erre du réel, effet de la lettre, en tant qu'elle désigne ce qui du signifiant ne porte pas le sens de l'Autre, mais fait sonner ce savoir de soi qui retient le corps et qui fait qu'on s'autorise de soi-même.

Beaucoup de lettres restent en instance, le cartel ne les reçoit pas. C'est un problème.

C'est un problème ?

Nous sommes enclins à penser que si il y a problème il s'agit d'un mal entendu qui revient aux trois pôles en jeu, ou à l'un des trois, ou à la dynamique du dispositif.<sup>7</sup> Mais cela ne nous décourage pas : cent fois sur le métier remettons notre ouvrage...et vraiment les passants, les passeurs, les cartels mettent le cœur à l'ouvrage, admirablement.

Ce n'est donc pas la fin, ce sont les suites qui intéressent dans l'expérience de la passe: la prise en compte du réel, et le « nouer autrement » auxquels conduisent une analyse peuvent être vérifiés.

Nous supposons que si une analyse a produit un analyste à la hauteur de l'acte cela

<sup>4</sup> Jacques Lacan (1973-1974). *Le Séminaire – Livre 21 – Les non-dupes errent*, inédit, Leçon du 12/02/1974.

<sup>5</sup> Jacques Lacan (1973-1974). *Le Séminaire – Livre 21 – Les non-dupes errent*, inédit, Leçon du 13/11/1973.

<sup>6</sup> Joyce cité par Christophe Bident (2012). « Joyce enfin libre sur scène » In : *Magazine Littéraire* n.515 (01- 2012), p.21.

<sup>7</sup> Dominique Fingermann (2012). « Qu'est-ce qui fait différence ? » In : *Wunsch* 12, juin 2012, pp.58-62.

devrait avoir des effets remarquables. Cela devrait se remarquer dans le témoignage des passeurs.

Quand nous avons écouté les témoignages (9 passes, 18 témoignages, une nomination) nous avons toujours été impressionnés, touchés, par l'effet de la psychanalyse : c'est extra-ordinaire ! comment l'expérience traite une histoire, comment elle l'énonce, en déplie dans le transfert les impasses, en dénonce les méprises et finalement en extrait le chiffre qui fait destin et l'histoire qui fait roman. Rosa Escapa le précise bien ainsi : « *La passe est une expérience qui offre une possibilité sans égale de se rendre compte de comment la signification phallique a habillé la lettre, de comment la jouissance phallique a animé la jouissance du corps, de l'écriture qui s'est sédimentée, et de ce qui dans l'analyse est arrivé à s'écrire de nouveau.* »<sup>8</sup>

Grace aux passeurs, à leur courage, leur sérieux et leur enthousiasme, et aussi malgré eux, malgré leurs excès de zèle, de notes, leurs manques de précision, ou leurs excès d'angoisse, nous avons eu – vraiment – accès à ces expériences farmineuses que l'analyse fabrique et qui fabriquent des analystes.

Vrai-ment, trop vrai souvent pour que passe l'air du réel, et que l'erre de l'acte puisse nous faire saisir les suites – autres – du Dire. Des suites autres, de sorte que « le poème qu'il est » les rende manifestes, évidentes dans sa conduite ou sa prise en compte dans le lien à l'autre, du non rapport sexuel.

Donc ce n'est pas ce qui fait « vrai » que le cartel peut entendre, mais ce qui fait Dire : ce qui fait Dire n'est pas vraisemblable ; Lacan parle de « l'impudence du Dire », autrement dit son aberration, ab-erration.

Le Dire tombe sous le sens ; ce qui nous a permis de décider une nomination, ce n'est pas le fatras incroyable mais vrai de la construction analytique de la vérité menteuse, mais une erre d'insolence où a re-sonné l'écho d'un Dire, où la marque de « *suspension du singulier a pu se faire entendre* », comme le formule Marc Strauss.<sup>9</sup>

Anita Izcovich déplie les différents *effets de coupure* qui amènent un analysant à la passe à l'analyste, ajoutons qu'un témoignage conduit à une nomination quand s'avère au delà de la coupure un « nouer autrement » de par l'«*effet d'affect, un effet d'être affecté par le réel du témoignage du passant*»,<sup>10</sup> qui passe du passant aux passeurs puis aux cinq du cartel, soit qui fait lien.

Je conclurais, provisoirement l'élaboration que ce travail de cartel m'a permis de frayer au cours de ces deux années avec cette remarque de Pascale Leray, également collègue de cartel, car l'intérêt, l'espoir, la rigueur, pour l'analyse que représente la passe c'est qu'elle soit toujours à recommencer : « *Le renouveau, c'est ce qui participe de cette passe toujours à recommencer, pour chaque analyste...* »<sup>11</sup>.

## CARTEL 2

**Nicole BOUSSEYROUX (France)**

# Marquer le point de réel

Que cherche, à travers le témoignage des passeurs, le cartel de la passe dans son écoute d'une passe, avec cette part d'inouï que toujours elle comporte ? Je me propose de répondre à partir de ce que Lacan déclare dans sa « Lettre aux italiens », aussi intitulée « Note italienne »

<sup>8</sup> Rosa Escapa (2012). « D'une autre façon de manquer au réel » In : *Wunsch 12*, juin 2012, pp.62-65.

<sup>9</sup> Marc Strauss (2012). « Se faire entendre, ou la marque de suspension du singulier » In : *Wunsch 12*, juin 2012, pp.53-57.

<sup>10</sup> Anita Izcovich (2012). « Effets de coupure » In : *Wunsch 12*, juin 2012, pp.67-69

<sup>11</sup> Pascale Leray (2012). « La passe et le Réel » In : *Wunsch 12*, juin 2012, pp.65-67.

dans les *Autres écrits* (Seuil, 2001, p. 306-311). Le cartel de la passe cherche à reconnaître, dans les témoignages des passeurs, une marque, la marque propre que l'analyste doit, « par quelque côté de ses aventures », porter. Marque qui est celle de l'émergence du désir de l'analyste. Lacan pose comme condition du passage à l'analyste dans la cure qu'il y ait trace d'une marque qu'il revient « à ses congénères » de « savoir » trouver.

Lacan indique donc que celui qui, à un moment donné de son analyse, a choisi de devenir analyste (ce moment de passage de l'analysant à l'analyste correspondant à ce que Lacan appelle la passe) doit porter une marque de ce passage. L'expérience des cartels de la passe montre que la marque de ce passage est loin d'être facile à repérer dans l'écoute des passes. Mais il convient de préciser ce que Lacan entend quand il parle de cette marque. Si on lit la « Note italienne », on s'aperçoit qu'il ne saurait s'agir de la marque du trait unaire de la répétition d'où s'origine l'identification symbolique. La marque du passage à l'analyste n'est pas une marque d'identification ni non plus une marque de jouissance. « est une marque qui concerne tout spécialement le rapport au savoir déposé dans l'expérience de l'analyse que la procédure de la passe permet de mettre à jour ». De cette marque, Lacan précise qu'elle « suppose un autre savoir, d'auparavant élaboré, dont le savoir scientifique a donné le modèle et porte la responsabilité ». C'est donc la marque d'un savoir en tant qu'il porte à conséquence. Il s'agit de vérifier que pour faire de l'analyste il faut qu'il y ait un accès nouveau, inédit, au savoir, précisément à un savoir de l'inconscient qui tienne compte du réel, en l'occurrence le réel de la castration, et qui en tienne compte pour en répondre.

Celui qui porte cette marque « sait être un rebut », comme le saint, le rebut de l'humanité. L'analyste, poursuit Lacan, « s'il se vanne du rebut que j'ai dit, c'est bien d'avoir un aperçu de ce que l'humanité se situe du bonheur (c'est où elle baigne : pour elle n'y a que bonheur), et c'est en quoi il doit avoir cerné la cause de son horreur, de sa propre, à lui, détachée de celle de tous, horreur de savoir. » (p. 309). Soulignons ce choix du verbe se vanner. Vanner signifie d'abord, dans le Robert, secouer des grains de blé de façon à les nettoyer en les séparant de la paille, des poussières et déchets. Vanner peut être métaphorique et prendre le sens de faire voler. Il y a aussi le verbe vanner dans le sens de dire des vanes. Mais c'est plutôt du sens premier de vanner qu'il est question dans la phrase de Lacan. Il parle de l'analyste comme vanneur, la passe étant le van dans lequel s'opère la séparation qui produit l'analyste. L'idée était déjà dans la « Proposition » de 67 où il est question de la séparation entre le petit (a) et le (-□) et où l'analyste est dit venir à l'être du savoir *sicut palea*, comme le dit de son œuvre à la fin de sa vie saint Thomas d'Aquin, comme de la paille, du fumier. D'ailleurs, dans la « Lettre aux italiens », Lacan évoque aussi le *sicut palea* de Thomas. Mais le savoir ici en jeu n'est pas si vain que ça. La métaphore du grain qui se vanne indiquerait plutôt qu'il s'agit d'un savoir pas si vain du réel qu'il y a à détacher de l'horreur commune à tout un chacun. L'analyste, s'il se vanne du rebut qui est commun à l'humanité, c'est d'avoir cerné la cause de son horreur propre, celle qui lui est propre, quant au savoir de la castration.

La marque que l'analyste doit porter est donc, si l'on suit ce que formule Lacan dans ce texte, est marque de ce cernage de la cause, en tant que cause de l'horreur de savoir, cause de ce que l'humanité ne désire pas savoir. Comment la cerner cette cause ? Elle ne peut se cerner qu'en secouant le van du savoir parlé de l'inconscient, qu'en vannant, qu'en faisant voler ce que Lacan préfère appeler, par homophonie avec l'*Unbenutzt*, l'une bévée. Car c'est de l'une bévée de lalangue, c'est de son insu que sait que l'analyste doit porter la marque.

Rappelons le titre du séminaire XXIV e 1976-77, qui à lui seul est tout un programme : *L'insu que sait de l'une bévée s'aile à mourre*. Qu'est-ce que la mourre ? La mourre est ce jeu encore pratiqué dans certaines contrées de l'Italie et aussi dans de pays niçois qui se joue entre deux personnes qui, chacune et simultanément, doivent lever une main avec un nombre de doigts

dressés qui peut être de 0 à 5 tout en criant très fort un nombre compris entre 0 et 10. Si l'un d'eux a crié le nombre qui correspond aux nombres de doigts des deux mains additionnés, il a gagné le point. Ce jeu n'est qu'apparemment un jeu de hasard, car la hâte, l'effet de sidération du cri, et surtout l'anticipation de la tactique de l'adversaire dans sa façon de jouer sur une série de coup peuvent sembler avoir une influence. Pourtant, tout calcul selon la théorie des jeux s'avère bien peu efficace. C'est que le joueur, quand il se trouve gagner le point, est surpris par ce qui sort : le réel. C'est le réel que véhicule le nombre dans le langage qui l'emporte haut la main !

Dans le titre du séminaire de 1976-77 il y a comme l'annonce d'un passage de l'une bévue au réel. Le verbe s'aïler introduit une dimension de saut, de franchissement, de mise en acte, et aussi de prestesse. C'est le désir de l'analyste qui a à se donner des ailes pour accéder au réel. L'analyste doit s'aïler d'un désir inédit de savoir pour de l'insu que sait de l'une bévue passer à son succès, c'est-à-dire pour passer à l'acte de marquer le point de réel.

Cela implique que la marque de l'analyste, celle qu'il porte en tant qu'il a cerné la cause de son horreur de savoir, ne suffit pas. Il y faut en plus un acte. L'acte de marquer. Comme quand on marque un point dans un sport ou un jeu. Marquer le point est de l'ordre du performatif. Il faut que l'analyste ait marqué le point de réel. Comment le marquer ce point ? Comment avoir une chance de le marquer ? On ne peut pour cela que se fier à ce qui n'a plus aucune portée de sens, là où la main ne sait plus à quel sens se vouer. Un analyste qui s'aïle à mourre, voilà ce qu'il faudrait. Un analyste capable de faire voler l'insu que sait de l'une bévue, de la faire se vanter : de la réduire à une vanne ! Ce terme est très particulier. Faire ou dire une vanne, c'est dire quelque chose de pas si plaisant que ça et même de désobligeant pour l'autre. Réduire l'une bévue du signifiant à une vanne ce n'est pas la même chose que faire un *Witz*. C'est se désobliger, se défaire de l'obligation de jouir du signifiant.

Comme dit Lacan à la fin de la « Note aux italiens » (p. 311) : « Trouvez-moi un analyste de cette tuile ». Un analyste de cette tuile. Expression étrange. S'agit-il de l'analyste averti du réel, qui comme la tuile peut nous tomber dessus ? Claude Léger, dans ses subtils « Petits riens » du *Mensuel* n°54, a déniché la coquille : dans l'original, intitulé « Lettre à trois analystes italiens », Lacan écrit « Trouvez-moi un analyste de cette taille », de celle de saint Thomas avec son *sicut palea*. Reste que si la tuile est une bévue, pour un des trois destinataires de cette lettre, comme l'explique Claude Léger, elle ne tombait pas mal du tout.

## Carmen GALLANO (Espagne)

# Marque d'aventure

Lors de la mise en place du cartel 2, nous avons convenu que notre thème de travail pourrait être « le réel dans la passe », mais après réflexion nous nous sommes orientés vers la question : « Comment localiser la marque du désir de savoir qui fait l'analyste ? » Peut-être cette question nous est venue parce que nous n'avions pas eu la chance de rencontrer dans les témoignages de passe, jusqu'à la fin, ce qui nous aurait conduit à procéder à une nomination d'A.E.

Nous sommes partis de ce que Lacan écrivait en 1973 dans La note italienne<sup>12</sup> : « Il fallait que la clameur s'y ajoute d'une prétendue humanité pour qui le savoir n'est pas fait puisqu'elle ne le désire pas. Il n'y a d'analyste qu'à ce que ce désir lui vienne, soit que déjà par-là, il soit le rebut de ladite humanité. » Lacan ajoutait : « Je dis déjà : c'est là la condition dont

<sup>12</sup> *Autres Ecrits*, Seuil, Paris, 2001, p.308.



par quelque côté de ses aventures, l'analyste doit la marque porter. A ses congénères de savoir la trouver. »

Je commencerai par la question que nous avons posée dans le cartel : Qui sont les congénères qui doivent « savoir » rencontrer la marque du désir de savoir qui fait l'analyste ? Les passeurs ? Les membres du cartel ? Nous avons conclu : les passeurs. Ensuite, les congénères, par définition, sont ceux de la même espèce ou de la même génération. Dans le dispositif de la passe, l'espèce dont il s'agit, la plus commune, c'est celle de la passe à l'analyste, le passant est un pas plus loin, grâce à l'acte, tandis que le passeur, quoique proche et dans le consentement, n'est pas encore dans l'acte. « Le passeur est la passe » affirmait Lacan.

Les passeurs sont ceux qui doivent « savoir » rencontrer la marque. « Savoir rencontrer » ne provient pas du savoir de son inconscient, mais, vidant tout savoir préalable, d'une disposition sans calcul aucun, interrogeant le passant pour extraire le grain de la paille.<sup>13</sup>

De notre point de vue, ce ne sont pas les membres du cartel qui rencontrent la marque, mais ils ont à savoir la localiser lorsque les passeurs la transmettent au cartel. Là, ils peuvent authentifier ou non que le passant porte la marque du désir de savoir qui le fait rebut de l'humanité et procéder à une nomination d'A.E. Souvent, les passeurs laissent la chose incertaine lorsque le cartel les interroge.

Lors d'une nomination d'A.E. dans un cartel précédent auquel j'avais participé, les deux passeurs avaient laissé la chose certaine. Occasion me fût donnée alors de clarifier combien cette marque était une empreinte que laissait une énonciation surgissant dans la chute d'un être de jouissance dans un acte qui transforma le sujet. Chute aussi bien accompagnée d'un savoir inattendu ce qu'on a coutume de dire en espagnol « caer del guindo ».

Dans cette passe, le réel était manifeste dans l'expérience du pas-de-sens et de la passe au réel accompagnée d'une angoisse intense avec des effets sur le corps. Dans le témoignage, la marque du désir de savoir était présente dans le style du dire, un juste mi-dire et une relation nouvelle au savoir : un savoir modeste, confronté à S(A barré), sur les moments cruciaux, moments de coupure dans l'historisation de l'analyse.

La marque du désir de savoir n'est pas dans les signifiants des dits, elle n'est pas énonçable. La marque est une empreinte non effacée qui ne devient pas un signifiant que le sujet peut reconnaître. Ainsi, reconnaître une marque qui, comme telle, n'est pas dicible est différent de dégager un S1, un trait, un trait unaire d'identification. La marque est une touche de réel, du réel de la jouissance qui troue le corps, dans une séparation d'avec l'Autre qui est ce qui laisse dans l'acte une marque ineffaçable.

Se savoir rebut de l'Autre, des signifiants de l'Autre, de la jouissance de l'Autre est un préalable au désir de savoir et savoir cela n'est pas suffisant pour qu'émerge le désir de savoir. Il manque encore la contingence de l'acte qui ouvrira le passage à ce désir.

Je dirais que le moment de passe qui prête à conséquence depuis un acte est celui qui fait passer le sujet du se savoir « déchet » objet a qui chute de l'Autre – décollé des oripeaux phalliques qui, dans le fantasme du névrosé, ont soutenu l'entreprise de « se faire être pour l'Autre » – à se sentir avec un allègement surprenant, « défait »<sup>14</sup> de l'attache de l'objet a pulsionnel, voix ou regard, qui obturait le lieu du réel et fermait l'accès à la faute radicale de l'Autre.

Dans divers témoignages de passants, la non-séparation de l'Autre est patente que ce soit en se maintenant dans les effets de sens des signifiants qui ont conduit le sujet en analyse

<sup>13</sup> Nicole Bousseyroux a commenté dans son texte « Marquer le point de réel » le sens de « vanner », terme qu'emploie Lacan dans cette Note Italienne lorsqu'il dit « l'analyste s'il se vanne du rebut que j'ai dit ». En espagnol, cela se traduit « cribar », l'analyste fera surgir sa marque dans « le crible » en la « criba » qu'est la passe.

<sup>14</sup> Mon attention est toujours retenue par la faute d'orthographe que beaucoup commettent en espagnol, écrivant la traduction de rebut « deshecho » et non pas « desecho » qui, s'ils se prononcent pareil, ne s'écrivent pas pareil.

ou aussi bien en s'arrêtant sur la découverte que son être de sujet est un déchet, un être de jouissance.

Avec Lacan, avec les termes qu'il utilise dans son écrit de 1964, « Du Trieb de Freud et du désir du psychanalyste », <sup>15</sup> je dirais que divers témoignages nous font savoir comment les objets a, passant en pertes et profits, occupent le lieu du réel. « Mésaventures du désir aux haies de la jouissance », drame à découvrir en analyse non pas d'accident mais de structure, de la division du sujet entre désir et jouissance.

Alors, précisément dans « La note italienne », arrêtons-nous sur ce que Lacan nous indique : c'est « par quelque côté de ses aventures » que doit se rencontrer la marque du désir de savoir. Aventures et mésaventures du désir sont expériences de signe opposé. Les mésaventures du désir accompagnent les marques du réel traumatique qui fixent dans la vie d'un sujet la jouissance de la répétition et la porte dans le symptôme que le fantasme fracture ; ce sont celles que le sujet élabore dans le parcours de son analyse jusqu'à se découvrir « rebut de la jouissance de l'Autre » dans les mésaventures du désir.

Ainsi, dans « La note italienne » ne nous trompons pas, la condition de « savoir être un rebut » dont parle Lacan, n'est pas celle-là, qui ne fait pas passer à l'analyste, mais celle d'« être rebut de l'humanité », humanité qui est dans la clameur de la vérité et non dans le désir de savoir. J'entends ici « humanité » aussi bien au sens d'« humain » pour le sujet dans sa particularité qu'au sens du « genre humain » comme ensemble.

C'est en cela que le désir de l'analyste est singulier et Lacan précise qu'il peut émerger seulement après avoir cerné « la cause de l'horreur de savoir », la sienne propre « détachée de celle de tous ».

Ainsi, le savoir qui précède le désir de savoir est un savoir que je dirais « *horroris causa* », le plus éloigné du savoir « *honoris causa* » pour qui prétendrait faire de l'honneur l'emblème de l'A.E.

Ceci dit, il nous reste à interroger la marque dans les aventures de l'analysant, qui, j'insiste sur ce point, n'est pas la mésaventure du désir, à se voir déchet de l'Autre à certains moments de sa vie.

« Aventure » vient du latin populaire « *adventura* » : « choses à venir » ou « ce qui doit arriver à quelqu'un ». En espagnol comme en français, « aventure » prend des sens similaires. En résumé, il y a trois sens : ce qui advient par hasard ou contingence, événement extraordinaire qui arrive à quelqu'un ; événement dans lequel intervient ou qui représente une entreprise hasardeuse, de résultat incertain ; événement qui présente un risque ou danger, où se mêle une attraction

Il me semble que ces trois acceptions situent bien comment le désir de savoir se marque d'un lien avec le réel dans la Tyché, <sup>16</sup> dans la rencontre inattendue, dans l'entreprise hasardeuse d'un désir à ses propres risques, sans garantie de l'Autre. Aventure d'un désir qui se sépare et se distingue des autres, ceux soutenus de façon répétitivement manquée, dans les « va et viens » du fantasme.

Peut-il y avoir marque du désir de savoir dans les aventures d'une vie ? On ne peut le nier, mais dans tous les cas, la marque à reconnaître par les congénères dans le témoignage de passe est celle qui s'inscrit dans les aventures d'une analyse, dans sa fin, grâce à la contingence d'un acte passage au réel, faisant coupure avec les mésaventures passées entre jouissance et désir. C'est ainsi que, de façon imprévisible, de traumatique, le réel vire à la cause du désir, ouvrant à produire un savoir conséquent pour limité et morcelé que soit ce savoir.

Donc, le témoignage du passant ne peut pas être un déploiement qui construit un savoir édifiant, l'édifice d'un savoir comme par exemple, l'industriel savoir que l'hystérique

<sup>15</sup> P. 853 en *Ecrits*, p. 832 de los *Escritos*, (edición de Siglo XXI de 1989) ,

<sup>16</sup> Se dit Tyché en espagnol pour traduire le terme grec Τύχη, qui en français dans le séminaire XI est noté *Tuché*.

extrait des signifiants de l'Autre. Ce n'est pas un savoir tout-cuit, c'est un savoir à inventer sans l'inventaire de l'inconscient déjà précédemment exploré.

Lacan pose dans « La note italienne », presque à la fin, que le savoir pour lequel il importe que l'analyste contribue, doit être tel « qu'accédant au réel il le détermine tout aussi bien que le savoir de la science. »

En me limitant ici à interroger ce que serait un savoir « qui accède au réel », je m'appuie sur le fait qu'« accéder » peut prendre deux sens : consentir ou avoir accès à quelque chose. Ce sont les mêmes en français et en espagnol du fait de leur racine latine commune : « *accedere* » : s'approcher ou arriver à, dérivé de « *cedere* » : se retirer, ne pas résister. De quoi se retire le savoir qui accède au réel, à quoi ne résiste-t-il pas ? Avec ce que Lacan nous amène précédemment dans ce texte, je comprends qu'il se retire de l'humanité quant à ses amours avec la vérité, au moment où il ne résiste plus face au trou dans le savoir, un savoir qui seul cerne le réel. Ce n'est pas le cas des autres savoirs, si nombreux aujourd'hui, qui n'accèdent pas au réel.

Maintenant, la marque du désir de savoir qui peut se rencontrer chez un passant ne dit pas que le savoir que va offrir le passant, qui devient analyste du fait de ce désir inédit, soit un savoir qui réussisse. Puisque approcher le réel avec un savoir n'est pas atteindre ce réel, qu'avec ce savoir on est dans le certain. Il n'y a pas de savoir possible qui absorbe le réel, qui le réduise ou le couvre, et le réel restera l'impossible à savoir pour le sujet.

Je dirais que la trou-vaïlle<sup>17</sup> se produit seulement dans l'acte, le savoir ne donne pas certitude. La certitude du passant lorsqu'elle lui survient, c'est celle qui le cause dans son désir de transmission, inutile de chercher à ce qu'il la reconnaisse dans son désir d'analyste, car la marque du désir de savoir, quoiqu'il puisse la porter et qu'elle le conduise à la passe, lui, il ne la connaît pas ; elle n'est pas énonçable et ne se révélera que de manière imprévue dans son énonciation.

Dans le cartel 2, nous avons vu que « savoir rencontrer » la marque singulière de l'analyste n'est pas reconnaître que quelque chose dans l'autre est semblable à soi-même, mais quelque chose radicalement différent de soi. Être de la même espèce n'équivaut pas à être les mêmes, il n'y a pas d'identification possible. N'est-ce pas savoir rencontrer dans l'autre une différence absolue ? Il est certain que la transmission réussie d'une passe, celle qui la fait authentifiable, surprend toujours.

*Traduction de Lydie Grandet et Albert Nguyễn*

### CARTEL 3

**Albert NGUYÊN (France)**

## Quelques points de butée

Au terme de cette expérience de deux années au sein de ce cartel quelques enseignements peuvent être extraits et quelques points de butée qui font autant de pistes à explorer à l'avenir se dégagent des passes entendues, des élaborations des cartels et des avancées épistémiques issues du travail d'École.

**Les bases** sur lesquelles le cartel a fonctionné :

- il n'est pas nécessaire d'avoir terminé son analyse pour se présenter à la passe ou pour être nommé : distinction de la passe et de la fin sur laquelle l'École a élaboré.

<sup>17</sup> En espagnol, l'auteur écrit « a-cierto » ; « *acierto* » peut avoir le sens de « trouvaïlle »

- La passe se distingue des moments de passe, lesquels ne sont pas strictement superposables aux moments cruciaux de la cure.
- L'enjeu de la passe demeure le passage de l'analysant à l'analyste. Ceci n'est pas une formule mot d'ordre et ne relève pas non plus de l'affirmation vague qui consiste à dire : quelque chose a changé dans ma vie, ou quelque chose a changé avec mes analysants. La question du désir de l'analyste et de l'acte analytique demeurent les deux boussoles pour s'orienter quant au résultat de l'analyse.
- Les élaborations de savoir produites dans l'École : une interprétation qui tienne compte du Réel en jeu dans une analyse, l'inconscient réel et le sinthome.
- Le passage de l'histoire à l'hystoire : comment le passant présente-t-il la transformation de son rapport à l'analyse, les effets analytiques et leurs conséquences sur l'analysant ?
- La transmission des passeurs : une remarque s'impose : dans leur très grande majorité les passeurs s'acquittent de leur travail avec sérieux, tous témoignent de leur implication dans le dispositif, la règle des deux passeurs pour chaque passe a montré son efficacité, et sa nécessité. Il arrive que dans l'écart entre les témoignages puisse être entendu quelque chose qu'aucun des deux n'a explicitement dit.

Le cartel a pu nommer une AE, sans hésitation, suite d'une cure où à l'évidence le rapport au Réel de la passante et celui de l'analyste ont constitué le cœur de l'expérience : transformations et style étaient au rendez vous.

En revanche, à plusieurs reprises, les témoignages sont apparus en décalage avec les bases sur lesquelles le cartel place son attente. Plusieurs raisons peuvent être là conjecturées : en particulier le moment où le passant s'engage dans la procédure, ce qu'on pourrait appeler les mésusages de la procédure : demande précipitée, anticipation de la fin, sortie prématurée de l'analyse.

Qu'il se passe quelque chose dans son analyse, jugé important par l'analysant, n'implique pas nécessairement de se présenter à la passe sur le champ (cf. l'article d'Ana Martinez qui pointe à juste titre des analyses qu'on peut considérer comme terminées, avec de réels effets sur les symptômes, mais qui pour autant ne donnent pas lieu à nomination pour des raisons qu'elle a développées). D'autre part ce ne sont pas tant les changements invoqués, la preuve qu'analyse il y a eu mais les conséquences que ces bouleversements entraînent dans la vie de l'analysant et surtout dans son rapport à la psychanalyse, à la pratique de l'analyse qui importent.

Enfin si la plupart des témoignages montrent que les passants sont sortis du récit de leur histoire au profit de l'exposé des moments cruciaux de la cure, l'articulation de ceux-ci entre eux fait apparaître ce qu'il faut bien appeler un déficit. La volonté affichée de saisir quelque chose de la dimension de la lettre et de la langue comme preuve du Réel met en avant non pas ce qui est visé, mais bien davantage les modifications que subit le fantasme tout au long de la cure avec les remaniements du symptôme corrélatifs : donc, si on peut parler d'effets analytiques quant à la construction du fantasme, sa traversée n'est pas toujours repérée et repérable. Nous n'avons pas non plus entendu d'élaboration convaincante du passage du symptôme eu sinthome, et encore moins les conséquences de l'aperçu du réel sexuel. D'une façon assez générale la question sexuelle, présentée comme problématique à l'entrée de l'analyse, reste discrètement évoquée : résolution, découverte, effets de la cure, restes de la problématiques d'entrée sont quasi absents des témoignages entendus, quasi absents de l'hystoire subjective. Quid des destins pulsionnels ?

Le cartel, tout au long de ces deux années de fonctionnement, plusieurs d'entre nous ayant déjà fonctionné dans la procédure, s'est étonné de la constance de ce déficit, sans pour autant en avoir pu en élaborer les causes. Mais à l'évidence les témoignages semblent à la traîne par rapport aux élaborations théoriques actuelles de l'École. Sauf exception il n'a pas été

possible, même dans le cas où une transformation est affirmée, de saisir comment se produit la répercussion sur les points vifs de l'analyse : S(A-barré), J(A-barré), transfert à l'analyse.

**Quelques questions :**

L'identification au symptôme, est-ce si simple, comment la repérer, que change-t-elle pour le sujet ?

Pourquoi Lacan, après cette identification en est-il venu à reprendre la question de l'interprétation et a-t-il été conduit sur ce point à avancer le poème, dont le Séminaire de l'Ecole a fait florès l'an dernier ?

Quel réel est en jeu avec le poème, serait-ce réponse au réel relié-à-rien, autrement dit, pas seulement le réel exclu du sens, susceptible de passer au savoir, au symbolique ?

Comment rendre compte de la rencontre du hors sens puisque dans la procédure il s'agit de donner un témoignage qui a du sens ? Quel est le rapport du sens au hors sens à la fin de l'expérience ?

Et une série d'autres questions, dont il faut bien dire qu'elles entrent dans ce que nous avons appelé « les suites » :

Quels sont les effets de l'effort doctrinal de l'Ecole sur le cartel ? Et sur les passants ?

Qu'apporte la passe aux passants ? Effets de la passe sur les passants, le désir d'Ecole ?

Effets de la passe sur l'analysant dont l'analyse se poursuit au delà de la passe ?

**L'empan de l'insu à la fin de l'analyse :**

La tentation de forcer le Réel, ne la rencontrons-nous pas dans l'expérience de la passe ?

Tout ce qui se dit dans une analyse est du symbolique puisque fait de discours. Ce qui se transmet ne peut donc au mieux qu'indiquer une dimension de Réel à déduire, réel inatteignable. Il semble qu'il y ait là une difficulté : à vouloir montrer, démontrer, épinglez la lettre du symptôme comme preuve de la fin par l'identification nous avons pu observer que du coup la traversée du fantasme, le fantasme lui même tombaient sous le coup d'une minorisation, d'une dévalorisation (on sait qu'un temps au contraire l'effort des passants portait essentiellement sur la mise à jour du fantasme, sa construction et sa traversée), et les conséquences encore davantage.

Or, la conséquence première de la traversée place au premier plan le Non-rapport-sexuel, qui précisément est le Réel auquel l'analyse à affaire. La question du Réel, de la place du Réel dans l'analyse se pose, sans doute aussi la conception du Réel pour le cartel et pour les passants. Il y a accord général pour dire que son mode est l'impossible. Comment se manifeste cet impossible sinon en référence à ce qui l'est vraiment : la vie et la mort, qui restent irrémédiablement dans l'ordre de l'insu ?

Et donc nous n'avons accès qu'à ce qui y pare, qu'à ce qui se construit comme sinthome. Des symptômes d'entrée au sinthome de fin, de ce sinthome-solitude, de ce sinthome-exil, de sinthome-nom, la modalité de séparation avec l'analyste peut en délivrer quelques coordonnées : destin du transfert. Sans doute conviendrait-il d'effectuer un travail d'Ecole important sur ce point.

Tel analysant produit en guise d'au revoir un « à jamais » qui ponctue la fin de l'analyse, à quoi objecte un « à vérifier » de l'analyste, tel autre dit l'accord de l'analyste pour la fin, tel autre reste dans le flou du moment de séparation (sur quoi, que s'est-il dit, quel affect ?), tel autre encore fait part de sa décision d'arrêter, présentée comme certitude d'avoir fini. Qu'en déduire ?

Je ferai l'hypothèse qu'à la pluralité des modalités de demande d'analyse répond au bout de l'expérience la pluralité des modes de séparation qui cependant comportent toutes une

dimension d'affect, une résonance d'affect (haine, respect, estime comme destins de l'amour de transfert) qui d'ailleurs n'est pas obligatoirement univoque, pas inamovible.

Ce qui importe en définitive n'est pas tant l'affect, (encore qu'il soit utile, opportun de le repérer) que ce que l'analysé en fait, et ce qu'il en fait n'est pas disjoint du rapport au Réel avec lequel il va poursuivre son expérience subjective et son expérience d'analyste.

Et conclure que si l'expérience de l'analyse est une expérience de savoir, elle se distingue du fait même d'être une expérience de savoir qui met en lumière le non-savoir. L'insu est la clef de la fin : l'analyse ne se termine que lorsque cesse la quête du savoir et la quête de la vérité. Encore est-il requis que la demande ait chuté pour que le désir *de* savoir trouve sa place ; le désir de savoir est le nom de l'insu, le désir de l'analyste est ce qui fait sa place à l'insu.

### **Le nom de l'ignorance :**

Pour le passant : détaché de l'amour de transfert et de l'existence de l'Autre il se trouve confronté à sa position éthique : à savoir supporter et régler sa conduite à partir du Réel sexuel (ce que Lacan appelle la responsabilité sexuelle dans le Séminaire « Le Sinthome »), à partir des réponses, des choix que le sinthome lui permet, à savoir privilégier la distinction du Dire sur les dits, à savoir que l'insu reste aux commandes. L'insu à la fin, en tant qu'il ne passe pas au savoir élaboré, c'est le nom dont l'analysant pâtit, c'est le nom de cette passion de l'être qu'est l'ignorance à l'entrée, et dont il importe de savoir si l'analyse y a apporté des modifications, et lesquelles.

L'analyse si elle opère fait passer d'une ignorance qui s'ignore de départ à un insu qui se sait à la fin : « l'Insu que sait », l'insu que sait le passant, ce qui ne contrevient pas du tout à ce qu'il y ait du savoir sans sujet. Ce qu'il sait le sujet, c'est que ce savoir qui lui échappe est savoir de coupure et savoir de nouage : l'analyste a dans la partie, le pari de l'analyse qui se jouent, à prendre sa place dont on peut dire qu'elle n'est pas celle de « commerçant du sens » mais bien plutôt de « dépositaire de hors-sens », de « coupeur de sens », et de « noueur d'impossible » au faux lien imaginaire-symbolique.

Les témoignages de passe renseignent sur la façon dont le faux nœud s'est constitué au cours de l'histoire du sujet, mais il faut bien admettre que le nouveau nouage de fin, qui ne peut se faire sans que le Réel vienne à sa place (ce qui en l'occurrence rétablit le désir de la place d'où il fut chassé, cf. « Les Non Dupes errent »), avec ses effets sur le fantasme et par là même sur l'objet *a* dont le destin doit pouvoir s'entendre, ce nouveau nouage n'est que rarement saisi par le cartel. Là encore il faut relever le déficit qui réside, plus que dans l'absence de rencontres avec ce Réel, dans l'articulation de la rencontre au reste du matériel de l'analyse. Il me semble que le grand nombre de non-nominations en constitue un indice, indice d'un déficit que le travail d'Ecole peut sans doute améliorer.

### **Le passage de l'analyste à l'analyse :**

Une analyse, au-delà des problèmes qu'elle résout, traduit le chemin parcouru pour mettre à jour progressivement le transfert à l'analyse. Ce transfert se révèle à la fois dans la construction pour le sujet de ce rapport à la radicalité de l'analyse en tant qu'expérience subjective, en tant que le savoir analytique se sépare des autres savoirs, en tant que l'acte analytique en définit non pas l'unicité mais l'unarité : *Yad'lun* analytique.

Une analyse est aussi l'expérience qui consiste à prendre la mesure de la tâche qui incombe à quiconque s'y engage face à la subversion toujours à l'œuvre qu'elle produit, pour le sujet certes, mais aussi à l'endroit du lien social, à l'endroit des discours.

Qu'il faille une Ecole pour dessiner, extraire, affirmer cette en-puissance du discours psychanalytique, qui peut en douter ?

Mais là n'est pas la question, même si une Ecole s'y efforce : eût égard à l'expérience de la passe me paraît essentiel l'écart que réalise une analyse à la fin et au-delà de la fin, dans

les suites, du transfert sur l'analyste au transfert sur l'analyse. Cet écart peut s'enregistrer sans doute comme conclusion mais aussi à des moments précis de la cure, à la condition expresse que l'analysant par la psychanalyse, par l'inconscient ait été mordu. Cette morsure entre en résonance avec la façon dont la prise du langage l'a affecté.

### Conclusion :

Je ne voudrais pas que cette mise en évidence de ce qu'on pourrait lire comme inflation de déficits dévalorise l'expérience, si riche à d'autres égards, mais en revanche faire valoir ce qui se présente comme points de butée dans l'expérience de la passe : butée du destin du transfert, butée du rapport au Réel, butée du rapport à la psychanalyse. D'abord parce que les butées enseignent et que d'autre part une nomination a été possible, justement d'avoir montré la validité et la valeur de l'acte analytique dont les options « pour le hors sens » claires dans le sens d'indiquer l'impossible ont permis le bouleversement attendu.

Je termine avec un rappel qui peut faire vecteur, boussole :

« L'analyse, c'est ça. C'est la réponse à une énigme, et une réponse il faut bien le dire par cet exemple, tout à fait spécialement conne. C'est bien pour ça qu'il faut garder la corde. Je veux dire que si l'on n'a pas l'idée d'où ça aboutit, la corde, soit au nœud du non-rapport sexuel, on risque de bafouiller ».<sup>18</sup>

### Ana MARTINEZ (Espagne)

## A propos des non-nominations

Je crois qu'on peut dire d'une façon générale ou presque générale, que les Cartels de la passe actuels de notre Ecole débattent à plus ou moins grande échelle sur tous les témoignages entendus, au-delà du fait qu'il y ait nomination ou pas.

Mon expérience est qu'à chaque passe, après le temps d'écoute des deux passeurs, il se dégage de façon immédiate un sentiment propre à chaque membre du Cartel, évaluant si ce témoignage peut donner lieu à nomination ou pas. Ensuite s'instaure nécessairement un deuxième temps au cours duquel l'appréciation de chacun se confronte à celle des autres membres du Cartel, examinant alors s'il y a ou non coïncidence majoritaire quant à la possibilité de nomination ou pas. Et c'est dans ce second temps que se développent les observations et réflexions qui fondent le sentiment premier de chacun. Sur ce point je fais observer que parfois le sentiment d'une possible nomination varie totalement d'un passeur à l'autre, ce qui revient à nous rappeler l'importance de la fonction du passeur. Et en ajoutant qu'en cas de différences substantielles entre les apports des deux passeurs, c'est la transmission la plus crédible qui prévaut pour les membres du Cartel.

Dans notre Cartel une nomination de AE a été produite (dont il a été rendu compte dans *Wunsch 12*), c'est pourquoi je considère que le travail du Cartel peut poursuivre maintenant les réflexions quant aux enseignements que l'on peut tirer des cas de non-nomination, enseignements relatifs non seulement aux points cruciaux qui constituent la raison d'être de la passe, en particulier le passage de l'analysant à l'analyste, qui inclut l'émergence du désir et l'efficacité de l'acte analytique, mais aussi les enseignements sur l'expérience même de la passe et son dispositif pour, de cette façon, s'acquitter du travail prévu par Lacan dans « La Proposition du 9 octobre 1967... ». Inutile d'indiquer que cette proposition implique une cumulation de l'expérience, sa collecte et son élaboration, une sériation de sa variété, une notation de ses degrés. » (*Directoire IF-EPFCL*, 2010-2012, édition espagnole, p.36)

<sup>18</sup> Jacques Lacan. *Le Séminaire livre XXIII – Le Sinthome*. Editions du Seuil. Paris Mars 2005 p.72

### Tentative d'approche du désir de l'analyste dans l'expérience de la passe

Si dans le témoignage de passe qui a abouti à la nomination par ce Cartel, on a eu d'entrée le sentiment partagé, pour la majorité ou pour tous les membres du Cartel, que ce passant pourrait être nommé, pour ceux qui n'ont pas été nommés il conviendrait de dégager deux types de réaction immédiate. D'une part le type caractérisé par une convergence du sentiment immédiat que le témoignage écouté n'est pas susceptible de nomination d'AE, en raison par exemple de processus analytiques insuffisamment relatés, ce qui pourtant ne constitue pas un obstacle à l'intérêt porté par le Cartel à ce qui a été entendu depuis d'autres points de vue analytiques et de la passe. Et d'autre part le Cartel a pu recevoir des témoignages de parcours analytiques longs et bien structurés, mais qui ne convenaient pourtant pas pour une nomination. Je crois que ce second type de témoignages requiert que le Cartel puisse dire quelque chose sur l'expérience de n'être pas convaincu par un témoignage de passe mais dont on peut pourtant dire que c'est une fin d'analyse. Et il est important de réfléchir sur ce que nous pourrions circonscrire comme la « zone de conviction » du Cartel : c'est la clé, car je considère qu'elle renvoie directement au désir de l'analyste. De fait, ce que je pointe coïncide avec ce que Nicole Bousseyroux dégage dans son texte « Marquer le point de réel » (voir *Wunsch 13*), quand elle dit – en se basant sur la « Note italienne » de Jacques Lacan – que ce que cherche le Cartel de la passe, c'est reconnaître la marque de l'émergence du désir de l'analyste, marque qui revient à savoir rencontrer ses congénères. Et elle ajoute dans son développement, que Lacan nous oriente selon cette marque quand il précise qu'elle peut seulement se trouver d'une part chez ceux dont l'expérience analytique a atteint le point de confrontation avec la cause de sa propre horreur de savoir, toujours singulière, et d'autre part qui ont pu en faire quelque chose, « marquer le point de réel », c'est à dire qui implique également la dimension de l'acte.

### Clinique des témoignages

Je vais donc passer à la réflexion sur la variété des témoignages qui n'ont pas entraîné de nomination, en m'appuyant sur deux des témoignages entendus, deux que l'on peut classer dans le second type auquel je me suis référée précédemment, c'est à dire des passants avec de longs et exhaustifs parcours analytiques qui sans doute ont trouvé une fin.

En ce qui concerne le premier j'indique d'entrée que l'exposition des deux passeurs a coïncidé sur les fondements, ce qui suppose que le témoignage apporté par le passant était consistant, peu ouvert à des effets de malentendu ou non-sens. Le dit témoignage permettait de saisir nettement, parfois avec trop de netteté, le travail analytique déployé à partir du symptôme, un symptôme parfaitement repéré au moment de l'entrée en analyse. En articulation avec le symptôme ont été transmises lors du témoignage de façon détaillée et précise les coordonnées fantasmatiques et la jouissance nouée au fantasme. On a pu apprécier également comment le symptôme et le fantasme ont joué dans le transfert et comment l'analysant a pourtant fini par résoudre son lien transférentiel par la voie d'une séparation d'avec l'Autre-analyste, grâce au gain de savoir obtenu sur son symptôme et son fantasme, ainsi que l'émergence d'une capacité à le supporter qui a surgi durant le travail analytique. Le savoir sur sa jouissance lui a permis une reconnaissance et une assomption de sa modalité de jouissance, mais on peut déduire de ce qu'on a entendu que l'analysant a choisi de ne pas s'aventurer en terre inconnue et donc ne pas risquer une modification réelle de lui-même. C'est pourquoi je crois qu'on peut parler d'identification au symptôme et d'un savoir faire avec, mais sans toucher aux dernières conséquences possibles sur l'être même de jouissance, ce qui d'ailleurs n'est nullement une obligation. L'analysant a su s'autoriser à mettre une limite à son travail analytique et a su soutenir son choix dans la relation à l'Autre, c'est à dire qu'il a pu se séparer. D'autre part le



savoir acquis a eu des répercussions dans sa pratique analytique. On pourrait dire peut-être que l'analysant a fini en se reconnaissant et en s'autorisant à être qui il est. C'est pourquoi je considère qu'on peut parler d'une analyse qui est arrivée à sa fin, avec une satisfaction du côté du sujet, puisqu'il a atteint un changement de position subjective qui lui a apporté une amélioration substantielle dans sa façon de vivre.

Un parcours analytique de ce type suffit-il pour se prononcer en faveur d'une nomination?

A mon avis ce témoignage illustre bien les bénéfices qu'une analyse peut apporter à un sujet tant au niveau de sa vie personnelle, qu'au niveau d'un gain de savoir sur son fonctionnement psychique propre et autre, ainsi qu'au niveau de sa praxis analytique. Mais je me risque à dire que nous n'avons pu - et je parle ici en mon nom propre - capter dans ce qui a été entendu des aspects relatifs à trois ordres de questions : d'une part l'expérience de l'impossible qui implique la rencontre avec le réel, c'est à dire la rencontre avec le *bors-sens* ou le *désêtre*, en second lieu un dire singulier au-delà des dits et en troisième lieu une dimension ouverte aux interrogations sur l'expérience analytique et l'acte analytique mêmes.

Pour résumer, je crois qu'on pourrait conclure de ce témoignage qu'il s'agit d'une fin d'analyse dans laquelle nous n'avons pu détecter la marque de l'analyste, « ça n'est pas passé ».

L'autre témoignage concerne aussi un parcours analytique long et exhaustif, soutenu par plusieurs analystes, et ici non plus il n'y a pas eu de divergences significatives entre les apports des deux passeurs. A la différence du témoignage antérieur nous nous trouvons ici avec une entrée en analyse du côté du fantasme. Le témoignage est aussi ici très serré, et on peut localiser avec précision les signifiants maîtres qui ont marqué sa vie, son articulation avec le transfert analytique et comment il a réussi à se dépendre d'eux. C'est pourquoi nous nous trouvons devant une *hystorisation* détaillée, qui révèle les coûteux changements que le sujet a assumés dans sa vie personnelle comme conséquence du progrès de la découverte de la vérité dans sa tâche analysante. Dans ce cas on a pu trouver, comme dans le témoignage antérieur, le gain de savoir sur son inconscient et sa jouissance conquis par l'analysant, ainsi que les effets de séparation de l'Autre et d'auto-autorisation qui en découlèrent. On a pu aussi constater l'étroit et intense lien de l'analysant à son analyste même. Nous considérons que dans ce cas nous nous trouvons à nouveau devant une trajectoire analytique qui était arrivée à une fin d'analyse, ce qui n'a pas impliqué pourtant que le Cartel soit convaincu pour se prononcer en faveur d'une nomination.

Que peut-on dire dans ce cas sur ce qui a motivé cette non conviction?

Evidemment je ne peux parler que de mon expérience propre à ce sujet, et ce que je peux dire c'est que l'impression globale que m'a faite le récit de ce témoignage, est qu'en lui résonnaient clairement les gains obtenus à des niveaux divers de l'expérience analytique, non sans un prix à payer correspondant de douleur et de pertes comme je l'ai déjà dit, mais par contre on n'entendait pas le vide, la solitude, le silence, y compris la détresse désorientée, qui accompagnent la rencontre avec l'impossible réel, et l'horreur de savoir. Il est bien certain que la dimension de l'énigme est apparue en fin d'analyse, mais il n'est pas apparu qu'en découlaient des conséquences suffisantes. Nous n'avons pas entendu non plus un dire propre, inédit, parmi les dits exposés.

Comme je l'ai déjà dit tant de fois par rapport à l'expérience de la passe, cette affirmation ne veut pas dire que la dimension que le Cartel n'a pu ou n'a su entendre dans le témoignage n'a pas eu lieu dans l'expérience de l'analyse du passant. Ce que nous disons seulement c'est que cette transmission de la passe, si elle a eu lieu, n'est pas passée, sans pouvoir en dire plus sur la responsabilité de ce non-passage. Mais comme l'expérience de ces deux témoignages auxquels je me réfère dans le dispositif de la passe est terminée, je peux seulement dire qu'ils entreraient dans la catégorie des analyses finies pour lesquelles n'a pu être

saisi le désir de l'analyste.

Je dois ajouter d'autre part que dans les deux expériences auxquelles je fais référence, on trouve confirmation de ce que Lacan a dit par rapport à l'expérience de la passe : « Je peux vous assurer, et je crois que personne dans le jury d'agrément, pas même Leclaire, ne me démentira, que la passe a été pour certains une expérience bouleversante » (Sur l'expérience de la passe, *Ornicar ?1*, Pretel, page 39).

Que déduire alors des exemples exposés en ce qui concerne le désir de l'analyste? Pour autant le désir de l'analyste n'est pas quelque chose que l'on peut articuler avec des mots, comme ne l'est aucun désir, nous pouvons seulement le pointer par la voie des effets et des affects, voie qui inclut la prise en compte de l'acte analytique. Dans Wunsch 12 notre Cartel à propos du cas de la nomination d'AE qui a eu lieu a développé parmi d'autres aspects le point de la dimension temporelle qui est en jeu dans la demande de passe, ce qu'Albert Nguyen a baptisé « le moment opportun » (*Wunsch 12* page 131-132), le moment juste, qui à mon avis peut « constituer un indice d'orientation au sujet de l'acte de l'analyste et c'est quelque chose que le Cartel peut capter » (*Wunsch 12*, page 136). Par conséquent nous nous référons au « quand » de la demande de passe, comme point à partir duquel attraper quelque chose du désir de l'analyste à travers l'acte.

Peut-être maintenant pouvons-nous nous référer au « pourquoi et au comment » de la demande de passe, dans le même but, nous approcher du désir de l'analyste.

### **A propos de la demande de passe chez les passants qui sont non-nommés**

Quelles raisons les passants font-ils valoir pour soutenir leur demande de passe? Pour travailler ce point nous continuerons en référence aux deux témoignages dont nous venons de parler.

Dans le premier cas, la raison « pour » exposée pour se présenter à la passe a été un désir de transmettre son expérience, plus concrètement comment s'est produit la fin d'analyse et le solde de l'analyse. Le passant considérait de plus que la passe était une façon de relancer sa relation avec le psychanalyste.

Tandis que dans le second cas ce qui a eu une incidence fut la constatation des effets de l'expérience de la passe chez d'autres collègues, ce qui a généré en lui enthousiasme et engagement avec en plus le sentiment qu'il avait quelque chose à transmettre, particulièrement l'expérience de sa dernière tranche d'analyse.

Il me semble également nécessaire de prendre en compte, à l'heure d'accumuler les expériences de passe pour réfléchir à partir d'elles et pouvoir en extraire les enseignements, la cohorte des formations de l'inconscient, en particulier les rêves et actes manqués, qui se produisent avant, pendant et après avoir témoigné, phénomène qui se constate à tous les niveaux, celui du passant, du passeur y compris des membres du Cartel de la passe (voir les textes de Mario Brito et Marcelo Mazzucca dans Wunsch 12). Ces manifestations ont été rapportées dans un des cas auxquels je me réfère, mais je ne m'étendrai pas là-dessus pour des raisons de discrétion.

Comment prendre ces manifestations de l'inconscient par rapport à l'expérience de passe? Bien sûr il ne s'agissait pas de les interpréter, étant donné que l'expérience de passe n'est pas une continuation de l'analyse, mais je considère plutôt qu'on peut les prendre comme des indices de l'implication réelle du passant dans le processus de la passe, dans le sens où le pas fait pour demander la passe touche le passant au niveau inconscient, ce qui je crois est une garantie que le témoignage obtenu surgisse depuis le non-savoir plutôt que du savoir constitué.

Quand un passant dit qu'il veut faire la passe parce qu'il veut transmettre quelque chose de ce qui lui est arrivé, deux positions subjectives pour le moins sont possibles, et qui ne

peuvent se discerner entre elles par la simple énonciation de cette demande. D'une part il peut s'agir d'une expérience d'analyse pour laquelle le passant a un sentiment de ferme certitude qu'il peut trouver un chemin de transmission singulier et il arrive à se faire entendre par le Cartel, à qui revient seulement la fonction d'accuser réception. Mais d'autre part il peut s'agir d'un désir de transmettre l'expérience analytique même sans avoir ce sentiment de certitude préalable, et plutôt dans l'esprit de mettre à l'épreuve, de tenter, que quelque chose passe, en abandonnant au Cartel la décision sur passe effective ou non.

Ce qui ferait la différence entre ces deux modalités serait le sentiment de certitude d'avoir traversé la passe dans sa propre expérience analytique. L'hypothèse qu'on peut déduire de ce préliminaire serait que la certitude d'avoir traversé la passe dans sa propre expérience analytique et la réussite de sa transmission, sanctionnée par la nomination d' AE, constitueraient un autre bout par lequel attraper le désir de l'analyste.

A partir de là, j'avance quelques réflexions qui sont le fruit de l'expérience dans le Cartel de la passe, réflexions qui se poursuivront, d'une façon ou d'une autre.

A cette occasion, j'aimerais réfléchir sur les demandes de passe dans les cas de non-nominations, ou dit autrement, sur l'usage de la passe.

Deux témoignages sans nomination au moins peuvent être considérés à mon avis comme des analyses conclues, pour lesquelles une fin que j'appellerais nette a été atteinte, au sens où il était clair que pour le sujet un point avait été atteint, après un long et efficace parcours analytique, dont il se tenait pour satisfait.

Ce point implique sans aucun doute plusieurs choses : réduction de ses symptômes d'entrée au symptôme de fin, connaissance de son fantasme et de ses positions de jouissance, changements fondamentaux dans sa position subjective et dans sa pratique analytique, et une séparation tranchée d'avec l'Autre. Tout cela accompagné d'un gain de savoir sur son être et sur l'analyse même, analysants donc qui concluent avec un sentiment de satisfaction et de gain de savoir.

Et pourtant tout cela ne réussit pas à convaincre le Cartel, pour une nomination.

Pourquoi le Cartel n'est-il pas convaincu?

J'essaierai d'exprimer mon sentiment à ce sujet. Dans un des témoignages, il m'a semblé que le passant avait conduit l'analyse de son symptôme jusqu'à un point qui s'est avéré suffisant pour lui, du moins qui lui permettait de faire avec, mais sans arriver à toucher l'os réel du dit symptôme. D'autre part le savoir sur son symptôme acquis grâce à l'analyse et les coordonnées fantasmatiques qui l'accompagnent, lui ont également permis une séparation d'avec l'Autre, elle aussi satisfaisante. Les conséquences sur sa pratique et sa relation à l'analyse ont été également prouvées.

Dans l'autre cas nous trouvons aussi un processus d'historisation exhaustive qui lui a permis de situer avec une grande précision les coordonnées de sa détermination fantasmatique, de sa position subjective et de jouissance d'entrée, ainsi que les signifiants maîtres qui ont marqué ses identifications premières.

Dans son témoignage il a pu transmettre sans aucun doute les changements expérimentés dans sa position subjective, qui étaient accompagnés de changements substantiels dans sa vie et dans son travail, ainsi que dans sa position par rapport au savoir et dans son auto-autorisation.

Mais autant dans un cas que dans l'autre il n'était pas transmis de façon convaincante le rapport au manque, à la castration, on n'entendait pas non plus suffisamment le registre du non-savoir ni du dire indicible. Dans un des deux cas la dimension du témoignage « armé/construit » était assez présente à mon « entendement ».

*Traduction de Valérie Capdepon et Albert Nguyễn*

**Patricia DAHAN (France)**

## Ce qui conduit le cartel à se prononcer pour une nomination

A la suite de Ana Martinez je voudrais poursuivre la réflexion sur les témoignages qui rendent compte d'une longue analyse et dont les effets sont incontestables. Certains de ces témoignages permettent de conclure à une nomination, d'autres pas.

Dans la mesure où notre cartel a pu nommer une AE, je voudrais tenter de cerner la nuance entre nomination et non nomination. La nuance entre ce que peut apporter comme soulagement et améliorations dans la vie une analyse poussée assez loin et l'effet de transformation dont peut témoigner un passant.

La différence peut paraître ténue, un passant peut parler de son rapport au manque, des effets de séparation obtenus grâce à son analyse, de son identification à son symptôme, cela ne suffit pas pour permettre au cartel de conclure à une nomination. Le désir de l'analyste ne peut pas non plus se confondre avec un nouvel investissement dans l'Ecole ou le désir d'être analyste à la fin de l'analyse. A mon sens le désir de l'analyste peut se déduire de l'expérience que le passant a fait dans son analyse du désir de son propre analyste, c'est à dire en quoi le désir de son analyste a permis, que pour lui, il y ait eu analyse. Ce que j'entends par désir de son analyste c'est ce qui dans son acte, dans sa pratique a permis qu'il y ait analyse.

Je voudrais dire aussi que le cartel n'a pas de critère préétabli quand il écoute un témoignage : ce n'est que dans l'après coup qu'il peut dire ce qui lui a permis d'être convaincu, ou pas, du fait qu'il y ait eu, ou pas, je ne dirais pas analyse puisque, comme l'a bien démontré Ana Martinez, incontestablement pour plusieurs passants l'analyse a eu un effet certain, mais passage à l'analyste.

C'est donc dans l'après coup de cette expérience de deux ans de CIG, que je m'appuierai sur deux notions de la théorie de Lacan pour tenter de cerner ce qui peut conduire le cartel à repérer le passage à l'analyste.

Ces deux notions auxquelles je me réfère sont le désir de l'analyste et l'identification au symptôme. Mais ce sont des notions qui ne se transmettent pas directement dans les témoignages des passants, elles ne peuvent être que déduites, c'est à dire déduites de ce que nous connaissons de la théorie de Lacan. «Désir de l'analyste» et «identification au symptôme» sont des termes de Lacan qui ne peuvent pas être employés hors du contexte théorique dans lequel Lacan les a construits.

C'est pourquoi j'ai envie de dire qu'il s'agit d'autre chose que de désir ou d'identification proprement dit, autre chose que ce que l'on peut entendre par désir dans le langage courant ou identification dans la théorie psychanalytique en général.

On utilise fréquemment ces expressions de Lacan : désir de l'analyste ou identification au symptôme, or derrière ces formule il s'agit de quelque chose de bien précis dans la théorie de Lacan, précisions sur lesquelles je voudrais revenir.

Bien évidemment le désir de l'analyste ne peut pas s'exprimer en tant que tel, il est la conséquence de l'expérience de sa propre analyse. Ce qui implique que bien plus que de son désir d'analyste, le passant peut témoigner de la relation analysant / analyste et comment dans sa cure le désir de son propre analyste, sa façon d'opérer, a eu un effet de transformation pour l'analysant. C'est ce dont a témoigné la passante que nous avons nommée quand, en guise de réponse à sa demande, l'analyste a procédé autrement, par une non réponse.

Je reviens donc à la première formule dont je veux discuter ici, quand on parle de désir de l'analyste il faut d'abord le resituer dans le contexte dans lequel Lacan l'a employé pour la première fois dans « La direction de la cure ». Il utilise cette expression pour l'opposer à celle de contre transfert dans sa critique aux post freudiens.

Son but étant de montrer que l'analyse n'est pas une relation intersubjective mais que, dans sa pratique, l'analyste doit tenir compte de la structure de l'inconscient pour y adapter sa technique. Lacan souligne par ailleurs que dans sa pratique l'analyste doit toujours être dans une dialectique entre théorie et expérience clinique.

Le rôle de l'analyste n'est pas de répondre à la demande de l'analysant mais de faire émerger ce vers quoi s'oriente le désir de l'analysant et le détacher du désir de l'autre.

Il ne me paraît pas inutile de revenir au texte de « La direction de la cure » pour voir comment Lacan a élaboré le concept de transfert dans l'analyse et la notion de « désir de l'analyste » en s'appuyant sur sa théorie de la constitution du sujet.

Pour définir le sujet, pour montrer comment il se constitue, Lacan fait référence à deux opérations qu'il appelle aliénation et séparation. Le sujet, dès lors qu'il entre dans le langage, est séparé d'une partie de lui-même dans la mesure où il n'a pas directement accès à son inconscient et il rencontre la notion de manque. C'est sur cette constatation que Lacan définit les deux temps de la constitution du sujet. Dans un premier temps, le sujet accepte un premier signifiant, qui va lui permettre d'accéder à la structure du langage. A partir de ce moment là il existe comme sujet, mais simultanément il ne peut plus se saisir, une partie de lui-même lui échappe, c'est le temps de l'aliénation.

Dans un deuxième temps, appelé séparation, le sujet étant séparé de l'Autre, peut reconnaître l'Autre comme un autre, à qui il peut adresser sa demande, mais au prix d'admettre un manque à la fois chez lui-même et chez l'Autre. Ce qui fait dire à Lacan que la relation entre le sujet et l'Autre est une rencontre de deux manques.

C'est sur ce temps de la séparation que Lacan s'appuie pour y adapter sa conception du transfert : reconnaissant l'Autre comme Autre, le sujet peut exprimer un désir.

Mais Lacan souligne que, quand il exprime son désir sous la forme d'une demande, en face de lui, au lieu de rencontrer une réponse qui pourrait combler son désir, l'enfant va rencontrer le manque de l'Autre, manque qui pour lui fait énigme.

C'est dans ce double manque, dans la rencontre du désir du sujet avec le désir de l'Autre, qu'il y a pour le sujet quelque chose qui crée un profond malaise (*Hilflosigkeit*). Ce malaise, le sujet va chercher à le combler avec son fantasme.

Dans le parallèle entre le rapport du sujet à l'Autre et le rapport analysant/analyste, ce qu'il y a de spécifique au contexte de l'analyse, c'est que l'analyste a fait une analyse, et que de ce fait il sait faire une place à son propre manque.

C'est en ce sens que la relation entre l'analysant et l'analyste est singulière car la confrontation entre le désir de l'analyste et le désir de l'analysant permet à l'analysant d'exprimer son propre désir. L'analyste pour cela confronte le sujet à la question : « Que veux tu ? »

C'est donc dans la façon de mener la cure que s'exprime le désir de l'analyste, c'est à dire ce qui dans son acte a des chances de produire un effet de transformation pour l'analysant.

J'en viens à l'autre formule de Lacan que je voudrais commenter ici : l'identification au symptôme. De quoi s'agit-il quand on parle de s'identifier à son symptôme à la fin de l'analyse ?

Pour commencer je vous propose d'interroger cette phrase extraite du séminaire *L'insu que sait de l'une bévue...* : « En quoi consiste ce repérage qu'est l'analyse? Est-ce que ça serait ou ne serait pas, s'identifier, s'identifier en prenant ses garanties, une espèce de distance,

s'identifier à son symptôme?<sup>19</sup> » Si on lit attentivement le passage associé à cette citation on constate que le terme d'identification employé par Lacan dans ce séminaire est plus lié à la notion d'identité, que l'on peut rapprocher de la singularité et du style propre à chacun, qu'à la notion de l'identification, telle qu'elle est couramment employée, qui consiste à emprunter à l'Autre certains traits distinctifs.

A la fin de l'analyse, l'identification au symptôme en prenant une garantie, une certaine distance, comme le dit Lacan dans *L'insu que sait...* consiste à substituer à la fusion avec le symptôme, un savoir faire avec le symptôme.

Cette garantie de mise à distance par l'identification au symptôme, Lacan la confirme par la définition qu'il donne de cette formule. Il précise que s'identifier à son symptôme c'est le connaître, « savoir le débrouiller ».

Ainsi, s'identifier à son symptôme c'est pouvoir le reconnaître, c'est reconnaître que on l'a, non pas comme une fatalité, qui consisterait à dire « je suis comme ça et je n'y peux rien ». Lacan précise : « Connaître veut dire savoir faire avec son symptôme, savoir le débrouiller, savoir le manipuler, savoir, ça a quelque chose qui correspond à ce que l'homme fait avec son image, c'est imaginer la façon dont on se débrouille avec son symptôme.<sup>20</sup> »

Ce symptôme, l'analysant peut s'y reconnaître, il est nommé par ce symptôme, ce qui ne veut pas dire qu'il l'est mais il reconnaît qu'il l'a pour savoir y faire avec.

De même que à l'idéal du couple comme fusion, comme complétude Lacan oppose un savoir y faire avec l'autre sexe qui tient compte de l'impossible du rapport entre les sexes, à la fusion avec le symptôme, Lacan oppose l'identification au symptôme. La fin de l'analyse consiste à substituer à la fusion avec le symptôme, un savoir faire avec le symptôme, savoir le débrouiller.

Dans les tours et détours de l'analyse, qui a pu durer de nombreuses années, l'analysant a tourné autour de son horreur de savoir. La reconnaissance s'accompagne de la découverte de quelque chose qui était là et que l'on ne voulait pas voir, ce symptôme avec lequel on a fusionné peut être mis à distance.

La conséquence de cette mise à distance est un effet de transformation dont témoigne le passant et qui se perçoit dans l'expression d'un style, d'une identité propre.

Donc pour résumer, quand on parle de désir de l'analyste, il est plus à rapprocher de ce qui se joue au niveau de l'acte analytique, en tenant compte de la structure de l'inconscient, que du désir d'être analyste. Le passant qui fait l'expérience dans sa propre analyse des effets de cet acte, est en mesure de soutenir ce désir de l'analyste en sachant dans son acte tenir compte du manque. L'identification au symptôme est ce dont le passant peut témoigner et qui peut être perçu par le cartel comme une mise à distance de son symptôme. Dans la mesure où le passant reconnaît qu'il l'a comme ce qui fait son identité ou son style mais ne fusionne plus avec son symptôme au niveau de la jouissance.

Deux choses que le cartel peut discerner dans le témoignage du passant à partir de ce que celui-ci a transmis de l'expérience de sa cure.

<sup>19</sup> Jacques Lacan Séminaire *L'insu que sait de l'une bête s'aile à mourre*, séance du 16/11/1976.

<sup>20</sup> *Ibid.*, séance du 14/12/1976.

**Mario BRITO AFONSO (Vénézuéla)**

## Le cartel de la passe n'est pas un cartel comme les autres

Je ne sais pas si je dois considérer cet écrit comme une réponse au travail de notre cartel, d'emblée je ne le sais pas. Je vais sans doute répéter certaines choses, peut-être essaierai-je de répondre ou d'étayer les aspects travaillés sur la non-nomination, peut-être pourrai-je réfuter certains points sur la fonction d'un cartel de la passe ; mais je désire faire part d'une expérience, d'une possibilité de déclarer et de reconnaître que le cartel de la passe n'est pas un cartel comme les autres.

Nous savons qu'un cartel est un dispositif de travail original, proposé par Lacan auquel participent aussi bien ceux qui pratiquent la psychanalyse, que quelqu'un qui souhaiterait étudier un point sur la psychanalyse ou faisant référence à la psychanalyse. Invention lacanienne qui a des effets et mobilise des affects dans tout groupe; création qui ouvre la possibilité pour chaque membre de choisir un trait, un thème qui soit commun à l'existence du dit cartel, dont on obtiendra un produit singulier, un produit issu de chaque membre et non du collectif. C'est ce qui de plus renvoie à sa constitution, puisque nous savons que dans un cartel, les personnes « se choisissent entre elles » motivées par un projet commun de travail.

En revanche, la constitution même du CIG et ensuite des cartels de la passe, répondent plus à un règlement institutionnel et à certains accords internes au moment de constituer les cartels; en conséquence, nous nous trouvons déjà face à certaines différences concernant la composition. Dans mon cas, l'expérience initiale de travailler avec des personnes que je connaissais peu ou quasiment pas, avec en plus l'impasse de la langue, fut quelque chose de difficile au début; mais au-delà de ces premiers obstacles, le désir engagé dans le travail de cartel, permet de dépasser ces empêchements et un affect teinté d'enthousiasme \_filtre à travers les rencontres.

D'un autre côté, nous savons que la création d'un cartel est une ouverture au nouveau, c'est une occasion pour chaque membre de choisir un thème de travail qui soit en connexion avec le titre du cartel et le travail effectué par le cartel n'est pas synonyme de produit collectif ou de somme sur un savoir. Il s'agit d'une production singulière, un produit de chacun, en fonction du moment et de sa relation à la psychanalyse.

A ce sujet, bien que dans le travail de cartel de la passe on n'écarte pas les apports individuels, quelque chose de plus est attendu. Sans aucun doute le projet de travail en soi donne forme à un produit d'élaboration plus collective qu'individuelle, où la fonction du cartel est au préalable établie et consiste à vérifier qu'« ici il y a de l'analyste », comme le commente Lacan dans la Note italienne.

En ce sens les cartels de la passe débattent, discutent et argumentent sur tous les témoignages écoutés, au-delà d'un résultat de nomination; et je considère que cela est possible parce que ce qui anime le travail de cartel n'est pas attaché à la nomination, mais à l'enseignement que le cartel espère entendre des témoignages de chaque passeur. Chaque témoignage porte un trait particulier qui suppose un travail de cartel où se construise un savoir impliquant de surcroît l'adhésion du groupe.

Chacun écoute depuis la place de totale ignorance, comme dans la clinique, chaque cas est un cas nouveau et par conséquent, le travail du cartel de la passe, bien qu'on le taxe de faire fonction de juge, est plutôt un travail d'exploration et d'investigation. C'est un espace d'opportunité pour enquêter sur l'inconscient, sur le virage de l'analysant à l'analyste, les effets de l'analyse et la fin de l'analyse. C'est pourquoi je considère que le travail du Cartel de la Passe participe à la production d'un savoir qui permet l'avancée de la psychanalyse, grâce aux

enseignements qu'on peut tirer des passages par le dispositif des nommés ou des non nommés.

Je considère en particulier que le travail de cartel de la Passe est une expérience totalement incomparable et proche du travail clinique, bien qu'on n'aille pas au cartel pour faire de la clinique, puisqu'il s'agit d'écouter un récit qui implique un trait d'écriture, sur les conséquences qu'a pu avoir le discours analytique dans la vie de chaque passant.

En lien avec ce qui a été mentionné précédemment, je reconnais que les témoignages de chaque passant ont permis d'apercevoir les effets de l'analyse sur chacun, quant à leur histoire de souffrance symptomatique. Cependant et bien que cela n'ait pas suffi pour se prononcer pour une nomination, ils ont permis de faire apparaître un enseignement sur la satisfaction obtenue par chacun, sur le gain de savoir sur son inconscient et sa jouissance, ainsi que sur les effets de la séparation de l'Autre, en réussissant à atteindre un changement de position subjective qui leur permette une amélioration transcendante dans la façon de vivre.

Dans un autre ordre d'idées, à propos du dispositif même de la passe on a pu noter que le circuit de la procédure en tant que tel est une expérience commotionnante pour le passant, et aussi pour les passeurs. A ce sujet, concernant les passeurs, j'ai pris un intérêt particulier à observer comment seuls ceux qui étaient dans ce moment opportun, prêts à être sensibles et à recevoir les effets du témoignage du passant, furent ceux qui ont réussi à faire passer et à transmettre quelque chose, sans créer de surcharge en élaborations, ou en transcriptions fidèles. Mais ils ont réussi à transmettre ce qui était possible en dehors des dits et sans besoin de se soutenir d'une forme écrite.

Pour finir, je considère qu'Ana est brève dans son travail sur les temps de travail dans un Cartel de la Passe et j'aimerais échanger un peu plus là-dessus depuis cette expérience. En particulier, dans chacune des rencontres pendant lesquelles nous avons entendu un à plusieurs témoignages, plusieurs temps se présentent. Le premier temps est celui de l'écoute, comme elle le commente bien. Chaque passeur essaie, avec ce qu'il a, de transmettre ce qu'il a reçu, mais dans ce temps le cartel n'est pas passif, c'est un cartel qui écoute activement pour pouvoir ouvrir un espace au temps d'exploration, pendant lequel on pose des questions qui émergent à l'instant et qui permettent de clarifier ce qui a été entendu.

Après avoir entendu les passeurs vient le moment de creuser ce qui a été reçu, le cartel débat, on relit les notes, on se questionne. Le temps de comprendre commence et c'est un temps intersubjectif, sans hâte ni précipitation.

Ensuite, comme pour les prisonniers du sophisme, c'est la conclusion à laquelle aboutit le cartel. Dans notre cartel, il n'y a pas eu d'impasses au moment de conclure, cependant, nous nous sommes permis de nous interroger sur le mode de transmission d'une telle conclusion et nous avons passé beaucoup de temps à construire la réponse et à décider de la façon de communiquer la décision du cartel au passant.

Dans l'élaboration de la réponse du cartel pour le passant je vois un temps précieux, comme un travail artisanal, car sa construction même, pied à pied, sans répétition, singulier, permet de valoriser la confiance que le passant a mise dans le dispositif.

A la fin, vient un temps particulier, où on travaille tout seul avec ce qui a été recueilli dans un lieu autre que celui du cartel, on travaille depuis l'enseignement reçu et ce qu'il permet de transmettre.

En conclusion je veux dire que le Cartel de la Passe est définitivement une singularité, qu'il ancre la clinique, l'épistémique et le politique en ses fondements, composant ainsi une Ecole de psychanalyse lacanienne. Il est la garantie unique qui permette de révéler la formation de l'analyste.

*Traduction de Valérie Capdepont et Albert Nguyễn.*



# Avez- vous lu Wunsch 12 ?

Mario BRITO (Vénézuéla)

## La formation de l'analyste : la place de celui qui écoute

Notre numéro précédent, Wunsch 12, converge sur un travail crucial, point sensible de notre école, qui concerne la formation de l'analyste.

La question de la formation des psychanalystes constitue depuis toujours un thème complexe qui se situe au cœur même de la transmission de la psychanalyse. L'idée que l'on a des moyens et des outils qui conduisent à cette formation, a conduit à une certaine conception de la psychanalyse.

Par conséquent, les travaux présentés lors de notre Troisième Rencontre Internationale et les interventions qui eurent lieu lors de la dernière journée de l'école intitulée « L'école à l'épreuve de la passe » nous ramènent au point même de l'école, et sont une réponse à la question « Qu'est-ce que la psychanalyse ? ». Et si Lacan répond que : « *La psychanalyse, c'est le traitement attendu d'un psychanalyste* », alors « Qu'est-ce qu'un psychanalyste ? ».

Dans les débuts, Freud se chargeait de reconnaître les analystes et de les nommer comme tel, en fonction de leurs contributions à la pratique et à la théorie. La formation s'organisait autour de lectures, discussions et d'échanges personnels de pratiques cliniques individuelles. Cependant, l'avancée de la psychanalyse ne pouvait en rester là ; la reconnaissance comme nouvelle discipline et sa protection conduisirent à une progressive institutionnalisation qui n'eut de cesse de triturer et déformer les procédures de formation des futurs analystes.

Cette institutionnalisation commença à exiger de ces aspirants certains critères et les dérives ne tardèrent pas à se manifester en son sein. Il y a une histoire de l'institutionnalisation de la formation des analystes qui se développe parallèlement comme la propre histoire de la psychanalyse, dont je ne reprendrai pas là les détails, parce que ce qui m'intéresse vraiment, c'est de montrer comment dans notre école, la reconnaissance de l'analyse de l'analyste, comme axe de sa formation, est un point crucial.

Il ne fait aucun doute que la formation de celui ou de celle qui occupe la place de l'écouter dans un discours analytique, est contraire aux autres formes d'écoute de ce monde distinct que nous pouvons énoncer comme psychothérapies. Dans une psychanalyse ce qui est recherché c'est que le sujet se regarde, s'écoute, s'« a »-perçoive. Comme a dit Samuel Beckett : « *Celui qui se plaint de sa chaussure, il est possible qu'il ne soit pas conscient que son vrai problème n'est pas dans sa chaussure mais dans ses pieds, et surtout, dans sa façon de marcher.* » (Beckett cité par Baldiz, 2007).

Dans la psychanalyse, la demande initiale que présente un patient rencontre toujours la réserve bienveillante de l'analyste. Le patient se heurte au fait qu'à ses questions aucune réponse n'est donnée directement, chaque question donnant lieu, de la part de l'analyste, à une nouvelle question ou à un retour qui invite à vérifier. L'analyste écoute de façon cordiale mais ne se propose pas de comprendre à partir des expériences partagées, ni n'invite au dialogue,

car aucun dialogue n'est possible dans le cadre du dispositif analytique en l'absence d'échange d'expériences personnelles.

L'analyste, avec ce procédé, placé dans un espace vide, favorise la possibilité d'un travail différent et donne le pas à l'instauration du transfert. L'échec de la demande initiale, fait que le sujet se parle à lui-même en parlant à l'analyste, ce qui 'amène à en savoir sur cet autre qui l'habite et qu'il méconnaît. J'aimerais partager avec vous une vignette clinique de ce premier temps de d'entretiens préliminaires :

Irma est une femme qui se considère très intellectuelle et raisonnée, cependant elle est très intense dans ses affects et durant le parcours des entretiens préliminaires elle fait un rêve : *« Cette nuit j'ai rêvé de vous, j'ai rêvé que nous jouions tous les deux face à une tablette, un Ipad ou quelque chose comme ça, c'était un jeu dans lequel je devais résoudre des énigmes en appuyant sur un bouton et obtenir des réponses. Toi tu mettais seulement les boutons et quand j'appuyais sur un bouton, une réponse apparaissait « tu es une folle hystérique », laquelle je ne voulais pas voir ... et, bien que tu déplaças les boutons, je me heurtais chaque fois à la même réponse. »*

Comme nous avons pu le voir, face à la demande du patient, l'analyste répond par l'invitation à parler sur ce qui le perturbe. L'analyste peut en savoir en matière de psychanalyse et de psychopathologie, mais il ne sait rien de ce patient ; par conséquent, il ne part pas d'une position de savoir, mais bien plus d'ignorance, en faisant abstraction de son savoir, comme du recours à son expérience clinique, la mettant de côté, sans l'oublier, et opérant depuis un autre point.

Quel est ce point depuis lequel l'analyste opère ? C'est le désir de l'analyste ou la fonction « désir de l'analyste », lequel n'a rien à voir avec le « sujet analyste » ; comme l'a proposé Lacan.

*« Chez Freud, l'analyste représente un sujet, au delà de ce qu'il le reconnaisse aliéné au lieu où le transfert le place. Chez Lacan, sa formulation ira chaque fois plus dans le sens d'une fonction, idée de la personne de l'analyste, jusqu'à la désigner par un X. Plus encore, jusqu'à le concevoir comme pur résidu d'un discours sous transfert »* (Dicker, 2011).

Lacan ne doute à aucun moment de ce que l'analyste « ... est d'autant moins sûr de son action qu'il y est plus intéressé dans son être » ... « et ce qu'il y a de certain, c'est que les sentiments de l'analyste n'ont qu'une place possible dans ce jeu, celle du mort ; et qu'à le ranimer, le jeu se poursuit sans qu'on sache qui le conduit. » Par conséquent, « il ferait mieux de se repérer sur son manque à être que sur son être. »

Ainsi, les coordonnées que l'analyste doit être capable d'atteindre pour opérer dans le dispositif analytique sont celles d'« ... occuper la place qui lui correspond, définie comme celle qu'il doit offrir, vacante, au désir du patient ... » Alors, l'analyste doit occuper la place du Supposé Savoir et ceci n'est possible que s'il se met en position de semblant d'objet, objet cause du désir dans cette expérience, incarnant l'objet a, support du fantasme de l'analysant.

Comment un analyste peut-il consentir à se mettre en ce lieu vide, comme semblant d'objet a, afin de donner place au désir de l'analysant ? Cette question nous amène de nouveau à la formation de l'analyste.

Afin de pouvoir accéder à la place de l'analyste, il faut plus qu'un entraînement professionnel ou des études théoriques. La formation de l'analyste implique le travail que celui qui écoute a fait avec l'inconscient au cours de son analyse.

Depuis l'École proposée par Lacan, l'analyste ne peut être que le résultat d'une analyse, jamais sa condition, et de ce fait, le dispositif de sa reconnaissance ne peut être établi qu'à la fin. Cette objection de Lacan retentit en particulier sur les mécanismes de sélection des analystes aspirants pratiqués par l'IPA, et sur les critères selon lesquels ils sont admis en analyse « didactique », critères qui ont été variables au fil du temps.

Lacan suggère que toute analyse est en elle-même didactique et nous voyons en plus que dans notre école, la formation des analystes repose sur un trépied constitué de : la psychanalyse personnelle, la formation théorique et le contrôle ou supervision des cas. Ce qui par ailleurs est assez commun à toutes les écoles psychanalytiques.

Cependant, ce qui distingue notre Ecole des autres écoles de psychanalyse, c'est que l'analyste n'est pas à l'entrée mais à la sortie et si une telle reconnaissance doit être donnée, elle le sera à la fin.

C'est là l'importance de la Passe et de la transmission ; puisque la Passe est un dispositif chargé de rechercher dans l'inconscient, le passage de l'analysant à l'analyste en fin d'analyse.

L'Ecole à l'épreuve de la passe et de chacun de ceux qui participent au dispositif, transforme la psychanalyse en quelque chose de vivant, comme le suggère Albert Nguyễn. La transmission de ce savoir permet la constitution du savoir psychanalytique d'une école de psychanalyse et l'avancée de la psychanalyse ; par conséquent, l'avenir de la psychanalyse se soutient de la formation des analystes et de l'éthique de la psychanalyse.

A cet égard, la formation de l'analyste connote la garantie de la découverte de l'inconscient et de l'invention de la psychanalyse par Freud. Pas de doute alors que les suggestions que nous avons lu dans le Wunsch 12 nous conduisent à réfléchir sur les conditions de formation pour qu'il y ait analyste donc ; bien qu'il s'entende qu'il y a un analyste à partir uniquement d'une analyse, dans le même temps, si il n'y a pas d'analyse, il n'y a pas d'analyste ; par conséquent, le sens subjectif de l'expression « Formation de l'Analyste », nous conduit à la formation dont l'analysant-analyste est la cause.

En conclusion, l'avenir de la psychanalyse est dans l'interrogation permanente sur le désir de l'analyste, l'analysant éternel après l'analyse, qui permet cette ouverture à la nouveauté et rend possible l'enseignement ; ainsi, ce parcours nécessite un temps interminable et la formation de l'analyste n'est pas quelque chose que nous pouvons comptabiliser dans le temps chronologique, car l'inconscient ne se manipule pas dans ces temps. « *Seulement au travers de la transmission, le savoir psychanalytique avance et parvient à montrer en acte que l'au-delà du père est possible, car il s'agit de l'intemporalité de l'inconscient, non pas de la théorie, encore moins de son savoir-faire ça ici, de son art.* » (José Azar, *Actualité et avenir de la psychanalyse*, 2006).

*Traduction d'Ahmed Djiboud et Albert Nguyễn*

**Fulvio MARONE (Italie)**

## L'expérience de la passe

D'abord, le titre : où le « de » du génitif n'a pas une fonction objective, mais avant tout subjective. Ce n'est pas « l'expérience de faire la passe », mais plutôt : quel type d'expérience est celle de la passe ? Quelle forme, quelle catégorie ? La demande peut paraître bizarre, ou ingénue, mais le ressort du questionnement a été, pour moi, la lecture de l'article de David Bernard « D'expérience(s) »<sup>1</sup>. Là, l'auteur s'interroge sur la question de l'expérience, entre Freud et Lacan. Il y a bien des expériences, dit-il, à commencer par celles dites de la vie : l'expérience de la jouissance, l'expérience du manque dans l'Autre, l'expérience de la langue et du langage ; l'expérience énigmatique de la psychose et de la réalité sexuelle dans la névrose, l'expérience de l'être parlant, l'expérience de séparation ; l'expérience analytique et l'expérience d'une analyse, enfin, qui évidemment n'est pas la même chose. David Bernard fait des considérations très intéressantes sur les rapports entre expérience et corps, mais ce n'est pas de ça que je vais m'occuper dans ma courte réplique.

Plutôt, l'auteur fait partir son article d'une affirmation de Freud, contenue dans sa préface au livre de August Aichhorn « Jeunesse à l'abandon »<sup>2</sup>, où Freud écrit, dans les

<sup>1</sup> David Bernard. « D'expérience(s) », *Wunsch 12*, pp. 21-23.

<sup>2</sup> Sigmund Freud. « Préface à *Jeunesse à l'abandon* », *CŒuvres complètes*, XVII, PUF, pp. 161-163.

dernières lignes du texte, qu'a le droit d'exercer l'analyse celui qui a appris l'analyse « *durch Erfahrung an der eigenen Person* »<sup>3</sup> : par l'expérience faite sur sa propre personne. D'ici, David Bernard développe son argument, en suivant le fil de l'influence « des expressions de notre langue 'commune' » sur le concept d'expérience. Et c'est ce fil que je voudrais poursuivre, en partant moi-même de cette phrase de Freud. En allemand, il y a deux mots pour rendre notre « expérience » : *Erfahrung* et *Erlebnis*. *Erlebnis* est un mot composé à partir du verbe *leben*, qui signifie simplement « vivre » : *Erlebnis* est l'expérience qu'on a, l'expérience qu'on vit, singulière et intérieure. *Erfahrung* est composé à partir du verbe *fahren*, qui signifie « aller, circuler, voyager », et désigne l'expérience qu'on fait, l'expérience en général : comme la définit le *Vocabulaire de la philosophie* de Lalande – que Lacan consultait beaucoup, et qui, à travers un jeu de mots, est à l'origine de lalangue<sup>4</sup> – « Le fait d'éprouver quelque chose, en tant que ce fait est considéré non seulement comme un phénomène transitoire, mais comme élargissant ou enrichissant la pensée »<sup>5</sup>. L'*Erlebnis* se focalise sur l'événement, l'*Erfahrung* sur la connaissance qu'on en obtient, et qu'on ne peut pas obtenir seulement par les livres.

Freud parle alors, dans ses textes, de *ärztliche Erfahrung*, *klinische Erfahrung*, *psychotherapeutische Erfahrung*, *analytische Erfahrung* : expérience médicale, clinique, psychothérapeutique, analytique. Il écrit *nach meiner Erfahrung, die Erfahrung lehrt, unsere Erfahrung zeigt uns* : d'après mon expérience, l'expérience enseigne, notre expérience nous montre. Mais il dit *bedeutsames Erlebnis, merkwürdiges Erlebnis, traumatisches Erlebnis, unerträgliches Erlebnis, unheimliches Erlebnis, erschütterndes Erlebnis* : expérience significative, remarquable, traumatique, insupportable, inquiétante, bouleversante. La *Standard Edition* de James Strachey a fait le choix de traduire par *expérience* les deux termes, suivie en ça par la plupart des autres langues. Au contraire, les *Œuvres complètes* de Jean Laplanche ont ajouté de façon obsédante l'adjectif « vécu » à expérience, dans la traduction de *Erlebnis*, sans réussir – à mon avis – à rendre l'enjeu de la différence.

Freud ne parle pas de la passe, naturellement. Mais Lacan en a parlé beaucoup, et à l'expérience de la passe a consacré son intervention à la séance de travail sur la passe au Congrès de l'École freudienne de Paris à la Grande Motte, le 3 novembre 1973<sup>6</sup>. L'expérience de la passe, dit Lacan, est une expérience en cours, expérience qu'il a produite sous le mode de la proposition. Il avait proposé, le 9 octobre 1967, quelque chose de très différent par rapport à tout ce qui le précédait : il s'agissait de savoir pourquoi quelqu'un prend le risque fou de devenir, dans sa position de discours, objet/déchet pour l'autre. C'était une expérience radicalement nouvelle, même par rapport à la nouveauté de l'analyse dans l'ordre des discours : une expérience inoubliable, pour ceux qu'y participent. Lacan s'appuie ici sur un célèbre fragment d'Héraclite, *ta de panta oiakizzei keraunos*, qu'on traduit généralement « la foudre gouverne tout » mais qu'il déclare intraduisible. Pourtant, Lacan en extrait le soutien à une affirmation qu'il avait entendu par quelqu'un des participants à la journée de travail : la passe, c'est quelque chose comme l'éclair. Comme peut le faire un éclair, la passe apporte un autre éclairage à celui qui s'y offre, elle met en relief une certaine partie d'ombres de son analyse : c'est pourquoi elle peut être définie « une expérience absolument bouleversante » (*erschütterndes Erlebnis*, Freud aurait dit). Mais il n'y a pas que ça, dans l'expérience de « ceux qu'y participent ». De l'analyse, continue Lacan, se dégage une expérience qui implique la conquête d'un savoir, le savoir inconscient. Après une expérience analytique – ce que Freud appellerait *analytische Erfahrung* – le sujet peut avoir appris par quel truc ça s'est produit. Mais si l'analysant n'a fait qu'apprendre à pousser les boutons qu'il faut pour que ça s'ouvre dans l'inconscient, il

<sup>3</sup> Sigmund Freud. « Geleitwort zu *Vervahrloste Jugend* », *Gesammelte Werke*, XIV, Fischer, S. 567.

<sup>4</sup> Jacques Lacan. *Je parle aux murs*, Seuil, p. 18.

<sup>5</sup> André Lalande. *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, PUF, pp. 321.

<sup>6</sup> Jacques Lacan. « Sur la passe », in *Lettres de l'École freudienne*, 1975, 15, pp. 185-193.

n'a pas appris grand-chose, peu importe ce que son analyste croit. Ce n'est pas cette expérience, dit Lacan, qui est didactique, qui enseigne quelque chose. Ça n'empêche pas une psychanalyse d'être didactique, il continue, mais le didactisme de la chose réside ailleurs : dans la transmission de l'autre expérience – il laisse entendre, ou c'est moi qui entends comme ça – l'expérience vécue par ceux qui s'y sont exposés, qui s'y sont offerts.

Dire quelque chose sur ce désir inédit, qui prend le relais du désir de Freud et que Lacan a appelé « désir de l'analyste », ça a été le défi de Lacan, sa (dit)solution des deux grands problèmes que l'analyse freudienne avait laissé en suspens : (l'expérience de) la fin d'une analyse et la transmission du savoir (de l'expérience) analytique. Sa proposition – qui transforme l'expérience cumulative de l'analyse didactique de l'IPA dans l'expérience/éclair de la passe – naît dans le sein de la révolution qui porte Lacan à renverser le sens, la direction de l'enquête épistémologique traditionnelle. Là où il y avait la demande sur la scientificité de la psychanalyse, il a rendu à la science la monnaie de sa pièce, en lui répliquant : qu'est-ce qu'une science qui inclut la psychanalyse<sup>7</sup> ? Lacan l'a fait au moment de son excommunication, quand il a été délégitimé de parler de l'expérience analytique par ceux qui en étaient les garants, et il s'est autorisé de lui-même à parler de l'autre expérience : de l'expérience singulière d'une analyse. Si la psychanalyse n'est pas une science, la question n'est pas de chercher à la rendre scientifique, mais de mettre au travail sa place d'exclusion interne par rapport à la science, en valorisant sa propre expérience. Donc, si la science ne peut fonder la psychanalyse, c'est peut-être la psychanalyse qui réussira à fournir un supplément à la science, en disant quelque chose sur le désir du savant.

Ne pas céder sur son expérience, c'est la formule que David Bernard nous propose, à la fin de son article. Je la lis sur les deux axes que j'ai cherché à suivre : ne pas céder à la sérialisation de l'expérience de l'analyse, en nous transformant dans des rats dans le labyrinthe, qui ont appris à pousser les boutons exacts ;<sup>8</sup> mais aussi, ne pas céder à la tentation de noyer l'expérience analytique dans la mer de l'ineffable. Parce que l'important, disait Lacan, c'est que ça se passe.

**Natacha VELLUT (France)**

## Impasses et passe du passeur

Le Collège d'Animation et d'Orientation de l'Ecole (CAOE) m'a proposé d'écrire un texte en réplique à Wunsch 12. Je choisis de témoigner de ma fonction de passeur qui m'a conduite entre juin 2011 et septembre 2012 à écouter et transmettre le témoignage de trois passants. Cette fonction de passeur s'articule selon trois temps différents, la désignation, l'écoute des témoignages, la transmission devant les cartels. J'insisterai sur ce deuxième temps très singulier que constitue l'écoute des témoignages des passants.

Cette expérience a été une véritable traversée qui m'a mené d'un point à un autre et qui m'a affectée. Elle n'aurait été possible sans mon analyste qui m'a désignée, sans « mes » trois passants qui m'ont enseignée (je reviendrai sur ce plaisir un peu ridicule à écrire « mes » passants »), sans les deux cartels qui m'ont écoutée, et je crois entendue, qu'ils soient tous remerciés.

<sup>7</sup> Jacques Lacan. *Le Séminaire – Livre 11 – Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Paris: Seuil.

<sup>8</sup> Jacques Lacan. *Le Séminaire – Livre 20 – Encore*. Paris: Seuil, pp. 127-129.

### La désignation du passeur

Mon analyste m'a prévenue de ma désignation. Cette information n'a pas relancé les tours et détours de l'interprétation de l'inconscient-langage, tours et détours qui constituent le long travail de l'analyse. Elle n'a pas été vécue comme « une promotion » ou « une sanction »,<sup>9</sup> comme une gratification ou un impératif. C'était une information de pure « courtoisie ».<sup>10</sup> « Une charge »<sup>11</sup> pouvait m'échoir, un passant pouvait m'appeler. Quand cela est advenu, plusieurs mois plus tard, j'ai répondu oui avec un certain enthousiasme, avec la sensation de m'engager dans une aventure inédite.

Entre cette désignation et le premier appel du premier passant, précipitation logique oblige, j'ai fini mon analyse. Cela remettait-il en cause une « bonne » temporalité pour me désigner passeur ? La temporalité entre la fin d'analyse et la décision de la passe est interrogée, questionnée. Un passant s'engagerait-il trop tôt ou trop tard dans la passe ? Quel temps serait nécessaire entre la fin d'analyse et la décision de passe ?<sup>12</sup> Ces interrogations sont-elles les mêmes pour la désignation du passeur ? Dans le cas du passant, l'inexistence d'une règle valable pour tous est finalement pointée. Un de « mes » passants, par ailleurs nommé, a décidé de sa passe six ans après la fin de son analyse. Pour ma part, j'ai écouté les passants en n'étant plus en analyse. J'étais seule, sans Autre. La passe est l'authentification de la séparation avec l'Autre et j'étais dans ce « moment opportun », pour reprendre les termes d'Albert Nguyên<sup>13</sup>, pour en être enseignée.

Sans développer ces deux éléments plus précisément dans ce texte, information du passeur et temporalité requise par rapport à la fin d'analyse, je les signale pour dévaloriser la notion de critères établis dans la désignation du passeur, critères toujours susceptibles d'alimenter des idéaux ou des impératifs surmoïques.

### Les témoignages des passants

Il existe peu de témoignage sur le recueil des témoignages par le passeur. Il me semble pourtant qu'il s'agit du cœur du dispositif, l'œil du cyclone pour filer la métaphore proposée par Colette Soler de la « zone de turbulences »<sup>14</sup> traversée par le passeur.

Nous employons les termes de procédure, de dispositif, de fonctionnement, pour qualifier la passe. Un terme, peu valorisé dans notre champ, m'est venu, le « cadre », pour en souligner l'absence manifeste. Le temps du témoignage des passants est le moins « cadré » par le dispositif. Pas de régularité des séances. Pas de nombre, de durée, de lieu fixés, ni même suggérés pour les rencontres entre passant et passeur. Le passeur n'est ni en position d'analyste, ni en position d'analysant, il n'est ni jury ni juge<sup>15</sup>. Il n'a pas de position précise dans le discours analytique dans lequel il est pourtant invité à entrer par le passant. D'où parle le passeur ? D'où pouvais-je questionner le passant ? Comme un « congénère » conversant avec un pair ? Pourtant passeur et passant ne sont pas équivalents. Le passant décide, le passeur consent. Le passant est un pas en avant du passeur<sup>16</sup>. Le passant témoigne, le passeur recueille le témoignage. Le passeur se retrouve sans aménagement, sans ménagement, dans le discours analytique. Simple témoin, il n'aurait pas à être actif dans le processus, ce que sa désignation et l'expression « plaque sensible » utilisée pour décrire sa fonction peuvent suggérer. Pourtant le passeur est là, présent, actif, dans une situation que je qualifierais

<sup>9</sup> Jacques Lacan. *Communiqué du jury d'agrément à tous les membres de l'École* (1967), in *Wunsch 11*, novembre 2011, p.70

<sup>10</sup> *Ibid.*

<sup>11</sup> *Ibid.*

<sup>12</sup> Voir le texte d'Albert Nguyên. *Des bonnes surprises*, in *Wunsch 12*, juin 2012, pp.78-83

<sup>13</sup> Albert Nguyên. *Des bonnes surprises*, in *Wunsch 12*, juin 2012, p.79

<sup>14</sup> Colette Soler. *Le passeur*, in *Wunsch 12*, juin 2012, p.3

<sup>15</sup> Jacques Lacan. *Proposition du 9 octobre sur le psychanalyste de l'École* (1967), in *Wunsch 11*, novembre 2011, p.68

<sup>16</sup> Voir le texte de Marc Strauss. *La vérité à la barre !*, in *Wunsch 11*, novembre 2011, pp.22-25

d'hautelement inconfortable. L'idée que le passeur doit savoir interroger m'interroge. Mes interventions ou questions durant les témoignages des passants n'étaient pas tranquilles. Tel passant a refusé la notion de « jouissance » que je lui proposais pour qualifier une conduite de l'enfance. Tel autre a peu apprécié une question sur d'éventuelles limites dans sa pratique d'analyste. Un troisième a jugé sans intérêt une question sur l'âge de ses parents à un moment clé de son existence. Certains des termes théoriques utilisés par les passants comme « bribes de l'inconscient réel », « corporéisation », « père dans le Un », ont pu m'apparaître comme plaqués, appliqués sur les dits plutôt que découlant logiquement d'un dire, un « baratin pour les passeurs » aurait peut-être dit Lacan.<sup>17</sup> J'ai alors cherché à en savoir plus, parfois sans succès. Le passant peut interroger le passeur et j'ai été bien embarrassée par un passant me suggérant de parler de tout cela sur le divan, divan que je ne fréquentais plus. Des questions comme « vous avez des questions ? », « c'est clair pour vous ? » avaient pour effet immédiat de me laisser sans voix. Ce n'était pas clair pour moi mais fallait-il le dire ou s'en débrouiller ? J'ai opté pour la deuxième option. Lors de ces témoignages, j'étais comme un passager qui embarque dans un avion dont il ne connaît ni le pilote, ni le trajet, ni la destination bien qu'il espère que l'avion arrive à son issue, une issue qui fasse du passant l'analyste. Les conditions atmosphériques du voyage, dont il pressent qu'elles ne lui seront pas épargnées, ne lui sont pas prévisibles. L'avion est dépourvu de toute hôtesse de l'air ou steward qui pourrait rendre le voyage confortable à l'aide de divers petits aménagements du « cadre » : ni coussin pour la nuque, ni restauration avec choix sucré ou salé, ni masque cache yeux, ni bouchons d'oreille... Pourtant je suis montée dans cet avion, soutenue par un désir de savoir surmontant l'horreur pressentie.

Plus j'use de cette métaphore de l'avion, plus je l'apprécie. « Avions » est le verbe avoir conjugué à la première personne du pluriel. Le passeur et le passant sont sans Autre certes, mais pas l'un sans l'autre et pas sans l'École. « Avions » est le verbe avoir à l'imparfait, un nom masculin, « système de formes temporelles dont la fonction essentielle dans les langues indo-européennes était d'énoncer une action en voie d'accomplissement dans le passé et conçue comme non achevée.<sup>18</sup> » La passe est un acte et sa fin laisse un goût d'inachevé car elle relance un désir de savoir et révèle un insu.

Plus que savoir interroger, il me semble que la fonction du passeur est de ne pas ralentir, freiner, dévier, la trajectoire du passant. « La seule chose importante c'est le passant ».<sup>19</sup> Le passeur est dans une attente, une attente active. Il se soutient d'une « attente particulière. Il s'attend à écouter quelque chose d'une démonstration, aux limites du savoir, du passage à l'analyste ».<sup>20</sup> Je donne ici un contre-exemple. Lors d'un témoignage j'ai été tellement angoissée par la situation que j'ai dû suspendre ce témoignage en cherchant à m'en extraire. J'ai, pendant ce qui m'a semblé de très longues minutes, cherché du regard le serveur – nous nous trouvions dans un café – puis appelé ce serveur, puis commandé de nouveau une boisson (je souffrais visiblement de l'absence d'une hôtesse de l'air...). Cet espace de temps m'a été nécessaire pour ne plus écouter le passant et reprendre mes esprits. Cette scénette peut paraître complètement anodine mais il était évident pour moi que j'ai cherché alors à interrompre ou du moins à suspendre le dispositif de la passe. Cette scénette n'est évidemment pas du tout du même ordre qu'un passant débordé un temps par l'angoisse qui demande à avancer la date de notre rendez-vous. Il s'agit alors d'une « précipitation de tas de choses <sup>21</sup> » qui nécessitait d'accélérer les rencontres. L'avion a un pilote qui s'ignore pilote, le

<sup>17</sup> Jacques Lacan. *Discours à l'École Freudienne de Paris* (1969), in Wunsch 11, novembre 2011, p. 70

<sup>18</sup> Définition du Nouveau Petit Robert, juin 2000

<sup>19</sup> Jacques Lacan. *Intervention conclusive aux assises de l'E.F.P. à Deauville* (1978), in Wunsch 11, novembre 2011, p.76

<sup>20</sup> Rosa Escapa. *La « dit-mension » du passeur*, in Wunsch 11, novembre 2011, p. 8

<sup>21</sup> Jacques Lacan. *A l'école belge de psychanalyse* (1972), in Wunsch 11, novembre 2011, p. 73

passant. Le passant est doté d'un savoir qui ne se sait pas mais opère. Le passant est décidé, lancé à vive allure, il invite le passeur à monter à bord. Le passeur peut être secoué, soufflé, malmené. La métaphore de l'avion convoque air, vent, souffle qui risquent de l'emporter. Il peut craindre le décrochage, confronté à la chute du sens, à l'avènement du hors-sens. Il accepte sous conditions qu'il ne sait pas formuler, que l'avion soit propulsé par le bien dire, la rencontre tissée par le discours analytique, que la matérialité/motérialité de ce moyen de transport partagé avec le passant soient la langue et l'insu de qui sait.<sup>22</sup>

Le passeur est la passe mais la passe est au passant. D'où, je crois, ce petit plaisir ridicule mais un rien délicieux de me réapproprier dans ce texte « mes passants »...

### L'après-témoignage

Après chaque témoignage, avec plus ou moins d'intensité, j'ai ressenti un certain vertige. Vertige devant « l'extraordinaire réduction »<sup>23</sup> associée à la densité de la présence de ce « quelqu'un » qu'est le passant, présence qui convoque corps et affects. L'extraordinaire réduction est la réduction signifiante qui d'un long parcours analytique a extrait les signifiants clés, ramassés en un ou deux énoncés qui ont fait destin, et le repérage de bouts de langue qui font fixation réelle de jouissance hors sens. Le vertige est déjà là d'un savoir assuré articulé à un irréductible insu. Mais vertige aussi face à ce « quelqu'un » qui a touché sa « différence absolue ».<sup>24</sup> Il ne s'agit pas du sujet de la chaîne signifiante, bien qu'il soit au fait des signifiants qui le serrent. Il ne s'agit pas de « l'être qui se dérobe », bien que la destitution subjective « ce n'est pas elle qui fait désêtre, être plutôt singulièrement et fort ».<sup>25</sup> S'agirait-il d'une personne au sens où « c'est ça la personnalité : c'est la façon dont quelqu'un subsiste face à cet objet a »,<sup>26</sup> même si l'objet a est perçu dans sa consistance de vide ? Le passeur rencontre chez le passant le réel du « Y'a d' l'un », « l'Un tout seul du parlêtre, impossible à réduire ».<sup>27</sup>

La passe est ce dispositif qui révèle le vide de la dépersonnalisation, le désêtre, mais qui confronte à un « quelqu'un », pas n'importe qui, un « quelqu'un » qui a choisi d'entrer, de s'engager et d'engager d'autres dans le discours analytique, un discours pourtant « optionnel » comme le souligne Colette Soler.<sup>28</sup>

Cette consistance de ce « quelqu'un », cette densité de la rencontre, couplées à ce quasi rien de l'élaboration signifiante poussée à sa fin, quasi rien qui fait destin mais ne peut dire le tout, me sont apparus vertigineux.

### Rêves de passe du passeur

La nuit d'avant le témoignage devant un des cartels, je fais ce rêve. « Nous [mon mari et moi] partons en voyage, nous sommes contents. Le matin du départ, nous ne faisons pas attention au temps qui passe. L'avion est à 10h10. Arrive un moment où nous avons peur de le rater, nous nous précipitons. Arrivés à l'aéroport, on nous informe que nous pouvons prendre l'avion, Monsieur et Madame Beaufort (!) se sont désistés. Mais nous ne pourrions pas voyager ensemble, nous serons séparés. Nous acceptons avec soulagement. »

Dans la journée qui précède la transmission d'une autre passe, je ressens une soudaine inquiétude. Ais-je gardé mes notes ? Ne les ais-je pas égarées ? La nuit venue, je rêve que j'ai les yeux collés, je ne peux pas voir, donc pas lire. Au matin, je me réveille avec en tête un énoncé simple et clair : « je ne sais rien ».

<sup>22</sup> Colette Soler. *La fin, les fins*, in Wunsch 12, juin 2012, p.40

<sup>23</sup> L'expression est d'Albert Nguyen dans *Des Bonnes surprises*, in Wunsch 12, juin 2012, p. 79

<sup>24</sup> Jacques Lacan. *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 248

<sup>25</sup> Jacques Lacan. *Discours à l'EFPP (1969)*, in scilicet 2-3, Paris, Le Seuil, 1970, p.21

<sup>26</sup> Jacques Lacan. *Conférence à l'université de Milan le 12 mai 1972. Du discours psychanalytique*.

<sup>27</sup> Colette Soler. *Les affects lacaniens*. Paris, PUF, 2011, p.125

<sup>28</sup> Colette Soler. « Le temps long », in Wunsch 11, novembre 2011, p.4



Ces deux rêves, ces deux temps d'avant la transmission d'un témoignage de passe, sont très différents. Ils m'ont affectée différemment.

Le premier rêve a une texture que je dirais plus freudienne. Il est rêve à déchiffrer, rêve qui produit du sens, il est rêve-réalisation de désir, rêve qui fait historiette. Nous partons en voyage, je ne suis pas seule. Nous sommes contents, la satisfaction est là. Nous ne faisons pas attention au temps, nous vivons l'attente avant le départ avec une certaine insouciance ou légèreté. C'était mon désir de vivre ainsi l'attente avant la transmission devant le cartel de la passe. L'avion est à 10h10 autant dire à l'heure des dits, l'heure de « dit le dit ». Nous risquons de le rater mais Monsieur et Madame Beaufort se sont désistés. L'impératif surmoïque s'absente, laisse la place, nous fait place. Il ne s'agit pas d'être beau et fort. Nous pourrions voyager mais nous serons séparés. Le réel sépare, il ne fait pas lien et c'est d'un certain réel que le cartel attend la manifestation. Nous acceptons avec soulagement. C'est un rêve qui baigne dans les affects positifs !

Le deuxième rêve a une texture plus lacanienne. C'est un rêve de l'insu, de l'angoisse, de l'inconscient réel. « Le réel n'est pas fait pour être su »<sup>29</sup> et je ne sais rien. C'est un rêve qui présentifie la chute du sens, la fin de la vérité, l'opacité de la jouissance (les yeux collés) et l'impasse du savoir. C'est un rêve-indice comme le propose Marcelo Mazzuca, indice « d'une position ou décision adoptée face au réel ».<sup>30</sup>

Ce sont deux rêves très différents, et les deux issues de la transmission du passeur et de l'élaboration du cartel ont été différentes. Dans le premier cas, le cartel n'a pas nommé le passant Analyste de l'Ecole, dans le second cas oui. Le premier rêve convoque plus la reconnaissance, le bien dire, la satisfaction tandis que le deuxième rêve confronte à un avènement de réel, un réel insu mais éprouvé dont j'ai pu témoigner devant le cartel de la passe. Fallait-il que je ressente ce « rien » pour qu'il y ait place pour le témoignage du passant ?

---

<sup>29</sup> Colette Soler. *Les affects lacaniens*. Paris, PUF, 2011, p.138

<sup>30</sup> Marcelo Mazzuca. *L'analyste analysant*, in Wunsch 12, juin 2012, pp.44-47

## **Prochains événements**

**VIII RENDEZ-VOUS INTERNATIONAL DE L'IF-EPFCL**  
**Les paradoxes du désir**  
**Paris, du 26 au 28 juillet 2014**

**IV RENCONTRE DE L'EPFCL**  
**Qu'attend-t-on de la passe?**  
**Paris, juillet 2014**

# Table des matières

## Éditorial

*par Dominique Fingermann* 02

## Échos de la III Rencontre Internationale de l'École

### L'École à l'épreuve de la passe

Débat et deuxième table ronde du 9 décembre 2011, sous la rubrique  
*Le pari de l'AME et ses suites*, par Albert Nguyen (France) 03

### L'analyse, ses fins, ses suites

Sol Aparicio (France), *Je suis la trace du désir de l'Autre* 05

Luis Izcovich (France), *Le véritable voyage* 07

Anita Izcovich (France), *Quand l'indémontrable fait preuve* 12

Patricia Dahan (France), *La fin par le sens, hors sens* 16

Stéphanie Gilet Le Bon (France), *L'affaire du 9 octobre* 20

Susan Schwartz (Australie), *Moments de séparation* 26

Antonio Quinet (Brésil), *Sinthome et semblant* 29

Sonia Alberti (Brésil), *De l'AME : passe au-delà du dispositif* 33

Michel Bousseyroux (France), *Dénouement* 36

### Réponse d'analyste : VII Rendez-vous de l'IF-EPFCL

*Un Rendez-vous au Brésil*, par Sonia Alberti (Brésil) 41

*Que répond le psychanalyste ?*, Marc Strauss (France) 43

#### Contributions des AE

Vicky Estevez (France), *La non réponse* 46

Lydie Grandet (France), *Oser être analyste* 48

### Travaux des cartels de la passe

#### CARTEL 1

Dominique Fingermann (Brésil), *Une lettre n'arrive pas toujours à destination* 52

#### CARTEL 2

Nicole Bousseyroux (France), *Marquer le point de réel* 54

Carmen Gallano (Espagne), *Marque d'aventure* 56

#### CARTEL 3

Albert Nguyen (France), *Quelques point de butée* 59

Ana Martínez (Espagne), *À propos des non-nominations* 63

Patricia Dahan (France), *Ce qui conduit le cartel à se prononcer pour une nomination* 68

Mario Brito (Vénézuéla), *Le cartel de la passe n'est pas un cartel comme les autres* 71

### Avez-vous lu *Wunsch 12* ?

Mario Brito, AE (Vénézuéla), *La formation de l'analyste : la place de celui qui écoute* 73

Fulvio Marone, AME (Italie), *L'expérience de la passe* 75

Natacha Vellut, passeur (France), *Impasses et passe du passeur* 77

### Prochains événements

82

VIII RENDEZ-VOUS INTERNATIONAL DE L'IF-EPFCL

IV RENCONTRE DE L'ÉCOLE

*Wunsch 13 est édité par le CAOÉ 2010-2012*

composé de :

Dominique FINGERMANN

Ana MARTINEZ

Patricia MUÑOZ

Albert NGUYÊN

*Mise en page*

Cícero OLIVEIRA

*Nous remercions tout spécialement tous les traducteurs qui ont rendu possible la publication de ce bulletin dans le langues de notre communauté (pas encore en anglais pour l'instant).*

*Ce sont:*

Gracia AZEVEDO – Bittori BRAVO – Andrea BRUNETTO – Annalisa BUCCIOL – Valérie CAPDEPONT – Luis Guilherme COELHO MOLA – Vicky ESTEVEZ – Andréa FERNANDES – Jairo GERBASE – Patrizia GILLI – Lydie GRANDET – Luciana GUARESCHI – Antonia IMPARATO – Maria Teresa MAIOCCHI – Fulvio MARONE – Carmine MARRAZZO – Ana MARTÍNEZ – Clara Cecilia MESA – Sonia MAGALHÃES – Ângela MUCIDA – Patricia MUÑOZ – Glaucia NAGEM – Albert NGUYÊN – Bernard NOMINE – Cícero OLIVEIRA – Xabier OÑATIVIA – Graça PAMPLONA – Matilde PELEGRÍ – Montse PERA – Silvana PERICH – Mikel PLAZAOLA – Vera POLLO – Conrado RAMOS – Suzana RAMOS – Elisabeth SAPORITI – Ricardo ROJAS – Paulo RONA – Marina SEVERINI – Lia SILVEIRA – Fernando SILVÉRIO ALVES – Flavia TAGLIAFIERRO – Angélica TEIXEIRA – Elisabete THAMER – Rita VOGELAAR – Tereko ZABALLA

